Michelle PANNETIER-ALABERT

MARIA, ENTRE TLEMCEN ET ENTRE-RIOS

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/bwb_Y0-EAM-811

To Jennie,

my beloved sister

and cousin

— Nichelle.

Michelle PANNETIER-ALABERT

MARIA, ENTRE TLEMCEN ET ENTRE-RIOS

Table des matières

I. Des évènements inquiétants 4
II. Une Journée bien remplie 9
III. La fête nationale 19
IV. La terrible décision de Joseph 30
V. Le départ 40
VI. Les premières lettres 58
VII. Marnia 96
VIII. La dot de Marie-Amélie Thevzer 106
IX. Les retrouvailles 114
X. Le mariage 119
XI. La décision de la fratrie 135
XII. Une halte à Marseille 140
XIII. Un séjour à Bordeaux 155
XIV. En attendant le départ pour l'Argentine 175
XV. Enfin l'Argentine 185
XVI. Epilogue 207
XVII. Remerciements 208
XVIII. Documents annexes 209
XIX. Bibliographie 214

PREMIERE PARTIE

1881

I. Des évènements inquiétants

Joseph Campero entra en faisant claquer la porte ce qui fit sursauter Maria.

-« Que se passe-t-il ? Tu as une mine sombre et le regard affolé.

- Il y a de quoi, je te le jure ! Nous en parlerons dès que les enfants seront couchés. »

Maria portait son bébé d'un bras et, de l'autre, dressait le couvert, avec l'aide de ses autres enfants : Joselito, son fils aîné installait les bancs, François-Manuel et Rose disposaient les bols et les cuillères en bois sur la grande table rectangulaire tandis que Claire, encore très jeune, s'agrippait aux pans de la chemise de son père.

Joseph s'assit sur une chaise en bout de table, Maria à l'autre et les quatre enfants sur les bancs latéraux, les deux garçons à la droite du père et les deux filles à sa gauche. Rose pouvait ainsi s'occuper de Claire et l'aider à manger, tandis que Maria servait la soupe de pois-cassés, tout en jetant un œil sur le berceau d'Eléonore.

Ce berceau avait été sculpté par Joseph qui, bien que chaufournier, avait un talent d'ébéniste.
Seul le bois fruitier méritait son travail. Il y a dix ans pour la naissance du petit Joselito, son patron, Monsieur Fabre, lui avait offert des billes de merisier. La beauté du berceau de couleur brun rosé, aux moulures raffinées, contrastait avec le reste des meubles de la grande salle qui servait toute à la fois de cuisine, de pièce à vivre et de chambre aux parents et au bébé.

- « Ce matin je suis allée au souk à El-Eubbad et j'ai pu acheter du collier de mouton, des courgettes, des tomates et de la kesra (pain).

Demain, je pourrai vous faire un ragout, il y a au moins deux semaines que nous n'avons pas mangé de viande.

- Maman, j'pourrais avoir un morceau de ksera avec ma soupe ? ».

François-Manuel fit cette demande en pleurnichant. Mais il ne saurait en être question puisque le père avait refermé son couteau, ce qui signifiait la fin du repas.

Maria se leva et commença à débarrasser les bols que lui tendaient Joselito et Rose. Joseph était déjà sur le pas de la porte et y faisait les cents pas.

- « Rose, ma chérie, peux-tu t'occuper de Claire et lui enfiler sa chemise de nuit ? Je dois parler avec Papa.

- Mais oui Mamoun, je suis une grande fille, j'ai déjà 6 ans.

- Les garçons au lit, tout de suite, sans bagarre ni jeux de polochons. »

Maria fit la vaisselle dans la « pile » qui bien sûr n'était pas en pierre de Cassis. Ce terme de pile Marseillaise la faisait rêver. Mais que ferait-elle d'une pile Marseillaise dans une maison en bois ? Cette pile était magnifique dans la maison de pierres sèches de Madame Fabre. Cette maison, située au bout de la rue, un peu à l'écart, avait un toit en tuiles rouges de Provence et surtout l'eau courante grâce aux caisses à eau stockées dans les combles. Ici, au milieu des planches, le baquet faisait bien mieux l'affaire.

Avant de rejoindre Joseph, Maria jeta un œil dans la petite pièce où dormaient les quatre enfants dans deux lits séparés, celui des garçons et celui des filles. Tout était calme.

Joseph avait sorti les deux chaises dans la rue unique du village des chaufourniers, près de la carrière des calcaires bleus proche d'El-Eubbad, petit village arabe, bâti à flan de montagne à deux kilomètres à vol d'oiseau au sud-est de Tlemcen. Les chaufourniers l'appelaient « Bou Médine » du nom du saint patron du village Abou Mediène, mort depuis plus de sept cents ans.

La rue en terre battue séparait les douze maisons des travailleurs européens.

Ces maisons étaient identiques avec leur toit de chaume et leur façade couverte de larges planches. La porte s'ouvrait sur la pièce à vivre et la fenêtre sur la chambre à coucher.
Au moment de son mariage avec Maria, en 1870, cette maison était celle du bonheur, aujourd'hui, avec un enfant tous les deux ans, elle commençait à être trop petite. Cependant il ne fallait pas se plaindre, les voisins avaient quinze enfants dans le même espace.

Maria sortit et mis un châle de laine sur les épaules avant de s'assoir près de Joseph.

- « Qu'y a-t-il donc de si grave Joseph pour que tu sois ainsi bouleversé ?

- « Monsieur Fabre revient de Marseille où il était allé chercher deux wagonnets pour transporter les pierres de la carrière aux fours ainsi que trois brouettes. Sur le bateau, il a lu Le Petit Marseillais, du 19 juin 1881, qui relatait le massacre des alfatiers à Khalfallah, chantier situé près de Saïda, soit à environ cent quatre-vingts kilomètres de Tlemcen.

Sur les six cents travailleurs espagnols, seuls quarante sont revenus à Saïda dont dix blessés et trente femmes nues ! Il parait que les femmes et les jeunes enfants de sept à huit ans ont été outragés, que les maisons et les meules d'alfa ont été brûlées.

Maria c'est très grave ! »

- C'est horrible, je ne sais quoi dire ou quoi faire et toi ?

- Moi je dis qu'il faut aller voir les cousins au plus vite pour avoir plus de renseignements et, si c'est vrai, il faut fuir…

- Mais enfin Joseph calme-toi, il y a déjà eu des massacres de colons, en 1871, peut-être encore pires comme à Palestro, où l'on dit que 50 civils européens, dont le maire et le curé, ont été massacrés et certains colons rôtis vivants. Nous sommes, malgré tout, restés à Bou-Medine et puis tu sais ici ou Tlemcen c'est pareil.

- Mais Maria tu ne comprends pas. Les insurrections de 1871 étaient loin de chez nous, mais Saïda c'est à côté et les arabes s'attaquaient aux Français qui les avaient spoliés. A Khalfallah il s'agit d'ouvriers espagnols comme nous et non pas des colons. Lorsque je te dis qu'il faut s'enfuir ce n'est pas de Bou-Medine mais d'Algérie ! Attendons Jeudi, nous en saurons un peu plus. »

Joseph et Maria qui avaient l'habitude rester dehors jusqu'à la tombée de la nuit, pour profiter de la fraîcheur et du calme, rentrèrent se coucher sans un mot.

II. Une Journée bien remplie

Le chant du coq lança le branle-bas de combat vers cinq heures du matin. Maria sauta du lit et s'assit sur le banc pour moudre le café qu'elle avait fait griller la veille. En tournant le moulin, coincé entre ses cuisses, elle repensait à ce que Joseph lui avait raconté. Cela lui paraissait impossible, c'était une exagération des journaux ; les Arabes, elle vivait avec, même si les ouvriers musulmans et leurs familles habitaient le douar proche de leur village ou même pour certains à Bou-Medine. Les relations avec eux étaient bonnes et amicales.

Elle partageait avec Aïcha les corvées de l'eau et avait en elle une confiance absolue. Ainsi lorsque François-Manuel avait été mordu par une vipère, Aïcha n'avait pas hésité à se servir de son voile pour lui faire un garrot au dessus du genou puis, après avoir incisé la plaie, elle avait aspiré le venin. Le lendemain matin le petit François était bouillant de fièvre. Aïcha avait habillé Maria d'une large bande d'étoffe de laine fine qui lui recouvrait le visage. Toutes les deux, ainsi vêtues du h'aïk, prirent, vers cinq heures du matin, la route de Bou-Medine, suivie de l'âne sur lequel elles avaient installé François-Manuel.

- « Où nous emmènes-tu Aïcha ? demanda Maria, peu rassurée sur cette route déserte à l'aube d'un matin de novembre.

- Fais-moi confiance et suis-moi en silence pour ne pas être reconnue ».

Elles gravirent la pente raide du sentier, bordé d'arbres, qui débouchait sur la ruelle principale d'El-Eubad. Elles arrivèrent sur la petite place du mausolée abritant la tombe de Sidi El-Eubad, fondateur du village. Elles attachèrent l'âne à un arbre et Aïcha pris le petit François sur son dos, il reposait dans un drap, solidement fixé autour de sa taille. A cinquante mètres de cette tombe, elles franchirent une porte, sous un auvent de bois de l'époque turque, longèrent un couloir donnant sur une cour, étroite et longue, pavée en briques et fermée par une nouvelle porte en bois donnant sur un escalier.

Maria, inquiète de se trouver peut-être dans un lieu saint, voulut encore savoir où elles allaient mais Aïcha, un doigt sur sa bouche lui dit : « Skout ! » (tais-toi).

Elles chaussèrent des sandales et descendirent huit marches pavées de petits carreaux de céramique verts et bleus. Elles arrivèrent dans une cour carrée aux murs couverts dans leur partie inférieure de grands carreaux de céramiques portant des dessins géométriques bleus sur fond jaune et, dans leur partie supérieure blanchie, des tableaux encadrés, représentant le plan de la Kaaba, de la Mekke (Mecque) ou de la Bouraq (jument ailée du Prophète).
Au centre quatre colonnes d'onyx supportaient les arcades en fer à cheval. Elles laissèrent à gauche de l'escalier le puits sacré et sa margelle d'onyx et se dirigèrent vers la porte de la chambre sépulcrale. C'était une pièce carrée surmontée d'un dôme à douze pans, faiblement éclairée par de petites fenêtres percées dans le mur.

En face de la porte s'élevaient deux cénotaphes, recouverts d'étoffes de soie verte brodées de fils d'or. Aïcha ouvrit le haïk de Maria et arracha le ruban de soie rose qui fermait son corsage. Elle disposa le ruban dans le darih (mausolée) sur le panneau de bois richement décoré d'étendards en soie mais aussi de lustres, de cierges, d'œufs d'autruche, de tableaux etc. Elle se retourna afin que l'enfant puisse regarder le mausolée ou, être vu par lui, et elle ressortit de la qoubba (coupole), Maria sur ses talons.

A la sortie du village, Maria put enfin interroger Aïcha :

- « Tu as déposé un ex-voto sur le tombeau d'un saint, n'est-ce pas ?

- Oui, nous sommes allés sur le tombeau de Sidi Bou Médiène car comme le disait notre poète : « Une visite à ce tombeau sacré, te profitera pour ce monde et pour l'autre, car elle efface les fautes et dissipe les ennuis ».

- Mais qui était Sidi Bou Médiène ?

- C'est une longue histoire que je te raconterai lorsque nous serons rentrés, que le petit François sera couché dans son lit et que nous aurons appliqué sur sa plaie une pommade faite par ma mère à base de plantes. »

Maria et Aïcha pressèrent le pas pour arriver au village avant le départ des hommes afin d'éviter leurs questions, les femmes n'étant pas autorisées à pénétrer seules dans la mosquée et surtout pas avec une « roumie ».

Plus tard, Aïcha lui avait expliqué qu'au XIIème siècle du temps du berbère de l'Atlas, Ibn Toumert et de son successeur Abd el-Moumin, les Almohades (ceux qui proclament l'unicité de Dieu) avaient chassé les Almoravides corrompus et ils s'étaient rendus maîtres du Magreb occidental, du Magreb central et d'une partie de l'Espagne qui était devenue musulmane. Sidi Bou Médiène était né à Seville et avait étudié à Fez. Il fit le pèlerinage à la Mecque et au retour il s'arrêta à Bougie où il enseigna les doctrines mystiques. Son succès lui attira les inimitiés des docteurs Almohades qui le dénoncèrent au sultan Yaqoub El-Mançour, installé dans sa capitale de Marrakech. Ce dernier enjoignit à Sidi Bou Mediène de se rendre au Maroc. Sur la route, en arrivant au village d'EL-Eubbâd, il aurait, selon la légende[1], dit : « Quel admirable endroit pour dormir de son dernier sommeil ». Il serait mort le jour même et enseveli sur place.

Aïcha était sa meilleure amie, elle était bonne et instruite bien que ne sachant ni lire ni écrire, elle avait su écouter les marabouts et connaissait l'histoire de son pays et de sa religion. Maria était, certes, catholique mais elle devait la vie de son fils à un saint musulman et jamais elle ne se sentirait menacée par les Arabes dont elle comprenait la langue et respectait la religion.

[1] Alfred Bel : Guide illustré du Touriste : Tlemcen et ses environs » 1911 page 15

Abdel, le mari d'Aïcha, travaillait avec Joseph. Il chargeait les pierres extraites de la carrière dans un wagonnet qu'il poussait sur les rails jusqu'aux trois fours à chaux qui appartenaient à Monsieur Fabre, Marseillais d'origine qui avait acheté ces carrières en 1870 et construit six fours à chaux. Abdel déchargeait ensuite les pierres en les triant. Les pierres les plus grosses et régulières étaient utilisées à monter les murs. Les débris alimentaient les fours à chaux pour faire de l'amendement agricole et aussi de la chaux grasse pour construire des maisons. Joseph était tailleur de belles pierres. Il concassait les débris afin de les faire cuire dans un four vertical. Il chargeait la pierre calcaire dans le « gueular » (ouverture haute du four) tandis que Pedro alimentait la « gueule » (foyer au fonds) en combustible. Le combustible utilisé était le bois provenant de la forêt voisine et les broussailles. Ces fours étaient à feu périodique : il fallait attendre le refroidissement et le défournement pour recommencer l'opération. Ces fours avaient été interdits par le code forestier de 1827 mais ce code n'était pas adapté à la région. Monsieur Fabre avait d'assez nombreuses relations pour ne pas être obligé de remplacer ses fours par des fours permanents alimentés en charbon.

M. Fabre employait ainsi six tailleurs de pierres, autant d'ouvriers pour alimenter les foyers et douze Arabes pour charger les pierres et ramasser le combustible. En comptant les carriers, il employait, ainsi, une quarantaine de personnes. C'était une grande entreprise et les chaufourniers européens étaient bien payés et logés dans le village. Les Arabes habitaient le douar et recevaient la moitié du salaire de l'Européen le moins payé soit trois cents francs par an.

Cette moitié de salaire s'expliquait par l'absence de qualification des fellahs (paysans). En fait, pensait-il, ses employés étaient tous heureux de travailler pour lui. La vie tranquille du village et du douar lui donnait raison. Maria ne comprenait donc pas le désir de fuir de Joseph et elle comptait bien sur la rencontre avec sa famille, le jeudi suivant à Tlemcen, pour le faire changer d'avis.

En attendant ce jour, la journée commençait et il fallait servir une tasse de café à Joseph.

Elle avait pris l'habitude de lui servir le café au lit. C'était un moment d'intimité, avant que tous les enfants ne soient levés. Maria frissonna lorsque Joseph passa sa main sous sa longue chemise de nuit ; elle aimait particulièrement ces caresses furtives qui n'avaient aucunes conséquences. Joseph éprouvait très souvent du désir pour elle mais ils avaient déjà beaucoup d'enfants. Il ne pouvait se contrôler et se retirer à temps.

Madame Fabre, dans une confidence, lui avait parlé de la « redingote anglaise » conçue, autrefois, à partir d'un intestin animal et qui était aujourd'hui fabriquée en caoutchouc. Maria ne savait pas où s'en procurer et n'osait pas en parler à Joseph qui était très catholique ; il refusait toute idée de contrôle des naissances, politique applicable surtout aux indigènes. Et de toute façon cela devait être hors de prix. Certaines voisines avaient, à ce que l'on disait, « porté le nouveau-né aux cochons » mais cette idée lui faisait horreur. Il y avait bien encore la « moukh », éponge que les Juives plaçaient dans leur vagin mais elle répugnait à farfouiller dans son corps.

Elle devait donc subir les assauts de Joseph en priant que « Mère Nature » ne fasse pas son œuvre. En crachant trois fois dans la bouche d'une grenouille on pouvait passer une année sans être enceinte. Cette méthode semblait avoir fonctionné puisque près de quatre ans séparaient la naissance de Claire de celle d'Eléonore.

Ce mardi, 12 juillet, allait être pour elle aussi une journée très chargée dans la mesure où les enfants étaient en vacances.

Joselito présentait des aptitudes peu communes. L'an prochain, à onze ans, il pourrait peut-être présenter le certificat d'études primaires élémentaires.
François-Manuel, en revanche, ne savait toujours pas lire couramment à huit ans et il ne serait peut-être pas admis en cours moyen après deux années de cours élémentaire.
Rose devait entrer dans la classe enfantine puisque Monsieur Jules Ferry, le nouveau ministre de l'instruction publique, avait rendu l'école gratuite.
Mais où iraient-ils à la rentrée des écoles ?
Les garçons allaient à l'école arabe-française de Tlemcen dans la classe de M. Decieu qui parlait l'arabe. Cette école avait été construite par le commandant militaire. Hamid, fils d'Abdel et d'Aïcha, y avait été admis après avoir été vacciné contre la petite vérole. La tribu du douar, où ils vivaient, avait accepté de prêter un attelage, tiré par un âne, pour le conduire avec ses garçons à l'école. L'an prochain Hamid aura huit ans et il ne pourra donc plus aller à l'école car les indigènes ne sont scolarisés que jusqu'à sept ans, surtout pour apprendre l'agriculture.

La tribu ne mettra plus d'attelage à disposition et, à pieds, la distance sera longue pour des enfants.
Peut-être que Monsieur Fabre accepterait de prêter une de ses carrioles mais rien n'etait moins sûr. C'était un bon patron qui prenait bien soin de ses ouvriers, mais la scolarisation des enfants ne le concernait pas, il préférait leur donner quelques sous pour ramasser les broussailles à brûler dans ses fours. Le plus débrouillard de ses enfants, dans ce travail, était François-Manuel. Il rapportait à ses parents cinq centimes Cérès par semaine. Cette pièce de bronze ne valait pas grand-chose à côté de la pièce en argent de cinquante cent Cérès que lui avait laissé son grand-père Manuel. Son père lui avait expliqué que Cérès était la déesse de la moisson et depuis il la vénérait et demandait souvent à sa mère de la sortir de l'armoire où elle était rangée sous les draps.

Joselito était de santé plus fragile, il avait des crises d'asthme et ne pouvait faire trop d'exercices physiques. Il préférait prendre son livre de lecture qu'il avait appris par cœur. Il pouvait vous raconter l'histoire de l'Algérie et de la France depuis les Romains. Il connaissait l'arabe et le français en plus de l'espagnol, parlé dans sa famille. Enfin dans les travaux manuels, il se passionnait comme son père pour la sculpture sur bois.

Rose était déjà une parfaite maîtresse de maison, elle aimait surtout regarder faire la cuisine. Elle passait beaucoup de temps avec Madame Fabre qui n'avait pas d'enfant, et cette dernière lui apprenait à lire, à écrire et à faire des gâteaux comme les montécaos ou la mouna de Pâques.

C'était des recettes espagnoles mais Madame Fabre aimait beaucoup ces pâtisseries traditionnelles en Algérie.
Si Rose était admise dans une classe enfantine à Tlemcen, ce qui était improbable compte tenu du faible nombre d'écoles primaires de filles, elle pourrait apprendre encore plus de travaux ménagers comme les travaux d'aiguilles et les soins du ménage. Maria pensait qu'elle pourrait bien lui apprendre toutes ces choses qu'elle savait faire elle-même ; elle les avait apprises de sa propre mère. De surcroît, elle se rendait bien compte que si Rose allait à l'école, c'est elle qui serait dans l'obligation de s'occuper de Claire en plus d'Eléonore.

Claire était une enfant difficile. Elle était têtue, boudeuse et pleurait beaucoup. Seule Rose réussissait à la calmer et à la faire sourire.

Eléonore, par contre, était un bébé de trois mois très sage et souriant qui s'endormait très facilement après l'allaitement. Elle faisait pratiquement ses nuits.

Après une toilette rapide des enfants, le bain dans le baquet n'était donné qu'une fois par mois en hiver et tous les quinze jours en été, Maria alla au lavoir du village où elle rencontrait toutes les autres femmes des chaufourniers.

C'était le lieu de rencontre hebdomadaire des femmes de chaufourniers, soit six Espagnoles, trois Maltaises, deux Italiennes et une Française. Maria comptait bien leur demander des précisions sur ce qui s'était passé à Khalfallah.

Maria interpella Rosa, une grosse femme d'une quarantaine d'année, épouse de Pédro :

-« Es-tu au courant de la tuerie des alfatiers ?

-Madre mia ! Bien sûr ! répondit cette dernière, on ne parle plus que de cela. Il parait qu'il y eu un vrai massacre.

-Que comptez-vous faire ? reprit Maria.

-Nous irons à Tlemcen pour la fête nationale écouter ce que Monsieur le Maire nous dira. Une réunion est prévue à seize heures, après le banquet républicain, avec tous les Espagnols de Tlemcen et de ses environs, dans la salle du conseil municipal.

-Je vais en parler à Joseph et nous irons aussi si Aïcha accepte de garder les enfants. »

Maria finit son linge en rinçant les chemises bleues de Joseph à la source, près du mausolée du Saint Abou Ishâq et-Taïyar, l'un des grands mystiques de Tlemcen.

III. La fête nationale

Jeudi sera donc le 14 juillet, jour de la fête nationale. Joseph ne travaillera pas mais ce jour ne sera pas payé. Maria gardait un souvenir impérissable de la première fête nationale du 14 juillet 1880.

Cette fête avait été instituée par la République. Cette date avait été choisie par le gouvernement Freycinet de Monsieur Jules Grévy, président de la République, en souvenir de la prise de la Bastille en 1789. Les drapeaux tricolores flottaient sur toutes les fenêtres et les monuments de Tlemcen.

Avec Joseph, elle avait assisté au défilé militaire qui arrivait, par la rue de France, à la place de la mairie.

Au premier plan défilaient les troupes à pied.

Le bataillon des zouaves venait en premier. Ce régiment, composé en majorité d'Européens, doit, cependant, son nom à la tribu kabyle des Zouaouas ; en effet, la loi du 9 mars 1831 avait autorisé le recrutement d'étrangers dans l'armée française et, ainsi, furent créés la légion étrangère en France et des corps militaires d'indigènes étrangers hors du territoire continental. Lorsque le régiment des tirailleurs algériens fut créé, les zouaves furent recrutés en majorité parmi les Européens. Leur devises était « Etre zouave est un honneur. Le rester est un devoir ».

Ils avaient fière allure ces fantassins avec leur chéchia rouge garance et leur veste bleue. Leur pantalon, en toile blanche, bouffant à la turque, était troué dans le bas pour laisser passer l'eau lors du passage des oueds (rivières). Cette échancrure était dite « trou de Lamoricière ». Ils défilaient en portant fièrement leurs fusils d'infanterie, de 11 mm, GRAS, modèle 1874 qui avait remplacé le Chassepot. A la suite d'incidents de tir, dus à des ruptures de culots, et des projections de gaz brulants au visage des tireurs, ce fusil fut modifié en 1880, mais l'armée d'Afrique n'en avait pas encore été équipée.

Le régiment des tirailleurs algériens suivait les zouaves. Ces soldats étaient aussi appelés « Turcos » en souvenir des corps irréguliers turcs et arabes formés par les Français dès 1833. Ces militaires de l'armée française étaient en majorité des indigènes.

Trois mètres séparaient les fantassins des cavaliers.

Les chasseurs d'Afrique montés sur leurs magnifiques chevaux barbes (devant leurs noms aux berbères, les Amazighs du Moyen Atlas) à robe grise, noire ou alezan. Ces cavaliers étaient en majorité des Européens.

Enfin, les spahis, cavaliers indigènes, fermaient dignement la marche, enveloppés dans leur haïk dont la blancheur contrastait avec le rouge garance de leur veste.

Toute l'assistance était impressionnée par ce défilé de l'armée qui semblait retrouver un pouvoir qu'elle avait perdu au profit des civils.

Mais en réalité, il ne s'agissait que d'apparat et l'homme le plus important de la cérémonie était le maire de la ville, assis à la tribune officielle, devant son conseil municipal. Sur cette tribune ni l'église ni l'armée n'était représentée.

Après cette parade militaire, Joseph et Maria se dirigèrent vers la porte du Nord par la rue de France. Ils longèrent la grande mosquée, passèrent devant le collège et l'école de leurs garçons. A la sortie des remparts, ils descendirent le sentier abrupt qui descendait vers le village de Sidi-Lhaloui.

Ils atteignirent le mausolée de Sidi-Lhaloui, le saint ermite du village, mort au XIVème siècle. C'était un savant andalou qui s'était enfui d'Espagne pour ne pas devenir cadi, juge musulman exerçant des fonctions civiles, judiciaires et religieuses. Ce saint homme qui distribuait des gâteaux aux enfants et vivait dans une grotte, bénéficiait des faveurs du sultan. Des ministres le calomnièrent et il mourut sans sépulture, la tête tranchée. De ce jour, lors de la fermeture de la porte des remparts, le gardien entendit sa voix lui murmurer qu'il n'y avait plus personne à l'exception de l'opprimé. Le sultan se rendit une nuit à la porte et constata la véracité des dires du gardien. Il fit alors exécuter les ministres menteurs et construire un mausolée pour ensevelir dignement le saint homme. Maria avait appris cette histoire de la bouche d'Aïcha et elle la raconta, à son tour, à Joseph. Ils se recueillirent devant le sépulcre parfumé d'encens et décoré d'oriflammes puis, ils longèrent les grottes habitées par des pauvres gens.

Ils atteignirent les escaliers du village et se dirigèrent vers les jardins d'oliviers. Ils cherchèrent un bel emplacement, à l'ombre, pour prendre le déjeuner préparé par Maria. Ils s'assirent sur une nappe fleurie et après avoir croqué quelques radis, ils engouffrèrent les tartines de pâté. Leur repas était arrosé d'un vin rouge, fierté des colons d'Algérie. Après le fromage de brebis et les pêches, ils burent encore quelques rasades supplémentaires. Maria avait la tête dans les nuages et elle s'allongea. Joseph se pencha sur elle, l'embrassa doucement et chuchota à son oreille comme s'il voulait encore lui faire la cour en dépit de leurs nombreuses années de mariage. Maria se sentie envahie d'un trouble et d'une douce chaleur qui ne devait rien au soleil de midi. Son corps se souvint du désir profond qu'elle éprouvait avant la naissance des enfants. Joseph enfouit sa tête dans son décolleté et la soulevant dans ses bras, il l'entraîna derrière un bosquet tout proche.

La journée se termina par un bal organisé sur la place d'Alger et ils dansèrent la mazurka sous les lampions au son des flonflons.

Enfin, ils assistèrent, pour la première fois de leur vie, à un feu d'artifice tiré dans le Grand Bassin, réservoir à sec servant de terrain de manœuvres aux troupes de la garnison. On raconte, se souvint Maria, qu'en 645, Choumissa, la fille de Dilak le sultan venait s'y baigner pendant que la population se terrait pour ne pas l'apercevoir et qu'au XVIème siècle, Barberousse y aurait fait périr, après les avoir torturés, les descendants des anciens rois de Tlemcen appartenant à la dynastie des Beni-Zeyian.

Pour Maria ce jour fut un émerveillement mais elle se rendait bien compte que la fête, cette année, serait très différente. Ils n'assisteraient qu'à la réunion prévue à seize heures.

En ce jeudi, 14 juillet 1881, Joseph et Maria se mirent en route pour être à Tlemcen vers quinze heures. Ils devaient y retrouver les cousins de Maria : Ramon et Dolores Navallo. Ces derniers avaient des moyens financiers qui leur permirent de demander la nationalité française et d'obtenir une concession à Mansoura. Ils n'étaient pas des « colons aux gants jaunes », ceux qui exploitaient les grandes propriétés, mais ils cultivaient la vigne qui était d'un bon rapport.

Joseph Campero n'avait plus de famille, ses parents étaient décédés depuis une dizaine d'année. Son père Manuel était aussi chaufournier, il avait fui Alicante en 1840 suite au « désamortissement » des propriétés de l'église qui n'a pas abouti à une restructuration des terres agricoles mais à une spéculation qui a juxtaposé de nouvelles « latifundia » aux « latifundia » nobles. L'Espagne du sud est restée moyenâgeuse et la surpopulation, la misère ainsi que la sous-alimentation ont poussé la famille Campero à émigrer vers l'Algérie, terre d'espoir.

Joseph et Maria s'installèrent à la terrasse du Grand Café sur la place de la mairie. Ils burent une horchata de chufa (orgeat de souchet). Le lait coulait dans la gorge de Maria qui pensa que ce serait le seul plaisir de la journée. Elle regarda Dolores descendre du fiacre qui venait d'arriver.

Elle portait une robe coquille d'œuf dont le haut, en batiste, était entièrement nervuré et fermé par un petit col officier. Un semainier d'or sortait de ses manches gigot et ses mains fines et blanches étaient couvertes de bagues. Sa jupe, en popeline, tombait sur ses chevilles couvertes de bas de soie et enserrées dans des bottines noires de la couleur de sa large ceinture. Maria pensa que ce noir était une faute de goût. Dolores ouvrit une ombrelle en dentelle de la couleur de sa robe. Au teint diaphane et à la mine compassée de Dolores s'opposait le teint légèrement halé et le sourire radieux de Maria qui vint vers elle pour l'embrasser. Maria portait une « indienne » rouge et or posée sur ses épaules décolletées dans son corsage en bachette et une jupe de toile blanche ample et froncée à la taille. Dolores avait des manières et Maria, légère dans ses espadrilles rouges, transpirait la sensualité.

Le même contraste existait entre les deux hommes. Ramon portait l'habit alors que Joseph, bien qu'il ait mis un gilet, avait l'air d'un paysan qu'il n'était pas.

Comme convenu, les femmes se dirigèrent vers le kiosque à musique et les cousins rejoignirent l'attroupement qui commençait à grossir devant la mairie.

A seize heures, deux huissiers, en habit doré, canalisèrent la foule dans la grande salle du conseil municipal. Il était inutile de se précipiter, seuls les notables dont Ramon faisaient partie, auraient une place assise.

Les autres resteraient debout au fond de la salle. Lorsque celle-ci fut pleine, les portes se refermèrent car il s'agissait d'une réunion, et non d'une séance du conseil municipal. Ramon qui avait le sens de la famille, intercéda auprès de l'huissier pour que Joseph puisse prendre place à ses côtés.

Une fois les gens placés, ce qui prit une bonne demi-heure, les notabilités entrèrent par une porte située derrière l'estrade et s'installèrent à la grande table de chêne recouverte du tapis vert, sous l'œil vigilent du buste de Marianne, placé dans la niche centrale.

Au centre se tenait Monsieur Monin, sous-préfet de la République, Monsieur Augustin Tedeschi, maire de Tlemcen, à sa droite et le général Louis, commandant de la subdivision, à sa gauche. Les adjoints au maire encadraient ces personnalités.

Le maire se leva et commença ainsi son discours :

- « Je remercie Monsieur le Sous-préfet d'avoir fait spécialement le voyage pour cette occasion et ainsi de nous honorer de sa présence. Mes remerciements vont aussi au général Louis qui nous éclairera sur les évènements récents. Merci encore à vous, chers administrés, d'être venus si nombreux en ce jour de fête républicaine.

La France compte sur votre courage pour continuer à construire ce pays d'Algérie si bravement conquis en 1830 par nos troupes.

Un massacre sanglant a eu lieu le 12 juin dernier à Khalfallah et je m'associe, avec tout le conseil municipal, à la douleur des familles.

Il ne faut pourtant pas, chers concitoyens, céder à la panique et, fuir la région, en toute hâte, comme ces quelques six mille cinq cents Espagnols qui ont repris le bateau à Oran pour l'Espagne ces jours-ci.

Le général Louis va vous rendre compte de la situation.

Général, vous avez la parole : »

- « L'insurrection de 1871 avait surtout touché l'Algérie orientale avec deux luttes bien distinctes : celle de Mokrani, en Medjana, de caractère féodal et l'autre, populaire et religieuse, derrière El-Haddad et Si Aziz qui, pour éliminer les Roumis, avaient proclamé le djihad (guerre sainte).

Néanmoins il ne faut pas oublier qu'à l'Ouest, au début de 1871, les Ouled Sidi Cheik, refoulés au Maroc après leurs diverses révoltes, reprirent la lutte sous la direction de Si Kaddour. Vaincus près du Puits de Magoura (100 km de Tlemcen), ils refluèrent au Maroc.

Dix ans après, le 16 février 1881, dans le Hoggar, c'est le massacre de la seconde mission Flatters.

Ce coût d'arrêt de nos troupes a encouragé le Marabout des Ouled Sidi Cheik, Bou Amama à prêcher la guerre sainte.

Le 19 mai, il a, avec ses hommes, anéanti quatre cent cinquante goumiers et le peloton du quatrième régiment des chasseurs d'Afrique à Chelele dans les monts de Ksours. Au retour, ils ont fait une percée vers Frenda et sont revenus massacrer une centaine d'ouvriers espagnols, récoltant l'alpha à Khalfallah.

Je vous promets que le général Saussier frappera vite et fort, en confiant au colonel Négrier, ici présent, la mission de ramener les prisonniers et d'anéantir ces rebelles.»

Le maire reprit la parole, l'administration civile ayant pris la place du « pouvoir du sabre », c'était à lui de rassurer la population et de la convaincre de la puissance de la France.

- « Merci mon cher général, vous nous avez redonné confiance et fait savoir qu'avec vos soldats de l'armée d'Afrique vous l'emporterez sur ces sauvages.
Mes chers administrés… »

Il fut interrompu par un journaliste hirsute :

-« Comment pouvez-vous dire qu'il n'y a eu qu'une centaine de morts alors que le Petit Marseillais, du 19 juin, fait état de six cents travailleurs, plus femmes et enfants, dont seulement quarante sont revenus à Saïda.

L'Illustration, du 9 juillet, indique que cinq chantiers occupés par quatorze cents travailleurs, hommes, femmes et enfants, ont été brûlés et pillés les 11 et 12 juin.

Il n'y a qu'à regarder le dessin publié avec ce dernier article pour se convaincre de l'horreur et de l'ampleur du massacre ».

Le général essaya de répondre qu'il y avait eu cent morts et six cents disparus mais qu'il assurait qu'il retrouverait les coupables.

Dans la foule debout, un Espagnol se leva et cria :

« Pourquoi voulez-vous qu'on vous aide à construire ce pays, nous sommes des Espagnols nés en Algérie mais sans droits, vous nous refusez la nationalité française alors que vous l'avez accordée aux Juifs depuis 1870 ! »

D'autres voix s'élevèrent dans la foule, celles d'autres Espagnols mais aussi celles des Italiens et des Maltais.

Le sous-préfet s'alarma du tour que prenait la réunion car la France et l'Oranie avaient besoin de cette population étrangère qui était supérieure en nombre à celle des Français de souche. Il se pencha à l'oreille du maire qui aussitôt appela un huissier.

Cinq minutes après, la gendarmerie évacuait la salle où des bagarres avaient éclaté. Les notables, assis devant, sortirent par la porte donnant dans le bureau du maire.

Ramon et Joseph se retrouvèrent dehors dans la bousculade et rejoignirent les Espagnols, regroupés à l'extérieur.

Xabier Esqivel, le chef de file, celui qui avait osé parler haut et fort, proposait une nouvelle réunion à l'église Saint Michel, dimanche après la messe.

Joseph et Ramon promirent de s'y rendre.

Puis ils rejoignirent leurs femmes.

IV. La terrible décision de Joseph

Le dimanche suivant, Joseph se rendit, comme convenu, à Tlemcen pour rejoindre les Espagnols sur la place de l'église.

Les travaux de l'église Saint Michel avaient commencé en 1863. Elle était située sur un terrain vague dans le quartier de Tafrata. Joseph regarda cette église neuve mais de style roman, dont les soubassements étaient en pierre de taille de la carrière de Monsieur Fabre et les murs en pierres blanches de Beaucaire. Les trois cloches sonnèrent la fin de la messe et les fidèles se massèrent sur le perron.

Les Espagnols descendirent rapidement la dizaine de marches et se regroupèrent sur la place. Au fil des minutes d'autres personnes s'agglutinaient et Joseph estima qu'une centaine de personnes avait répondu à l'appel lancé à la mairie. Les hommes se saluaient et se rassemblaient par corps de métier : les vignerons, les boulangers, les charcutiers, les artisans en sparterie et les alfatiers...emmi cette foule, les automédons restaient à l'écart afin de surveiller, près de leurs fiacres, les éventuels clients.

Les gendarmes entourèrent la place, l'air menaçant, et Esquivel se dirigea vers le commandant pour lui montrer la déclaration, signée de deux témoins, qui lui donnait le droit de tenir une réunion politique sans autorisation préalable.

Après quelques palabres, les gendarmes s'éloignèrent et Esquivel monta sur un banc pour s'adresser à ses compatriotes :

- « Mes chers amis, nous parlerons français pour ne pas éveiller les soupçons de la maréchaussée. Nous sommes en danger à l'instar des alfatiers de Khalfallah.

L'Espagne, notre mère patrie, a demandé à la France des indemnités pour dédommager les familles des victimes, cet argent leur permettra de rentrer au pays.

Mais que ferions-nous en Espagne ? Vous savez tous que la dynastie des Bourbons a été rétablie en Espagne et que le fils d'Isabelle II, Alphonse XII, règne sur le pays. Même si c'est une monarchie constitutionnelle à l'Anglaise avec le « turnismo» entre les libéraux et les conservateurs, vous resterez, si vous rentrez au pays, sous la dépendance des « caciques », notables locaux qui vous donneront des directives de vote en échange de l'obtention d'un travail. N'oubliez pas la misère qui vous attend là-bas.

Nous pouvons partir dans d'autres pays comme l'Argentine qui nous attend, nous les Espagnols. Une loi, votée le 6 octobre 1876, favorise l'immigration et la colonisation de l'Argentine.

Leur gouvernement s'engage à vous accorder un logement temporaire gratuit, une assistance dans la recherche d'un travail et une prise en charge des coûts de déplacement. Ceux qui sont intéressés pourront s'adresser à Monsieur le représentant du Gouvernement argentin qui a fait spécialement le voyage en Oranie ».

Des voix s'élevèrent pour poser d'autres questions mais dans un tel brouhaha, il était difficile d'obtenir plus de renseignements.

Joseph chercha Ramon pour en parler avec lui. Ils décidèrent de se retrouver avec d'autres amis à l'Hôtel Belle Vue sur la place d'Alger.

A l'hôtel, une serveuse leur indiqua que leurs coreligionnaires étaient dans l'arrière salle. Ils étaient environ une trentaine seulement, assis sur des bancs, la casquette rejetée en arrière, avec un verre de vin à la main. Esquivel était au centre, à côté de l'agent du Gouvernement argentin qui avait pris la parole pour présenter son pays, véritable « eldorado » pour les immigrants.

Ramon alluma un cigare et marmonna :

-« C'est trop beau pour être vrai, je ne lâcherai pas la proie pour l'ombre. Je resterai à Mansoura et s'il faut se défendre contre les Arabes, nous nous organiseront entre colons pour riposter ».

Joseph buvait les paroles de ces hommes, entrevoyant la possibilité d'échapper à sa triste condition de chaufournier en allant chercher fortune ailleurs. Bien sûr il y avait Maria et les enfants, il les ferait venir dès qu'il aurait trouvé un emploi et un logement. Restait le problème de l'argent pour le voyage…

Dans l'assistance, se trouvaient de nombreux Basques espagnols, amis d'Esquivel, mais aussi des orfèvres juifs qui souhaitaient faire commerce avec l'Argentine. L'un d'entre eux, Monsieur Médioni, se leva pour prendre la parole :

- « Pour ceux qui souhaitent partir et qui n'ont pas l'argent du voyage, je leur propose un prêt qu'ils rembourseront à mon agent à Buenos Aires dès qu'ils auront trouvé un emploi à la seule condition qu'ils puissent me donner des garanties, comme une caution personnelle et solidaire. »

Joseph se retourna vers Ramon :

-« Accepterais-tu de cautionner mon prêt ? »

Ramon n'osa pas refuser car Maria avait été lésée dans la succession de sa tante Incarnation. Ramon s'était toujours senti coupable de sa propre réussite. Il opina du chef et Joseph se précipita vers l'agent du Gouvernement argentin qui commençait à prendre les inscriptions des volontaires.

Tout était décidé, il partirait dans un mois pour Bilbao, retrouver les Basques candidats à l'immigration en Argentine. Joseph était euphorique autant par la décision prise que par le vin bu. Il rentra fort tard dans la nuit en souhaitant ne pas réveiller Maria.

Maria ne dormait pas, elle attendait Joseph avec inquiétude. Pourquoi rentre-t-il si tard ? Dans quel état sera-t-il ? se demandait-elle. Tous les enfants s'étaient endormis depuis plus de trois heures. Elle se retournait dans son lit, s'épongeant fréquemment tant elle transpirait. La nuit était très chaude, la température avait à peine chuté depuis le coucher du soleil.

La porte grinça et Joseph, tout courbé, marchant sur la pointe des pieds, entra. Il se cogna à la table et se laissa tomber lourdement sur le lit sans même se déshabiller.

Entre deux hoquets, il articula :

- « Rendors-toi ma chérie, nous parlerons demain ».

Maria se redressa et chuchota :

- « Non Joseph, je veux savoir comment s'est passée la réunion. Qu'ont-ils dit ? Combien étaient-ils ? Ramon était-il présent ? ».

Joseph, la bouche pâteuse, avait du mal à parler mais il savait bien que Maria le tarabusterait jusqu'à ce qu'il raconte sa journée dans les moindres détails.

Les mains derrière la tête, sans oser la regarder, il commença son récit sans lui avouer sa décision de partir. Maria ne fut pas dupe très longtemps. A la façon qu'il avait de vanter cet « Eldorado » argentin et toutes les facilités accordées, elle comprit qu'il avait décidé d'émigrer.

Sans un mot ni une larme, elle se mit à trembler. Elle ne contrôlait plus ses mains qu'elle essayait de cacher dans sa chemise de nuit.

- « Quand pars-tu ? ».

Ces mots s'étaient échappés de sa gorge nouée.

Joseph la serra dans ses bras et lui chuchota à l'oreille :

-« Mi conrazoncito », je savais que tu serais de mon avis. C'est une chance inouïe, je gagnerai dix fois plus d'argent qu'ici et tu pourras me rejoindre dans quelques mois, juste le temps de trouver un travail et un grand logement pour notre famille. ».

Maria était pétrifiée, ainsi elle avait vu juste, il partirait très vite sans elle et les enfants. Elle essaya de dominer son angoisse et dit d'une voix à peine audible :

-« Et nous, que deviendrons-nous dans cette attente ? Si tu pars nous n'aurons plus de toit, la maison sera donnée à un autre chaufournier. »

Joseph la serra un peu plus fort :

-« Tout est convenu, Monsieur Medioni vous loue un appartement avec deux chambres à l'angle de la rue Charles Quint et de la rue Clauzel, dans le quartier juif de Tlemcen. Le loyer est modeste, il n'en coûtera que deux cents francs par mois et Ramon s'est engagé à le payer jusqu'à votre départ pour me rejoindre. »

- « Mais pourquoi Ramon ferait-il tout çà pour nous ? »murmura Maria comme pour elle-même.

- « Mais simplement parce qu'il nous aime, tu es sa seule famille et il a les moyens de payer » répondit naïvement Joseph.
- « Tu n'as pas répondu à ma question : quand pars-tu ? » insista Maria.
- « Dans un mois, je serais à Bilbao » répondit Joseph dans un souffle.

Il voulu l'embrasser mais c'en était trop pour Maria. Elle se dégagea et sortit dans la nuit étoilée.

Il n'était pas question que Joseph voit sa détresse. Elle ne savait pas cacher ses émotions, il pouvait lire à livre ouvert sur son visage. Comment Joseph pouvait-il les abandonner ? Bien sûr il y avait chez lui « la peur de l'Arabe » et l'espérance d'une vie meilleure aux Amériques, mais elle soupçonnait autre chose de bien plus profond : la lassitude de la vie de famille et l'amoindrissement de son désir pour elle.

Elle s'assit sur un talus et resta prostrée dans sa douleur. Comment pourrait-il se passer du regard empli d'attente affective des enfants, du sourire émerveillé du bébé ?

Elle aussi, quelques fois, était fatiguée par ces journées de labeur mais dès qu'elle apercevait une larme sur leurs petites bouilles, elle retrouvait son entrain et sa disponibilité sans se poser de question. C'était sans doute ce que l'on nomme « l'amour maternel ».

Que serait la vie sans Joseph ? Elle appréhendait cette responsabilité de gérer seule la famille, d'être en plus obligée de travailler à l'extérieur en attendant que Joseph puisse lui envoyer de l'argent.

Elle aimait Joseph de tout son corps. Le simple contact de sa peau la troublait. Il était si beau avec son regard d'azur, rieur et perçant à la fois. Sa bouche était ourlée d'une fine moustache et il portait des cheveux bouclés, couleur des blés avant la moisson. Il était grand et ses muscles dégageaient une sensualité presqu'animale.

Pour quelle véritable raison voulait-il la quitter ? Depuis la naissance des enfants, il était un peu jaloux, il ne comprenait pas l'amour qu'elle leur portait : un amour presqu'exclusif. Elle était toujours à leur écoute et anticipait leur demande. Mais comment pouvait-elle faire autrement ? Ils avaient tant besoin d'elle alors que Joseph, lui, ne demandait jamais rien sauf par récrimination. Il ne savait pas être tendre. Les seules démonstrations de tendresse étaient celles qu'il lui prodiguait après avoir fait l'amour.

Elle s'en voulait de penser ainsi. Peut-être pensait-il qu'elle ne l'aimait-elle pas assez et c'est pour cela qu'il partait…Exténuée, elle décida de rentrer se coucher et surtout d'arrêter de penser…Tout se brouillait dans sa tête…

Le lendemain matin, Joseph se leva, le regard un peu fuyant, avala une tasse de café et partit travailler sans vraiment adresser la parole à Maria. Il cria en sortant :

-« Je vais parler à Monsieur Fabre de mon départ imminent… ».

Il revint le soir, en chantonnant et le sourire aux lèvres. Il interpela Maria :

- « C'est bon, Monsieur Fabre m'a donné mon congé et ma paye. Demain nous irons voir Monsieur Medioni. Demande à Aïcha de garder les gosses.

- Si vite, Joseph !

- Oui, il ne faut pas que mon banquier et Ramon changent d'avis ».

V. Le départ

Joseph et Maria arrivèrent sur la place d'Alger vers dix heures. Ils passèrent devant le Musée et s'engagèrent dans l'étroite ruelle des Orfèvres.

L'atelier de Monsieur Medioni était le plus grand. Quatre bijoutiers, accroupis sur leur forge minuscule, fabriquaient l'un des colliers de sequins, pièces d'or à l'effigie de Soliman le Magnifique, l'autre, des semainiers composés de sept bracelets en or ciselé et si durs qu'ils ne peuvent se déformer, le troisième, des bagues de harem aux sept anneaux sertis d'émeraudes de rubis, de saphirs, de topazes, d'améthystes, des diamants de couleurs rose, champagne ou blanche et enfin le quatrième, des bijoux en argent.

Maria était émerveillée, elle n'avait jamais vu autant de pierres précieuses.

L'un des hommes se déplia et alla chercher son patron derrière une lourde tenture en velours de couleur prune. Monsieur Medioni souleva le rideau et, avec un immense sourire, dévoilant toute une rangée de dents en or, leur fit signe d'entrer dans son arrière boutique. Il était de petite taille, avec un visage rond, gluant de graisse. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, serti de cheveux noirs, plaqués sous une chéchia rouge à gland noir, entourée d'un turban blanc.

Sa chemise « à l'européenne » était ouverte sur une poitrine velue que l'on apercevait en dépit des deux gilets superposés. Il portait un sarouel en coutil blanc tombant sur ses genoux recouverts de bas de soie rouge, assortis à la large ceinture qui lui entourait plusieurs fois le bas du ventre car il n'avait plus vraiment de taille. Enfin, il était chaussé de pantoufles en cuir sans talons.

Après les salamalecs d'usage, il prit entre ses mains potelées celles de Maria. Le contact de ces mains moites déplut à Maria mais, lorsqu'elle leva les yeux vers lui elle croisa un regard qui lui donna toute de suite confiance, elle retrouvait, en cet homme, celui de feu son père.

Ils visitèrent avec M. Medioni l'appartement promis. Il s'agissait d'un deux pièces au troisième étage d'un immeuble sans fenêtres extérieures. Les puits de lumière donnaient sur le grand escalier en colimaçon qui desservait l'habitation. En dépit de cette absence d'ouverture sur l'extérieur, l'appartement plut à Maria, elle imaginait déjà sa vie ici : les lits des garçons dans une chambre et celle des filles, elle comprise, dans l'autre. La cuisine était assez grande pour prendre les repas et travailler le soir aux travaux de couture. Elle parlait tout haut et le bijoutier l'interrogea :

- « Vous parler de travaux de couture, sauriez-vous coudre ? »

- « Oui, répondit-elle, j'ai appris, avec ma mère, à couper, assembler, coudre, broder et repasser et j'ai confectionné tous les vêtements de la famille : homme, femme, enfants. Je vais d'ailleurs chercher du travail dans ce domaine ».

Monsieur Medioni, après avoir détaillé les tenues de Joseph et de Maria qui s'étaient endimanchés pour faire bonne impression, lui dit :

-« Alors, je vous engage. Je vous ferai installer une machine à coudre à navette, fonctionnant au pied avec une pédale de la marque Peugeot. Je souhaite étendre mon activité à la confection de luxe pour les Européennes. Vous apprendrez à vous servir de la machine avec mon épouse, Rachel, et vous broderez avec des incrustations de perles et de pierres précieuses les coupons de tissus que je vous fournirai. Vous pourrez donc travailler chez vous et ne vous déplacerez que pour les essayages. Je vous paierai vingt francs l'ouvrage fini et livré. »

Tout allait si vite que Maria fut prise de vertiges ; Joseph au contraire jubilait. Il était décidé à ne voir que le côté positif de la situation. Si Maria faisait un ouvrage tous les trois jours elle gagnerait neuf cents francs par an, ce qui était presqu'autant que ce qu'il gagnait chez Monsieur Fabre.

Maria était moins optimiste, elle pensait que livrer une robe par semaine ne serait pas possible car elle ne pouvait pas travailler sans discontinuer avec les enfants, le ménage, les courses et la cuisine. De plus il n'y aurait peut-être pas autant de commandes. De toutes les façons, elle ne pouvait pas refuser cette offre inespérée et elle donna son accord en promettant de commencer dès que la machine serait livrée.

Le dimanche suivant, Ramon et son fils, Enrique, arrivèrent à Bou Medine. Ramon conduisait un grand duc, voiture de ville et de promenade, découverte, à caisse largement ouverte, abaissée et tirée par un anglo-arabe à robe blanche. Enrique fouettait son percheron attelé à une grande charrette pour le faire avancer jusque devant la maison.

En moins de deux heures tous les meubles furent entassés dans la charrette, même le berceau que Joseph avait donné à Ramon en dédommagement et en prévision du bébé à naître dans quelques mois.

Joseph et Joselito se hissèrent sur les meubles alors que Maria avec Eléonore dans ses bras, prenait place aux côtés de Ramon qui avait pris Claire sur ses genoux. François-Manuel et Rose s'étaient perchés à l'arrière et à l'extérieur de la caisse sur le siège réservé aux domestiques.

Ils furent arrêtés en chemin par un troupeau de moutons qui cheminait sur la route. Ramon profita de cet instant de calme pour engager la conversation avec Maria :

- « Ne t'inquiète de rien Maria, je serai à tes côtés après le départ de Joseph, sur le plan matériel bien sûr mais pas seulement. Je t'épaulerai dans l'éducation des enfants et dans toutes les difficultés que tu pourrais rencontrer.

- Mais Ramon, nous rejoindrons Joseph en Argentine très rapidement, dans quelques mois seulement.

- On sait toujours quand on part mais pour les retrouvailles rien n'est moins sûr.

- Pourquoi dis-tu cela ? Sais-tu des choses que tu ne veux pas me dire ?

- Non Maria, je n'en sais pas plus que toi mais je sais que moi je ne t'aurais pas laissée, je ne serais jamais parti sans toi. Tu connais depuis toujours mes sentiments pour toi. Si je ne t'ai pas épousée c'est parce que tu m'as préféré Joseph et je ne m'en suis jamais vraiment consolé, j'ai toujours espéré que les évènements te ramèneraient vers moi.

- Ramon, je te supplie de te taire, tu as une femme merveilleuse, trois enfants et le quatrième va naître dans sept mois… »

La route se dégagea et leur conversation fut interrompue. Maria était bouleversée et l'idée de dépendre financièrement de Ramon la tourmentait.

Il pourrait penser avoir des droits sur elle. Heureusement qu'elle allait gagner sa vie. Elle espérait seulement que son patron ne soit pas dans les mêmes dispositions à son égard que Ramon qui croyait pouvoir tout acheter.

L'arrivée et l'emménagement se firent sans encombre.

Joseph, Ramon et Enrique remontèrent la rue de Clauzel et s'installèrent au café de M. Thevzer pour boire un bock.

François Thevzer était né dans le territoire de Belfort à Offemont. Sa famille habitait déjà cette commune en 1793. Il était titulaire d'un privilège de bouilleur de cru, transmis de génération en génération depuis Napoléon. Il possédait un alambic et distillait ses eaux de vie. La pauvreté ayant touché la commune d'Offemont en 1848, en raison de la diminution du prix du bois et de l'absence de recrutement dans les carrières de grès rouge, François Thevzer émigra en Algérie comme « vendeur de goutte » et il s'installa à Tlemcen qui était une ville de garnison. Il ouvrit un café sur la place de la mairie dans lequel les colons aimaient s'installer en terrasse ou à l'intérieur, pour y déguster sa mistelle (vin de liqueur) et jouer le bésigue à deux ou à quatre.

Les hommes se séparèrent fort tard dans la nuit.

Joseph passa une semaine avec Maria dans l'appartement puis, le dimanche suivant, il partit, très tôt, avant le lever des enfants. Maria resta couchée, la tête enfouie dans la plume pour cacher ses larmes et son angoisse.

Ramon arriva vers neuf heures trente sur l'esplanade du Méchouar où ils avaient rendez-vous. Toute la famille, en se serrant, monta dans le grand duc. Ils allaient passer la journée à Mansourah pour atténuer leur détresse suite au départ de Joseph. Les enfants, à l'exception de Joselito, n'avaient pas compris que leur père partait très loin et pour longtemps. Pour l'heure, ils se réjouissaient à l'idée de retrouver leurs cousins.

Ils longèrent l'esplanade, sous les platanes, et ils s'enfoncèrent dans la rue de Fez pour sortir de Tlemcen par la porte du même nom. Ils suivirent la grand-route conduisant à Marnia et à la frontière du Maroc. A droite, ils purent admirer le blanc mausolée de Sidi Bou Djemaa et à gauche la qoubba turque de Baba-Safir, en très mauvais état.

Après les dernières maisons, ils aperçurent, au sommet d'une barre de rochers gris, l'édifice blanc où repose Lalla Setti. Cette dernière était la fille du grand saint musulman, patron de Bagdad, Sidi Abdelquader-el-Djilani. Elle est la sainte patronne des femmes de Tlemcen.

Aux pieds du tombeau apparaissent les ruines de l'ancien Moçalla de Mansourah. Au XIVème siècle, la prière supplémentaire du matin, à l'occasion des fêtes de El-Aïd el-Kebir et de El-Aïd el-Seghir, étaient dites hors de la ville de Tlemcen dans un endroit découvert, entouré de murs en pisé.

Sous la vaste dalle rocheuse s'ouvraient des grottes naturelles habitées par des troglodytes de pauvre condition.

Plus au Nord, ils aperçurent la grande porte en briques de l'armée : Bab el-Khemis.

A cinq cents mètres ils bifurquèrent vers Mansoura et entrèrent dans l'enceinte de quatre kilomètres où le sultan mérinide de Fez, Abou Yacoub Yusuf avait établi son camp en 1299 pour assiéger Tlemcen. Il y fit construire un palais, des bains, un caravansérail et une mosquée. Il baptisa son camp El-Mahalla-el Mansourah (le camp victorieux). Le siège de Tlemcen dura 8 ans.

Le sultan fut assassiné par un de ses eunuques en 1307. Son petit-fils signa la paix avec le roi de Tlemcen, descendant de Yaghmorasan Ibn Zyan, chef de la tribu des Abdelwahides.

Le pire fut évité, les Mérinides retournèrent pour un temps à Fez mais la population de Tlemcen qui avait souffert de ce siège, saccagea la ville de Mansourah.

Cette dernière fut restaurée trente ans plus tard après le retour des Mérinides, conduits par le sultan Abu al-Hasan, qui assiégèrent Tlemcen. Cependant le retour des Abdelwahides condamna définitivement la ville.

A l'exception du minaret de quarante mètres de haut et de quelques pierres de la mosquée, tout le camp n'était que ruines.

Ramon était très fier de son érudition et il racontait si bien que Maria imaginait la vie à cette époque.

Il leur narra encore l'histoire du maçon juif qui avait construit la partie postérieure du minaret qui, par la suite, s'était effondrée. Son travail terminé, le sultan lui interdit de redescendre par l'escalier intérieur. Il dut sauter avec des ailes en bois de sa fabrication qui, portées par un tourbillon de vent, le déposèrent au sommet d'une colline voisine, appelée depuis le « col du Juif ».

Ramon promit de leur montrer les morceaux de faïence, les mosaïques polychromes, les débris de tuiles vertes et les morceaux de marbre qu'il avait trouvés dans ses vignes avoisinantes.

Ils se dirigèrent ensuite vers le centre de colonisation où trente-sept colons s'étaient installés, cultivaient leur lot et avaient construit leur maison.

Celle de Ramon était un peu à l'écart du village, elle était en pierre de taille et comportait six pièces dont une grande salle de réception.

Ramon était une personnalité, il était membre du Comice agricole de Tlemcen et, à ce titre, il proposait des mesures en faveur des vignerons.

Dolores sortit sur la véranda en fer forgé qui leur servait de cuisine d'Eté. Elle portait une robe gris perle, en crêpe de Chine, avec un col en guipure. Cette robe, cintrée à la taille, ne laissait aucunement paraître sa grossesse.

Elle embrassa Maria chaleureusement et demanda à Nafissa, la gouvernante, d'aller chercher les enfants.

Nafissa était d'origine soudanaise, elle avait été l'esclave d'un calife et avait élevé ses enfants. Le décret d'abolition de l'esclavage du 27 avril 1848 ne s'appliquait pas à l'Algérie, bien que celle-ci fût un territoire français. Selon les accords de capitulation de 1830, signés entre le Dey d'Alger et Monsieur de Bourmont, la France devait respecter les biens, les coutumes et les mœurs des indigènes. Ces derniers faisaient commerce de l'esclavage, notamment dans le Sersou.

C'est là que Ramon avait acheté Nafissa à la naissance d'Enrique. Ramon étant un catholique très pratiquant et un humaniste, il avait affranchi son esclave qui était, cependant, restée au service de la famille.

Enrique, Diego et Manuela arrivèrent en courant et sautèrent au cou de leurs cousins. Enrique était le plus âgé et du haut de ses 15 ans, il exerçait sur Joselito et François-Manuel une certaine autorité. Il les entraîna vers l'écurie pour dételer les chevaux.

Manuela venait de fêter son dixième anniversaire et elle conduisit Rose et Claire dans sa chambre pour leur montrer la nouvelle poupée à tête de porcelaine d'Emile Jumeau que son père lui avait achetée lors de son dernier voyage à Paris.

C'était une poupée blonde habillée et maquillée comme une femme. Elle portait un chapeau en feutre avec des rubans et des fleurs, une robe en soie jaune et des bottines à haut talon, lacées, boutonnées et montant haut sur les chevilles. Elle portait aussi un collier d'ambre avec les boucles d'oreilles assorties. Rose n'avait jamais vu une aussi belle poupée. Elle osait à peine la toucher et surtout elle empêchait Claire de le faire. Cette poupée semblait si réelle et si fragile qu'elle ne devait être que contemplée et admirée. Pour jouer, ses poupées, en chiffon et tête de bois, faisaient mieux l'affaire.

On pouvait les serrer dans les bras, les jeter en l'air, les laisser traîner dans la boue. Enfin on pouvait s'amuser.

Manuela était comme sa mère, très douce, très secrète et peu expansive. Elle aimait cette poupée qu'elle admirait et qui ne bougeait pas de la commode sur laquelle elle était posée.

Maria était dans le salon de réception, assise dans une chauffeuse Louis Philippe en acajou, tapissée de velours rouge capitonné, reposant sur des pieds godrons. Elle regardait la pièce en se disant qu'il s'agissait d'une décoration d'homme. Il y avait certes des fauteuils Voltaire en velours rouge, bordés de franges, et une table ronde à pied godron central, aussi en acajou, mais les murs étaient décorés des trophées de chasse de Ramon : une énorme tête de sanglier trônait sur la hotte de la cheminée Renaissance dont la frise avait été sculptée par Joseph. Le reste de la pièce était décoré alternativement de lourdes tentures et de bois de cerfs, de renards et de canards empaillés. Maria étouffait dans cette pièce surchargée.

Le seul meuble qu'elle aimait était un petit meuble d'appui en palissandre avec filet de citronnier et moulurations en laiton ; le dessus était en marbre blanc et la façade était décorée d'une marqueterie de fleurs en bois de rose. C'était celui choisi par Dolores et il lui ressemblait tant il était plein de délicatesse.

Les pleurs d'Eléonore, couchée dans le berceau donné à Ramon, lors du déménagement, sortirent Maria de sa rêverie.

Omar, le cuisinier, vint annoncer que Madame était servie.

Zorah, l'épouse d'Omar, faisait le ménage mais seulement lorsque la maison était vide. Les femmes indigènes ne devaient pas être vues par les hommes autres que leur mari. Elle chantonnait en travaillant de sorte que Ramon ou Enrique ne la croisaient jamais. A Tlemcen, les domestiques se recrutaient surtout parmi les femmes juives de pauvre condition.

Les enfants mangeaient dans la cuisine et l'on pouvait entendre leurs éclats de rire.

Maria, Ramon et Dolores, dans la salle à manger, s'étaient assis autour de la table recouverte d'une belle nappe blanche, brodée par Dolores. Zorah avait disposé les assiettes en porcelaine de Limoges, les verres en cristal Saint Louis, décorés or, et les couverts en argent de Barcelone avec leurs initiales gravées. Ce n'était pas une table d'apparat, ils déjeunaient ainsi tous les jours. Ils débutèrent le repas avec une carpe farcie à la juive.

Ramon, d'un ton rassurant, s'adressa à Maria :

- « Tu ne devras pas d'inquiéter de ne pas recevoir de nouvelles de Joseph dans les deux mois qui suivent. Le voyage en bateau dure de trois semaines à un mois et l'on ne sait pas à quelle date il embarquera pour l'Amérique. Il ne sera pas seul puisqu'il doit partir avec Esquivel et les Basques de Bilbao. J'ai lu dans la presse que cette communauté était très organisée au départ comme à l'arrivée. Ils seront attendus en Argentine par leurs coreligionnaires. Il te faut maintenant penser à toi et aux enfants.

- Je sais tout cela, répondit Maria, je ne me ferai pas de souci, je vais d'ailleurs être très occupée. Monsieur Medioni a fait livrer chez moi une magnifique machine à coudre et j'ai déjà une première commande : une robe en drap de laine pour sa belle-sœur. »

- Couturière est un métier noble » intervint Dolores, il faut être adroite mais aussi avoir de l'imagination pour la coupe.

- Oh ! s'exclama Maria, Madame Medioni m'a laissé un dessin et je dois faire un patron très fidèle au modèle. »

Ramon se sentant exclu de la conversation, reprit la parole et changea de sujet, histoire de se valoriser aux yeux de Maria :

- « La semaine dernière, j'ai dîné avec mon ami, Ferdinand Fine, directeur de la Banque d'Algérie, et il m'a annoncé que le gouvernement soutenait les colons d'Algérie et qu'un crédit de cinquante millions avait été ouvert pour la colonisation en Algérie ; Cette somme est destinée aux acquisitions de terres et aux différents travaux d'infrastructure du territoire.

Je crois en l'Algérie et, moi, je ne partirai jamais. Il y a bien sûr des problèmes, pas seulement avec les Arabes, mais aussi ceux liés aux conditions climatiques. Ainsi, l'autre jour à la réunion du Comice agricole, en présence du capitaine Safrane, son fondateur, le problème de la disette du fourrage a été évoqué. Les trèfles violets, semés cette année, sont détruits par les insectes, les sainfoins et les luzernes ont été perdus par les pluies du printemps et les regains brûlés par la sécheresse. Pour parer à cette disette au printemps prochain, j'ai conseillé la plantation du trèfle incarnat qui donnera en avril un fourrage vert très abondant. Le capitaine Safrané, très âgé mais ayant toute sa vigueur et son intelligence m'a félicité et a proposé que le Comice fasse publier cette information dans la presse. ».

Ramon était un orateur à la voix chaude et profonde. Les deux femmes étaient suspendues à ses lèvres et il en avait conscience.

Soudain Maria sentit une légère pression sur son pied. Elle se troubla et, pour en avoir le cœur net, elle laissa tomber sa serviette et se pencha pour la ramasser. Elle eut la confirmation qu'il s'agissait bien du pied de Ramon. Elle rosit légèrement et écarta sa jambe.

Ce petit manège n'échappa pas à Dolores qui comprit aussitôt les avances de son mari. Elle avait un sixième sens et elle pouvait ainsi interpréter un regard ou une attitude qui lui confirmaient ce qu'elle redoutait : l'infidélité de Ramon. Elle était rongée par la jalousie même si son mari, pour brouiller les pistes, avait des attentions particulières pour toutes les jolies femmes : il choisissait sa place pour être assis soit en face soit à côté de la personne convoitée et il leur parlait en aparté comme s'il n'y avait aucun autre convive.

Dolores redoutait de sortir ou de recevoir des amis. La jalousie la torturait au point qu'elle maigrissait alors même que sa grossesse aurait dû commencer à se voir. Elle n'osait pas en parler et refusait de chercher les preuves qui la tueraient.

Elle avait toujours eu confiance en Maria mais aujourd'hui Joseph était parti et Ramon, en aidant financièrement Maria, pensait peut-être avoir des droits sur elle. L'enfer continuait même en famille.

Maria perçut la décomposition du visage de Dolores. Elle ne connaissait pas les affres de la jalousie, elle aimait la vie et Joseph mais cet amour ne l'engloutissait pas. Elle donnait seulement son corps. Jamais elle ne s'inquiétait de ce que pouvait faire Joseph ou de ce qu'il pouvait désirer. Elle savait bien que les hommes s'autorisaient des incartades mais elle n'y pensait pas. Sa joie de vivre reprenait toujours le dessus même après le départ de son mari. Elle ne savait pas combien de temps durerait la séparation et elle avait tant de choses à faire qu'elle s'étourdissait.

Maria pris la main de Dolores au travers de la table et lui dit :

> - « Dolores, ma chérie, je sais que je pourrai toujours compter sur vous, et surtout sur toi, tu es ma cousine et mon amie. Jamais je ne l'oublierai. »

Ramon, pour faire diversion, appela Omar :

> - « On attend le faisan et les cailles rôtis que j'ai tués hier matin sur mes terres.

Cette partie de chasse a été extraordinaire. Briska, mon jeune setter anglais, avançait dans les buissons à une trentaine de mètres devant moi. Je n'entendis plus son grelot et me mis à presser le pas. Je m'approchais d'elle qui coulait un arrêt magnifique, la queue dressée, la patte avant levée et le nez en l'air, elle ne bougeait plus. J'ai eu le temps de charger mon fusil et de battre les fourrés pour l'envol du gibier. Avec une seule cartouche j'ai fait un triplet de trois cailles. Cette jeune chienne est encore meilleure que sa mère. »

Les femmes se regardèrent en souriant, elles pensaient toutes deux que Ramon exagérait comme Tartarin de Tarascon, roman d'Alphonse Daudet, paru en 1872.

La bonne humeur était revenue et la journée se termina par des embrassades et des promesses de revenir très vite.

VI. Les premières lettres

« Bordeaux le 13 Août 1881,

Bonjour ma Chérie,

Tu dois être surprise de me savoir à Bordeaux. Je t'avais dit que je devais aller à Bilbao mais Esquivel a décidé que nous partirions de Bordeaux et que nous retrouverions ses amis basques à La Corogne d'où ils embarqueraient avec nous pour l'Argentine. Seul son cousin a rejoint Bilbao. Les moyens de transports entre Oran et Bordeaux sont plus simples, plus rapides et moins onéreux que ceux vers Bilbao.

Après m'être arraché à tes bras, j'ai rejoint les Basques sur la place de la mairie où nous attendait une diligence en partance pour Oran.

Au port, nous avons cherché un embarquement pour Marseille en souhaitant être recrutés comme dockers.

Le capitaine du paquebot « La Ville d'Oran » a accepté de nous prendre Esquivel, son cousin et moi sans autre rémunération que le coût du voyage et la nourriture à bord.

Le 5 août nous avons levé l'ancre après cinq heures de chargement (céréales, huiles, vins, etc.). J'étais si fourbu que je me suis endormi dans l'entrepont sans ressentir la houle.

C'est un bateau à vapeur anglais, en fer, de quatre-vingt-quinze mètres de long sur dix mètres de large, avec comme propulseur une hélice. Tu aurais vu la majesté de sa cheminée et de ses deux mâts, j'étais fasciné. Nous sommes arrivés à Marseille le 7, après une traversée sans difficultés.

Marseille est une ville difficile pour les étrangers, surtout pour les Italiens. Tu sais qu'au mois de mai, la Tunisie est passée sous protectorat français après avoir été sous la tutelle de l'Italie. Lorsque les troupes françaises sont revenues d'Afrique, elles ont été acclamées par les Marseillais et sifflées par les émigrés italiens. Pendant trois jours il y a eu une chasse aux Italiens qui a fait trois morts.

Cette défiance envers les étrangers se ressent mais heureusement nous avons été recueillis par des pêcheurs catalans, rencontrés sur le port. Nous avons dormi sur les spartes et autres cordages, à la belle étoile, dans la magnifique calanque du Vallon des Auffes.

Le dimanche, j'ai grimpé la colline pour assister à la messe donnée dans la basilique de Notre Dame de la Garde, appelée « La Bonne Mère ». C'est la protectrice des marins et des pêcheurs. Je lui ai demandé de nous protéger pendant ce long voyage, toi en Algérie et moi en mer.

Enfin, le lundi nous avons pris le train en gare Saint Charles à destination de Bordeaux. Le train express n'a rien à voir avec les tortillards de la région de Tlemcen. C'est un train tiré par une puissante machine à vapeur qui crache une fumée noire montant jusqu'au ciel.

Il va très vite, tu ne peux même pas te l'imaginer : plus de 80 km/h et il parait que la locomotive anglaise de Thomas Russel Crapton atteint la vitesse inouïe de 120 km/h. Le voyage a été peu confortable dans des wagons sans vitres, nous étions soit entassés sur des bancs de bois lorsqu'il y avait une place libre soit debout.

Le paysage défilait si vite que je ne peux pas te décrire ce que j'ai vu, de surcroît j'étais dans le sens inverse de la marche et donc les maisons m'arrivaient dessus et avant que je ne les aperçoive elles avaient déjà disparu. Nous avons traversé beaucoup de champs et longé un fleuve.

A chaque arrêt du train, montaient ou descendaient des paysans les bras chargés d'oies ou de canard, des légumes et des fruits. Nous ne pouvions discuter tant leur accent et leur patois rendaient la conversation difficile.

Le plus impressionnant a été le passage du train à la sortie de Marseille sur la ligne Paris-Lyon-Marseille dans le tunnel de la Nerthe long de plus de quatre kilomètres. Je ne suis pas peureux mais me retrouver, dans le noir le plus total, coincé entre les parois m'a terriblement angoissé.

Enfin, après avoir changé de direction, nous avons pris la ligne directe Sète-Bordeaux-Saint-Jean et le voyage a commencé à me plaire. C'est si nouveau pour moi : ces paysages et ces Français qui changent de costumes et d'accent selon les régions.

Enfin nous sommes à Bordeaux dans une pension de famille, tenue par des Basques, et nous devons embarquer dans trois jours.

Ma Chérie, je n'ai parlé que de moi alors que tu es toujours dans mes pensées et que notre séparation m'est très pénible même si je sais qu'elle ne durera pas longtemps.

Prends bien soin de toi et des enfants ;

Ton mari qui t'aime

Joseph »

Maria reçut cette lettre une quinzaine de jours après son envoi. Elle l'a lue et relue cent fois, en pleurant seule ou en riant avec les enfants. Elle ne pouvait y répondre et ne savait pas où était Joseph à ce jour. Etait-il déjà arrivé en Argentine ? Dans combien de temps recevrait-elle la prochaine lettre ?

La vie pour elle continuait et il fallait bien l'avouer : tout se passait bien, même en l'absence de Joseph. Son logement était plus confortable que la maison de chaufournier, il était situé au centre de la ville, près de la rue Clauzel.

Cette rue, très commerçante, est très ancienne. Elle existait avant l'arrivée des Français car elle reliait le Méchouar à la place du Fondouk. Elle changea souvent de nom et en 1860 elle prit celui du fameux général Clauzel qui, en 1836, occupa Tlemcen pour lutter aux côtés des Kouloughlis contre Abd el Kader.

Au XVIème siècle les Turcs de Constantinople envoyaient régulièrement des soldats, en Algérie, appelés des janissaires. Ils étaient aussi rustres que courageux et les corsaires les surnommaient « les bœufs d'Anatolie ». Ce corps privilégié était composé exclusivement de célibataires. De leur union avec les Mauresques sont nés les Kouloughlis. Ces métis ont toujours été regardés comme appartenant à une classe inférieure et ils ne mêlèrent pas à la population. Ils habitent, aujourd'hui le quartier sud-ouest de Tlemcen.

Maria n'habitait pas vraiment le quartier des Juifs pauvres dont les maisons, peintes en bleu, se situent à trois mètres du niveau de la rue.

Au contraire son appartement était proche de la grande artère de Sidi-bel Abbes où, à part quelques boutiques de marchands arabes et quelques cafés maures, habitaient des Européens. Maria pouvait ainsi se rendre facilement chez ses clientes pour les essayages.

Depuis plus d'un mois qu'elle avait commencé à coudre, elle avait déjà réalisé trois robes et pas seulement pour la famille de Monsieur Medioni. Le bouche-à-oreilles fonctionnait très bien et elle avait de nouvelles clientes chaque semaine.

Les enfants avaient réclamé leur père pendant toute une semaine puis ils s'étaient fait une raison : « plus tard ils iraient tous en Argentine ».

L'école allait bientôt reprendre et ils se feraient de nouveaux amis.

François-Manuel, toujours plus dégourdi que les autres, s'était fait accepté par les yaouleds (cireurs de chaussures). Comme eux il portait une chemise en cotonnade blanche, tachée, trouée, rapiécée, effilochée qui laissait à nu ses jambes maigrichonnes et se coiffait d'une calotte rouge ; Dès le matin, il se rendait au marché et, pour quelques pièces, il portait les paniers des bourgeoises puis il se rendait près des cafés et proposait aux dandies « un ptit coup d'brosse » avec l'accent arabe. Les autres yaouleds le prenaient pour un des leurs.

Joselito arpentait les boutiques des artisans travaillant le bois sans succès car il manquait d'audace pour proposer ses services.

Rose aidait sa mère dans les travaux ménagers et s'occupait de Claire et d'Eléonore.

Maria n'était pas malheureuse, la vie avait repris son cours et elle attendait simplement de nouvelles lettres de Joseph sans envisager encore leur départ.

Fin septembre, elle reçut une nouvelle lettre de Joseph, postée d'un pays dont elle ne connaissait même pas le nom : Le Cap Vert.

San Vicente, le 27 août 1881,

Bonjour ma Chérie,

Dans ma première lettre je t'indiquais la date approximative de notre départ. Nous avons embarqués à bord du Congo le 17 août.

C'est un paquebot mixte à vapeur et voiles à trois mâts. Il fait presque le double de celui que j'avais pris pour Marseille. Sa longueur est de cent-vingt-cinq mètres sur douze mètres de largeur. Le capitaine m'a dit qu'il avait été lancé le 17 mars 1878 à la Ciotat. Il offre quatre-vingt-seize cabines de première classe, quatre-vingt-quatre de deuxième classe et cinq cent quinze émigrants en entrepont.

En réalité j'ai l'impression qu'en entrepont nous sommes plus de mille tant nous sommes entassés.

Pour accéder à l'entrepont nous devons emprunter un escalier étroit aux marches visqueuses et glissantes. L'entrepont se situe entre les machines et les couchettes de deuxième classe.

Notre espace a une hauteur de un mètre cinquante environ, je ne peux y circuler que courbé. Il n'y a pas de chaises et les lits en bois superposés sont vermoulus, infestés de puces, sans paillasse et sans couverture.

La nuit on entend le bruit des machines et des amarres. Les odeurs y sont nauséabondes : transpiration et déjections humaines se mêlent aux odeurs de graisse.

La nourriture n'est pas meilleure, il s'agit d'une espèce de soupe épaisse apportée dans des bidons et servie dans des gamelles en fer blanc.

J'imagine qu'en prison on serait mieux lotis.

Nous n'avons pas accès aux ponts supérieurs, réservés aux premières classes dont les passagers disposent, en plus de leur cabine, d'un pont de promenade et d'un grand salon sur la dunette arrière.

La nuit, avec Esquivel et son cousin, nous avons réussi à nous faufiler sur le pont avant pour dormir sur des cordages. Nous ne pouvons le faire que par nuit chaude.

Je ne te raconte pas tout ça pour me faire plaindre ou te faire peur. Tu dois faire des économies pour me rejoindre et prendre des couchettes de deuxième classe. Tu ne peux pas envisager de voyager dans ces conditions avec les enfants. Je me demande si tous les émigrants pourront résister à ce voyage.

Après une journée et une nuit de mer nous avons accosté dans le port de La Corogne. Là une cinquantaine de Basques ont embarqué. Parmi eux, il y avait le frère d'Esquivel, prénommé Amador, sa femme Agustina et leurs enfants âgés de six et douze ans. Nous avons pu nous organiser dans l'entrepont pour être voisins de lits. C'est réconfortant de ne pas se sentir seul.

La première escale était les iles Madère. Nous y sommes restés une journée. Certains passagers sont descendus à terre pour deux francs dans de légères embarcations. Les marins nous ont dit qu'il s'agissait de possessions portugaises et que la visite de Funchal, la capitale, en palanquins portés à épaules d'hommes ou en traineaux tirés par des bœufs à cornes recourbées était très amusante.

En Algérie on n'oserait pas se faire porter à épaules d'hommes !

La deuxième escale était espagnole : les îles Canaries. Sept îles en tout. La capitale est Santa-Cruz-de-Ténériffe. On y cultive la cochenille et les vins sont aussi recherchés que ceux de Madère. L'escale a duré deux jours et le prix aller-retour de la descente à terre ne coûtait qu'un franc. Je ne suis pourtant pas descendu car il y a des lépreux sur cette île qui se promènent sur des ânes, une clochette au cou pour avertir de leur passage. Je me suis contenté de monter sur le pont avant pour admirer le toit neigeux du pic de Ténériffe. Les autres Basques ne sont pas non plus descendus, en dépit de la nécessité d'acheter des fruits et du lait.

Je t'envoie cette lettre de San-Vicente, avant-dernière escale avant la haute mer. Pour un franc nous sommes tous montés dans la même barque pour descendre à terre car le bateau devait faire réparer une avarie sérieuse à l'arsenal de cette île du Cap Vert.

Il s'agit de possessions portugaises composées de six îles : San-Antonio, San-Vicente, Santiago, San-Nicolas, Sal et Boavista.

San-Vicente est aride mais on y trouve des fruits et légumes importés des autres îles très fertiles.

Les îles du Cap Vert étaient inhabitées avant l'arrivée des explorateurs portugais en 1462 mais avec le commerce des esclaves, au XVII ème siècle, la population s'est métissée.

Nous avons dormi dans la case d'un noir pour quelques sous et nous avons fait des provisions pour améliorer l'ordinaire, servi dans le bateau et acheté des couvertures.

Il n'y a rien à visiter sur l'île mais leur musique est magnifique ; Ils chantent la « morna » en s'accompagnant d'une guitare à dix cordes : la « violäo » et un violon. Ils chantent l'amour mais aussi la « sodade » (la mélancolie empreinte de nostalgie). Cette musique est un mélange de musique africaine, portugaise, brésilienne et même anglaise.

J'ai pleuré en pensant à toi et à la chaleur de ton corps ; Tu me manques tellement...

Il ne faut pas que je m'apitoie, je dois garder toutes mes forces et mon courage pour la traversée en pleine mer pendant une dizaine de jours avant l'arrivée au Brésil d'où je t'écrirai à nouveau.

Je t'embrasse ainsi que les enfants.

Joseph »

Maria finissait de lire la deuxième lettre de Joseph lorsque quelqu'un frappa timidement à sa porte. Elle alla ouvrir et s'exclama :

-« Aïcha, ma chérie, entre. Je suis si heureuse de te voir. Tu es venue seule ? »

- Non bien sûr, répondit-elle, j'ai profité d'un déplacement d'Abdel qui devait accompagner Monsieur Fabre pour livrer des matériaux. Je dispose de deux heures pour rester chez toi. »

Maria l'embrassa tendrement et lui servit un café.

-« Raconte-moi la vie du village, je suis impatiente d'avoir des nouvelles.

-Votre maison a très vite été occupée par un nouveau chaufournier, sa femme et deux petits enfants. Je ne leur ai pas parlé, ils me semblent un peu hautins et méprisants envers les Arabes.

Madame Fabre demande toujours des nouvelles de Rose et elle a décidé de venir te voir lors d'un prochain déplacement de son mari.

La vie au douar se complique car nous avons tous peur de la loi du 28 juin 1881 qui confère aux administrateurs des communes mixtes en territoire civil la répression, par voie disciplinaire, des infractions spéciales à l'indigénat.

Je n'y comprends rien mais je compte sur toi et sur ton cousin Ramon pour nous expliquer de quoi il s'agit.

- Moi non plus je n'y comprends rien mais je demanderai à Ramon. Justement il doit passer sous peu pour payer le loyer.

- Merci Maria, je compte sur vous.

As-tu des nouvelles de Joseph ? »

Maria commençait à raconter le voyage de Joseph lorsque Ramon frappa à la porte. Aïcha se recouvrit aussitôt de son haïk et voulu s'en aller. Maria l'en dissuada et tous trois s'assirent autour de la table.

Maria exposa à Ramon le but de la visite d'Aïcha et celui-ci fut ravi de faire une nouvelle fois étalage de ses connaissances devant Maria.

« - Pourquoi t'inquiètes-tu Aïcha, le village d'El Eubbad fait partie de la commune de Tlemcen donc, d'une commune de plein exercice dans laquelle c'est le juge de paix, magistrat professionnel indépendant qui est chargé de poursuivre les infractions au code de l'indigénat.

- Pardon Monsieur Ramon, j'habite le douar, fraction territoriale de la commune mixte de Tlemcen, transformée en 1879 en commune mixte[2] de Remchi.

[2] Dans les communes mixtes, la population musulmane était majoritaire. Elle était administrée par un fonctionnaire français, assisté de conseillers municipaux européens et musulmans.

- Ah oui ! L'administrateur Eugène Marie Meissonnier est un de mes amis. Ne vous inquiétez pas je vais vous expliquer les motifs de cette loi :

En 1830, lors de la conquête de l'Algérie, c'était le général en chef militaire qui exerçait le pouvoir de police, en dehors de toutes règles. Cela se justifiait par l'urgence et la nécessité de rétablir l'ordre et la sécurité.
Dès 1834, une ordonnance royale remplaça le « pouvoir du sabre » par le pouvoir civil en instituant un gouverneur général de l'Algérie, investi des pouvoirs de haute police. Avant cette date, dans la société musulmane algérienne, le Dey[3] réunissait tous les pouvoirs : religieux, législatif, politique, administratif, judiciaire, civil et militaire. En ce concerne le pouvoir judiciaire, à l'exception de ce qui menaçait la sûreté générale ou l'ordre public, le Dey donnait délégation aux cadis.

Hussein Dey ayant capitulé, en 1830, après la prise d'Alger, faisant suite au fameux « coup de l'éventail », et l'Algérie étant en grande partie pacifiée, les indigènes ont facilement admis la nouvelle organisation : infractions menaçant la sûreté générale et l'ordre public étaient poursuivies par le Gouverneur général et la justice civile, commerciale, religieuse et criminelle était confiée aux cadis. Bien sûr cette organisation ne concernait que les indigènes non naturalisés car les Français et les Européens étaient soumis à la loi et à la justice française.»

[3] Dey, titre donné au chef de la milice turque qui gouvernait la régence d'Alger au nom du sultan de Constantinople.

Ramon fit une pause car il sentait que Maria avait décroché. Cet exposé très technique semblait l'ennuyer. Il lui dit :

« - Souhaites-tu que je continue ?

-Bien sûr Ramon, répondit Maria, Aïcha et moi voulons savoir ce qui attend les indigènes. »

Ramon éclaircit sa voix et reprit son exposé d'un air condescendant :

« - En 1842, la juridiction criminelle des indigènes a été confiée à la justice française, c'est-à-dire aux tribunaux d'Alger, de Bône, d'Oran et de Philippeville. Dans les autres villes et les campagnes les affaires criminelles étaient jugées par les militaires et les conseils de guerre.

A partir de 1855, le ministre de la Guerre a limité les pouvoirs judiciaires locaux.
L'année 1858 marque la fin des répressions militaires avec la mise en place, auprès des militaires, de commissions disciplinaires auxquelles participaient des juges professionnels.

En 1871, l'amiral Gueydon, nommé gouverneur général, créa des commissions cantonales, composées de militaires et de juges professionnels. La même année un décret, du 29 août, sur l'organisation de la justice en Kabylie, créa le régime spécial de l'indigénat.

On distinguait les crimes et délits commis sur les territoires militaires, jugés par les conseils de guerre et les commissions disciplinaires, de ceux commis sur le territoire civil qui étaient définis par arrêté préfectoral et poursuivis par les juges de paix.

Le code militaire de l'indigénat a ainsi défini quarante et une infractions et ce nombre pouvait varier selon les différents arrêtés préfectoraux.

Un décret, du 11 septembre 1871, étendit ce régime spécial de l'indigénat à toute l'Algérie.

Sur les territoires civils, les juges de paix étaient en nombre insuffisant alors la loi du 28 juin 1881, celle qui vous préoccupe, a confié aux administrateurs (successeurs des bureaux arabes) des communes mixtes les attributions disciplinaires. »

Vous voyez bien qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter : cette loi ne fait que réorganiser la justice.

- Mais que dit ce code de l'indigénat ? Pourquoi les indigènes commettraient des infractions qui n'en seraient pas pour des Européens ? Je ne comprends rien à tout cela ! s'exclama Maria

- Maria tu dois comprendre que les Français et les Européens doivent être protégés contre les Arabes qui comme tu l'as entendu ne sont pas pacifiés. On doit se méfier d'eux et les surveiller de près.

-Monsieur Ramon, tous les Arabes ne sont pas en guerre contre les Français et pourtant ce code s'applique à tous les indigènes.

Certaines infractions sont discriminatoires et sont même ignorées de ceux qui les commettent.

Ainsi mon cousin a eu une amende pour avoir recueilli un chien errant en vertu de l'infraction : « Détention pendant plus de 24h d'animaux égarés sans avis donné à l'autorité. ».

On ne peut plus se déplacer sans autorisation ou recevoir sa famille venant d'une autre commune mixte si elle n'a pas un permis régulier ou encore dormir à la belle étoile où bon nous semble.

Je ne parle pas des amendes appliquées aux tribus et aux confiscations de leurs biens et terres.

Le code de l'indigénat était déjà bien lourd à supporter pour les musulmans mais en plus s'ils sont jugés par des administrateurs qui ont tous les pouvoirs, sans procès public équitable, la vie va devenir insupportable pour nous. »

Maria perçut les accents de haine dans la voix de son amie et Ramon devint rouge de colère :

- « Tu as la langue bien pendue pour une indigène et de surcroît pour une femme musulmane. Je croyais que les musulmanes devaient rester humbles, discrètes et soumises.

Je vois que tu es tout le contraire, à la limite de l'insulte à la France et je ne comprends pas que Maria te reçoive » vociféra Ramon en se levant et en s'adressant à Maria il dit, avant de claquer la porte : « Je reviendrai demain mais je ne veux plus la voir ici ».

Aïcha éclata en sanglots :

-« J'ai peur d'avoir trop parlé. Penses-tu qu'il me dénoncera aux autorités ? »

Maria la rassura en lui disant que Ramon était colérique et imbu de lui-même mais en aucun cas méchant. Pour changer de sujet elle lui raconta le voyage de Joseph et lui montra les tissus soyeux qu'elle travaillait.

Quelques jours plus tard, Maria reçut une nouvelle lettre de Joseph :

Rio-de-Janeiro, le 20 septembre 1881,

Bonjour ma femme chérie,

Je t'envoie cette lettre de la première escale où je suis enfin descendu à terre après la terrible traversée de l'Atlantique.

Pour reprendre le récit de mon voyage depuis ma dernière lettre, je dois t'indiquer qu'après les îles du Cap Vert, nous avons fait escale au Sénégal, colonie française sur la côte d'Afrique Aucun d'entre nous n'est allé à terre.

Il faisait si chaud sous un soleil de plomb que nous ne pouvions ni rester sur le pont ni dans l'entrepont.

L'eau manquait et les enfants d'Amador et Agustina commençaient à souffrir de déshydratation. Leur peau se flétrissait et leurs yeux s'enfonçaient dans leurs orbites. Esquivel réussit à leur trouver de l'eau et des fruits en jouant aux cartes avec les marins.

Lors de notre dernière escale au Congo, l'économe est descendu à terre pour le ravitaillement. Il est revenu, en fin d'après-midi, dans sa barque pleine à craquer de fruits et légumes exotiques, d'épices et de poulets vivants qui ont été mis dans des cages à l'avant du bateau. Avec eux sur le pont avant il y avait trois vaches pour le lait, deux veaux et un mouton pour la viande.

Mais il n'y avait aucun lapin car il parait que sur un bateau ces animaux portent malheur.

Les cuisines étaient très bien organisées. Une véritable petite armée s'activait toute la journée. En plus du chef français, il y avait un boulanger, un pâtissier, un boucher et six marmitons. J'ai pu les observer lorsque j'ai accompagné Esquivel à la recherche de nourriture pour ses neveux. L'économe vendait les restes des festins, servis aux passagers distingués, aux émigrants. Sauf urgence, nous ne pouvions nous permettre de dépenser notre argent, alors nous nous contentions du rata servi par la compagnie.

Après deux jours d'escale, nous mîmes le cap vers le grand large. J'ai eu à ce moment là le sentiment que je quittais vraiment l'ancien continent pour le nouveau monde.

Trois jours après notre départ en haute mer nous avons franchit la ligne de l'équateur. Ce jour fut mémorable.

Dès huit heures du matin une grande agitation régna sur le bateau. Sur le pont avant au milieu des animaux, un grand nombre de passagers, toutes classes confondues, s'était réuni. Par le pont, à bâbord, arriva une fanfare menée par Neptune, le dieu de la mer. Il était entouré de tritons chevelus et de naïades africaines. Les tritons poussaient de leurs fourches un jeune mousse de dix-sept ans. Le cortège s'arrêta devant un baquet et ils plongèrent le jeune garçon en criant : « Nous te baptisons pour ton premier passage de la ligne de l'équateur ».

Des passagers de première classe sabrèrent le champagne et vidèrent les bouteilles sur la tête du pauvre jeune homme qui commençait à faire la grimace.

Neptune s'adressa alors à la foule des passagers :

> *- « Qui d'entre vous est novice ? Qu'il ou elle s'avance pour recevoir le baptême ; ».*

Un jeune dandy anglais, en habit, visiblement éméché, cria :

> *-« Moi, moi ! Prenez-moi... ».*

Neptune l'attrapa par le fond de son pantalon et le jeta dans le baquet.

Le capitaine, en veston croisé à col fermé, commanda du champagne pour les premières classes et des bières pour les autres. Ce fut la fête toute la journée et nous avons fait bombance.

Les jours suivants furent calmes et l'on pouvait entendre sur le pont les enfants des passagers des cabines jouer et crier. Certains d'entre eux s'étaient glissés dans l'entrepont et nous observaient un peu comme ils l'auraient fait en visitant un zoo. Amador qui n'était pas d'humeur leur lança une chaussure et ils s'enfuirent en criant.

La cinquième nuit, vers vingt-trois heures, la mer se mit à grossir.

J'avais le cœur qui tombait dans ma poitrine à chaque creux. Je sentais le bateau ralentir, la machine semblait même s'arrêter en haut de la vague et j'attendais la chute. Mes voisins de lit se redressèrent. Agustina fut prise de nausées. Elle se leva, dans le noir, pour trouver un baquet mais elle trébucha sur un homme couché à même le sol et ne put retenir plus longtemps sa régurgitation. Le vent se déchaîna et tous les baquets et récipients se renversèrent.

Une odeur pestilentielle envahit l'entrepont. La nourriture, les vêtements, les paillasses et couvertures furent souillées. C'était l'apocalypse ! Je ne savais que faire pour aider les autres. Mais je manquais de courage et je m'enfuis de cet enfer. Sur le pont ce n'était pas mieux.

Le vent, la pluie, le tonnerre et les éclairs avaient effrayé les animaux. Les vaches recevaient des paquets d'eau, glissaient en s'entraînant les unes les autres. Les marins essayaient de les retenir et de mieux les arrimer mais c'était peine perdue. Ils étaient eux aussi projetés à terre et s'ils n'avaient pas été attachés au mât ils auraient été emportés par la violence des vagues.

Je me suis caché au milieu des cages à poules en m'agrippant au grillage. C'était effrayant, les poulets s'affolaient tellement qu'ils faisaient vaciller la pyramide.

Lorsque le vent se calma un peu, le second, assistant direct du capitaine, lui-même capitaine breveté au long cours, monta sur le pont pour vérifier l'arrimage du bétail. Il avait commencé ses contrôles dans les cales qui contenaient, à ce que l'on disait, des marchandises précieuses comme des bijoux, des titres et même des pièces d'or. Il vociféra ses ordres aux maîtres de pont qui les répercutèrent aux deux seconds maîtres, chefs de bordée, qui guidaient les matelots exposés directement aux vagues.

Même dans cette tempête la hiérarchie était respectée et elle engendrait une perte de temps et d'énergie. Le maître de pont s'approcha des volatiles et m'aperçut.

Il hurla :

- *« Qu'est-ce que cet abruti de passager fait sur le pont ? ».*

Les matelots, trop occupés, ne se précipitèrent pas alors il me poussa à coup de pieds vers l'escalier de l'entrepont en m'insultant copieusement.

Après avoir dégringolé les marches, je trouvais une place et j'attendis sans bouger toute la nuit que le vent se calme. La tempête dura trois jours et personne ne tenait debout pour nettoyer les détritus. Les mousses et les apprentis nous portèrent de l'eau dans des bidons mais pas de soupe.

Le troisième jour, enfin, la mer se calma et nous pûmes nettoyer notre espace, monter sur le pont et manger quelque nourriture.

Beaucoup d'émigrés de l'entrepont se mirent à avoir des nausées, des vomissements et des diarrhées. Les neveux d'Esquivel, furent touchés par la maladie et en une journée se déshydratèrent.

Le médecin de bord fut appelé. Il appliqua des sangsues sur l'anus des malades, leur fit boire de l'eau de riz et une préparation à base d'opium. Nous avons été consignés dans l'entrepont mais le médecin, craignant la quarantaine, ne déclara pas le choléra.

Il y eu au moins cinquante morts dont la petite nièce d'Esquivel.

Les corps furent mis dans des sacs lestés de plomb. Agustina et les pleureuses basques s'arrachèrent la peau des joues avec leurs ongles en hurlant leur douleur.

Les matelots les empêchèrent de monter sur le pont, seuls Esquivel et moi furent autorisés à assister à la cérémonie. Le prêtre a lu les prières des morts et le capitaine s'est écrié : « Sur le bord ». Au coup de sifflet du maître d'équipage, les matelots ont balancé les corps dans la mer tandis que le timonier sonnait le glas avec la cloche de la passerelle. Nous n'avons pas eu le courage de regarder la mer engloutir les corps.

Il était seulement cinq heures du matin, les passagers dormaient encore. Le capitaine avait choisi cette heure pour ne pas affoler les « distingués » qui, s'ils avaient eu le mal de mer, n'avaient pas été contaminés par l'eau souillée.

Le voyage avait tourné au cauchemar mais il n'y avait plus aucun moyen de faire marche arrière.

Enfin, le dixième jour, nous aperçûmes la côte du Brésil. Les voiles du pyroscaphe avaient été hissées depuis trois jours pour économiser le charbon mais à la vue du rivage, les gabiers, acrobates aux gros bras, avaient hâlé bas les voiles. Le capitaine, en effet, voulait entrer dans le port à la vapeur pour montrer que son paquebot n'était pas un voilier.

Nous avons fait deux escales au Brésil avant d'arriver à Rio de Janeiro d'où je t'envoie cette lettre.

La première à Pernambuco, encore appelé Recife, mais le bateau ayant mouillé au large, nous ne sommes pas descendus à terre car les patrons des chaloupes demandaient des prix astronomiques.

La seconde escale se fit à Bahia ou Sao-Salvador, ville riche en produits tropicaux (café, tabac) et en mines de diamants et pierres précieuses. Seuls l'économe et quelques passagers de première classe sont descendus à terre et ce, pour une demi-journée. Le lendemain du départ de Bahia, vers le dix-huitième parallèle, nous avons approché les îles Abrolhos battues par une mer en furie.

Enfin, deux jours plus tard nous sommes entrés dans la plus belle baie du monde. A droite, le fort de Villegaignon et de l'autre côté le Pao de Acusar, le pain de sucre. Nous avons mouillé près de l'un des ilots verts de la rade.

Nous devons y rester trois jours. Le deuxième jour, avec les Basques, nous avons pris un aller-retour en chaloupe pour quatre mille reis, soit dix francs. Nous avons traversé un marché grouillant de monde pour y acheter quelques fruits et nous sommes allés boire du café et des bières dans une brasserie de la rua do Ouvidor. Cela m'a fait du bien de voir du monde et de ne plus sentir le sol tanguer sous mes pieds.

Ma Chérie, je termine ma lettre pour la poster. Tu me manques beaucoup ainsi que les enfants. Je vous espère en bonne santé et j'ai hâte d'arriver en Argentine pour vous donnez une adresse où m'écrire.

Ton Joseph

Maria relut la lettre trois fois. Elle tremblait en pensant au danger couru par Joseph. Ce voyage avait été terrible pendant la traversée de l'Atlantique. Il avait dû affronter la tempête, la maladie et même la mort.

Elle appréhendait son propre départ pour le rejoindre avec les enfants. Elle ne pouvait pas prendre les mêmes risques, il lui faudrait voyager en deuxième classe et prendre des cabines. Mais où trouver l'argent ? Elle ne pouvait pas solliciter Ramon encore une fois.

Enfin elle disposait de quelques mois, peut-être même d'une année, avant que Joseph ait trouvé un emploi et un logement. En attendant il fallait qu'elle travaille et économise le prix du voyage.

Elle se leva et se remit à son ouvrage.

Coudre la délassait et lui occupait l'esprit. Elle souffrait bien un peu du dos et ses yeux se fatiguaient le soir à la lueur de la lampe mais elle aimait la douceur du shantung dans lequel elle avait taillé une robe fluide, coupée sous la poitrine, style premier empire. La robe d'un jaune paille était ajustée sous les seins et laissait voir un profond décolleté dont la ganse était incrustée de perles d'ambre. Cette robe, un peu démodée, lui avait été commandée par Mme Thevzer pour le mariage de sa nièce.

Maria mis un châle sur ses épaules, la robe dans un sac et Eléonore dans un couffin. Elle se rendit rue de Lamoricière pour l'essayage.

L'appartement de sa cliente se situait au premier étage d'un immeuble neuf avec balcons, en fer forgé, soutenus par des consoles sculptées dans le thème floral. Au linteau des fenêtres elle admira les mascarons féminins.

Elle entra dans le porche et sonna chez la concierge avant de monter le large escalier en marbre avec rampe en fer forgé. Une servante, en robe noire ceinturée d'un tabler blanc, la fit entrer dans le salon où Madame Thevzer prenait le thé avec deux amies.

« - Entrez Maria, voulez-vous une tasse de cet excellent thé de Ceylan.

- Non merci Madame, je ne dispose que de peu de temps, répondit Maria mal à l'aise au milieu de ces dames de la Haute.»

Madame Thevzer n'était ni l'épouse d'un général, ni celle d'un député. Son mari avait une brasserie qui marchait bien et le couple avait de l'argent. Cette femme qui fréquentait les milieux artistique et littéraire de Tlemcen, lui en imposait par son maintien et sa culture.

Maria entra dans le petit cabinet particulier et posa le couffin d'Eléonore sur le sofa. Mme Thevzer se pencha sur l'enfant :

-« C'est vraiment une belle petite fille qui a pratiquement le même âge que mon dernier né Auguste. »

L'essayage dura près d'une demi-heure. Maria, à genoux, les épingles dans la bouche, prenait la mesure de la longueur de la robe puis elle réajusta quelques pinces sous la poitrine.

Elle dit en s'en allant :

« -Je vous promets la robe pour demain ».

Il était dix-sept heures, elle devait encore passer chez l'épicier arabe pour acheter les légumes de la soupe. Ce soir, après dîner, elle finirait la robe afin de pouvoir la livrer comme promis.

Les jours passaient sans histoire, les enfants avaient repris l'école.

Les garçons avaient retrouvé leurs amis et Rose avait fait sa rentrée chez les religieuses trinitaires. Il n'y avait pas encore d'école primaire publique de filles à Tlemcen, ni d'école primaire religieuse pour les filles mais dans la mission, certaines religieuses se chargeaient d'apprendre à lire, à écrire et surtout enseignaient les travaux ménagers aux petites filles.

Monsieur Medioni avait bien proposé de faire entrer Rose à l'école primaire juive mais Maria craignait la désapprobation de Joseph, fervent catholique. Elle avait donc choisi les religieuses pour instruire sa fille.

Rose était ravie de rencontrer d'autres petites filles, elle n'avait plus d'amies depuis leur départ de Bou-Medine. Madame Fabre lui manquait aussi mais sœur Clarisse était gentille et l'embrassait chaque matin.

Pour Claire la situation était plus difficile. Elle voyait partir ses frères et sa sœur tous les matins et elle restait avec le bébé avec lequel elle ne pouvait pas jouer. Elle perdait son sourire et faisait des caprices dès leur départ.

Son père lui manquait et elle demandait sans cesse quand il reviendrait. Maria ne savait que faire, elle lui lisait les lettres en les adaptant à l'âge de sa fille.

Vers la fin du mois d'octobre Maria reçut une lettre venant enfin d'Argentine. Elle l'ouvrit avec fébrilité.

Buenos Aires, le 5 octobre 1881

Bonjour ma Chérie,

Je suis enfin arrivé ! Le dernier port sur l'Atlantique est Montevideo où nous avons fait escale. Certains passagers sont descendus du paquebot sur des légers vapeurs fluviaux afin de regagner plus rapidement Buenos Aires. Pour notre part, il n'était pas question de dépenser encore de l'argent.

Nous avons appareillé le soir à cinq heures pour traverser le bras de mer du Rio de La Plata, long de quarante lieues.

Durant la nuit nous avons croisé des feux qui indiquent la route à suivre. Puis l'ancre a été jetée, le bateau a stoppé et deux petits vapeurs-mouches se sont approchés.

Le premier a accosté avec à son bord, le médecin argentin venant vérifier les papiers du bord avec la patente de santé ; Le médecin du paquebot n'ayant pas déclaré le choléra, les passagers ont eu l'autorisation de monter sur le second bateau-mouche pour regagner le môle.

Pour nous les immigrants, un vapeur spécial avait été envoyé par le service de l'immigration. Nous avons dû nous faire reconnaître du délégué argentin qui nous a délivré un passage gratuit.

Nous avons débarqué par le môle de las Catalinas qui a l'avantage d'avoir toujours assez d'eau pour accoster alors que les autres passagers, sur un char, ont dû se faire tirer par deux chevaux qui avaient de l'eau jusqu'au poitrail.

Nous avons été conduits dans un petit hôtel basque réservé aux immigrants. Nous pourrons y séjourner gratuitement pendant huit jours, le temps de trouver du travail. Demain j'irai avec Esquivel retrouver les Basques au centre Laurak Bat pour trouver un emploi très rapidement.

Aie confiance, Maria chérie, tu pourras me rejoindre très rapidement.

Je vous embrasse.

Ton mari qui t'aime et qui t'attend.

Joseph

Maria, en lisant cette lettre, sautait de joie. Elle reprenait confiance en Joseph et elle était maintenant sûre de pouvoir le rejoindre très rapidement. Il fallait faire des économies pour le voyage en cabines.

Elle commençait à avoir une clientèle auprès des familles juives riches et des Européennes. Mais cela ne suffirait pas.

Joselito était adroit de ses mains, il pourrait l'aider en rentrant de l'école. Maria décida d'aller voir Monsieur Medioni pour lui demander s'il n'avait pas besoin d'un apprenti.

Ce dernier lui proposa d'apprendre à son fils le travail des bijoux en argent. Joselito se rendit donc vers quinze heures à l'atelier.

« - Il parait que tu es adroit de tes mains, nous allons voir cela. Je vais te confier à Mohammed qui va te montrer l'ensemble du processus.

- Merci Monsieur Medioni de bien vouloir me faire confiance. »

Joselito était intimidé mais ravi de pouvoir apprendre un autre travail manuel que celui du bois.

Mohammed l'habilla d'un grand tablier si long qu'il marchait un peu dessus et qu'il était obligé de relever comme les jupes des filles. Ils entrèrent dans une pièce où un feu brûlait de toutes ses flammes. Le maître-artisan pris un sac dans le coffre, l'ouvrit et sortit des pièces de monnaie en argent qu'il mit dans un pot de terre, il y ajouta du cuivre et fit fondre le tout ensemble.

« - Pourquoi faites-vous fondre des pièces de monnaie ? demanda Joselito, le visage rougi par la chaleur.

- Ne t'inquiète pas, répondit l'artisan, elles sont fausses. Le père de Medioni a acheté, avant l'arrivée des Français, aux At Vou-youcef tout un stock de fausse monnaie composé de pièces d'argent. Nous les utilisons car l'achat de pépites aujourd'hui revient très cher.»

Mohammed versa le liquide fondu, pour le refroidir, dans un autre moule. Il prit ensuite un autre lingot, déjà froid, et il le plaça dans une petite machine, entre deux cylindres pour l'écraser. Il tourna la manivelle d'une main et de l'autre il tenait le lingot. A la sortie du laminoir, l'argent avait été aplati.

Il s'adressa fièrement à Joselito :

« -Tu sais avant on aplatissait avec un marteau mais Msieur Medioni, il a acheté cette machine et on travaille beaucoup plus vite. Tu n'auras pas assez de force pour tourner la manivelle mais tu pourras m'aider à souffler sur le feu avec le soufflet en peau de mouton et peut-être dans la décoration ... »

Il coupa la plaque avec des cisailles, puis la martela jusqu'à lui donner une forme arrondie pour faire un bracelet. Il souda ensuite les deux plaques arrondies avec une longue pipe qui dardait la flamme. Enfin, il prit son poinçon et sa lime pour décorer le bijou. Les motifs décoratifs, étaient des triangles, des losanges, des fuseaux, des volutes et des fleurs ; Mohammed exécuta quelques motifs et tendit le poinçon à Josélito pour faire les encadrements en lignes doubles.

Le garçon comprit très vite ce que l'on attendait de lui et il travailla pendant une heure. Très fier, il rentra chez lui en disant à sa mère :

-« Maintenant, je suis bijoutier, voire orfèvre, comme Mohammed ! »

Maria lui sourit et l'embrassa chaleureusement.

Deux mois plus tard, Maria reçut une nouvelle lettre de Joseph.

Colon (Entre-Rios), le 10 novembre 1881,

Maria chérie,

J'ai enfin une adresse à te donner : colonie Caseros, Provincia de Entre-Rios, Argentina.

Nous sommes donc allés chez les Basques, le jour suivant notre arrivée et ils nous ont proposé la nouvelle colonie de Caseros.

Un Basque, Monsieur Peyret avait été chargé par Mme Dolores Costa de Urquiza de la sélection et du transport des colons de cette colonie. Madame de Urquiza est la veuve du célèbre général de ce nom, gouverneur de la province pendant de longues années qui a œuvré pour établir la colonisation dans cette région de l'Argentine.

Cette colonie a été fondée en 1874 et le nom de Caseros a été donné en commémoration de la célèbre bataille, du 3 février 1852, qui mis fin à la dictature de Rosas sur les contrées platéennes et qui fut gagnée par le général Urquiza, généralissime des troupes argentines, orientales et brésiliennes coalisées.

Quelques jours après, nous embarquèrent sur un bateau à voiles en direction de Colon. La navigation était très lente. Le delta des deux fleuves : Rio de Parana et Rio de Uruguay est un enchevêtrement de petites îles et de canaux à eau boueuse.

Le pays est très vert, avec des étendues immenses de forêts d'espinillos, de gnandubays, de quebrachillos, de talas et autres arbres qui rendent les berges impénétrables. Le bateau, à fort tirant réduit, se frayait un chemin entre les bancs de sable.

Le voyage dura trois jours. Arrivés au port, nous avons été conduits dans des chars tirés par des bœufs à Caseros.

Esquivel et Amador ont reçu une concession de vingt cinq hectares, quatre bœufs de labour, deux vaches laitières, un cheval et de la nourriture pour une année. Les Argentins leur ont aussi fourni les instruments de labour ainsi que le bois de chauffage et les roseaux pour la toiture de leur habitation. Ils ont l'intention de cultiver du blé et du maïs. Ils se lanceront peut-être dans la vigne.

Pour ma part, je ne connais rien à l'agriculture mais j'ai trouvé du travail dans la construction car il y a à peu près deux mille personnes installées dans ce secteur.

Ma Chérie, j'attends avec impatience de vos nouvelles.

Ton mari qui t'aime

Joseph. »

Maria plia la lettre dans son corsage en se disant qu'elle lui répondrait très rapidement. En fait, la réponse n'était pas facile, elle ne savait comment la commencer : donner des nouvelles des enfants et de leur vie matérielle ou bien lui parler d'amour.

Elle ne lui avait jamais écrit et elle ne savait d'ailleurs pas très bien écrire. Elle ne voulait pas faire de fautes et elle ne trouvait pas les mots. Elle mit trois jours à lui répondre et sa lettre donnait beaucoup de détails sur leur vie quotidienne mais elle manquait de chaleur et de tendresse. Quelque part elle lui en voulait d'être parti sans toutefois regretter de ne pas l'avoir suivi.

Il ne fallait pas se cogner la tête contre les murs et s'angoisser d'un éventuel départ car Joseph n'avait pas encore une situation stable. Le cœur léger, elle reprit ses activités.

Trois mois plus tard, une nouvelle lettre de Joseph arriva.

« Caseros, le 15 février 1882,

Ma chérie,

Ma vie s'organise en Argentine, j'ai trouvé du travail dans la construction du village central de la colonie. Celui-ci se compose d'une cinquantaine de pâtés de maisons à construire et d'une place large de cent quarante mètres. On doit y bâtir une église, la maison de la police et celle de la municipalité ainsi qu'un grand hangar qui sera à la fois la maison d'administration, de commerce et d'entrepôts pour les machines et les produits de la colonie à transporter vers le port de Colon.

J'habite, en attendant de construire notre propre maison, avec cinq autres gars (un charpentier, un menuisier, un forgeron et un charron) dans une habitation appelée coventillo.

En fait il s'agit d'une pièce meublée d'une table et de lits superposés. Le conventillo comprend une quinzaine de pièces autour d'une courette dans laquelle il y a un puit et deux cuisinières à bois. Bien sûr ce n'est pas très confortable pour une famille mais pour un homme seul ce n'est pas si mal

Je suis un peu déçu par le salaire qu'ils m'ont proposé car je ne gagne pas plus qu'à Sidi Bou Medine et ce, sans logement fourni.

Mais je ne désespère pas de trouver mieux. Il parait qu'à Colon il y a des fours à chaux et que la nouvelle colonie est prospère. Je vais donc me renseigner.

La famille d'Esquivel est bien installée. Ils ont commencé à labourer et ils ont clôturé leurs champs pour empêcher le bétail des estencias voisines de détruire leurs récoltes. Il y a eu quelques échauffourées avec les gauchos mais rien de bien grave ; Esquivel et Amador ont cédé et ils ont fini par dérouler les barbelés.

Pour la vigne, Esquivel hésite entre la vigne « Philadelphie » au gout de framboise, cultivée par François Crepy, un savoyard et celle de Jaureguy, appelé aussi Lorda, qui est un vieux basque installé à Concordia.

Le choix n'est pas facile car les sarments de la « Philadelphie » se ramassent dans le verger du général Urquiza, dans le village, et il faut aller chercher ceux de Lorda à la ville voisine.

Ces derniers sarments ont été donnés au Basque par son aïeul. Ils ont une histoire :

Vers la fin du règne de Louis XVI, un seigneur français avait acheté à prix d'or ces sarments qui viendraient du Medoc. Il voulait en garder l'exclusivité et menaçait de sanction ses employés s'ils osaient disposer des boutures de ces plants. Un intendant, ami de Jauréguy, lui fournit des rebus de taille de la vigne destinés à être brûlés.

Jauréguy importa ces sarments en Amérique et l'intendant, sans la survenance de la révolution de 1789, aurait purgé quatorze années de prison.

La vie sans vous est difficile mais je ne peux encore vous faire venir et vous recevoir décemment.

Je vous aime et vous embrasse

Joseph »

Pendant deux ans, Joseph envoya des lettres expliquant ses pérégrinations en Argentine.

Il avait connu à Caseros des Anglais venus de la colonie de Chutbut en Patagonie. Ces Gallois, anciens mineurs, s'étaient expatriés à la demande de M. Louis Jones, agent de colonisation. Ils échouaient dans l'agriculture mais réussissaient dans le commerce avec les indiens. Joseph disait qu'il partirait avec eux pour Buenos-Aires faire du commerce d'import-export avec l'Angleterre et qu'enfin il ferait fortune et que toute la famille serait alors réunie.

Les lettres s'espaçaient, Joseph n'avait pas encore rencontré la chance de sa vie et Maria ne songeait plus vraiment à partir.

DEUXIEME PARTIE

1894

VII. Marnia

Maria attendait l'arrivée du fiacre de Monsieur et Madame Fabre qui devait les emmener, elle et ses filles, à Marnia où elles étaient invitées au mariage de Mademoiselle Thevzer.

- « Rose, Claire et Eléonore êtes-vous prêtes ? Avez-vous bien plié vos robes de bal, vos bas de soie et vos bottines vernies ? Avez-vous pris des vêtements pour une journée de campagne ?

- Maman, ne t'inquiète pas, j'ai inspecté la malle, tout y est. » répondit Rose en épinglant son chapeau de paille.

Rose avait dix neuf ans, elle portait ses cheveux, couleur noisette, en chignon haut sur la tête, laissant échapper quelques boucles qui lui encadraient le visage. Ses joues étaient colorées et elle respirait la joie de vivre. Elle riait et chantait toute la journée, même en faisant le ménage ou la cuisine. Elle avait toujours secondé sa mère et même élevé ses sœurs qui lui obéissaient sans rechigner. Son autorité était bien assise mais elle n'en abusait pas.

Claire avait dix sept ans. Elle était très belle. Son teint de porcelaine était rehaussé par une épaisse chevelure brune qu'elle laissait librement tomber sur ses épaules. Elle avait, cependant, un regard un peu mélancolique et parfois même anxieux. Contrairement à Rose, elle ne s'intéressait pas aux travaux ménagers, elle préférait la lecture.

Elle avait fait de bonnes études primaires et secondaires avec les religieuses et elle recherchait un emploi dans l'administration.

La poste lui en avait proposé un parce qu'elle était célibataire. Elle serait chargée de trier les lettres, ce qui n'était pas un travail exaltant mais c'était, à son avis, mieux que celui de ménagère ou de couturière.

Eléonore, du haut de ses quinze ans, réunissait la gaité de Rose et la beauté de Claire. Contrairement à ses sœurs, elle était blonde comme son père et avait aussi son regard d'azur. Elle avait terminé sa scolarité sans éclat mais elle possédait des doigts de fée pour le dessin et la couture.

Maria l'avait prise avec elle dans son atelier qui, en plusieurs années, avait pris de l'extension. Elle employait trois personnes en plus de sa fille et son carnet de commandes était toujours plein. Elle s'était spécialisée dans les vêtements de luxe brodés et incrustés de pierres précieuses. Elle gagnait très bien sa vie et avait déménagé rue Lamoricière où elle louait un grand appartement. Elle y avait installé son atelier dans la plus grande des cinq chambres. Elle payait elle-même son loyer et ne demandait plus l'aide de Ramon depuis plus dix ans. Elle lui avait même remboursé ses prêts.

Joseph lui avait écrit pendant deux ans sans vraiment l'encourager à le rejoindre.

Il s'était fait moins pressant qu'au début de son arrivée en Argentine et il n'y avait pas trouvé l' « eldorado » escompté. Sa dernière adresse connue était Buenos Aires où il était employé dans une entreprise d'import export de sucre.

Maria avait aujourd'hui quarante cinq ans. Elle avait élevé seule ses cinq enfants sans beaucoup de mal, la vie en Algérie était douce et elle y avait beaucoup d'amis. Elle ne regrettait rien et surtout pas de ne pas avoir suivi Joseph dans son aventure qui semblait avoir été malheureuse. Peut-être était-il mort ? Cette idée ne l'emplissait plus d'effroi et de chagrin. Son amour pour lui s'était estompé.

Les cris de joie de ses filles la sortirent de sa rêverie. Monsieur et Madame Fabre les attendaient au bas de l'immeuble. Elles descendirent la malle et embrassèrent leurs amis.

- « Monte près de moi, Rose chérie, s'exclama Madame Fabre, je suis si heureuse à l'idée de passer trois jours près de toi. »

Rose était sa préférée et ce, depuis l'enfance. Elle lui prit la main et la serra dans ses bras. Rose lui rendait bien son affection, elles se mirent à parler et à rire sans se préoccuper des autres.

Monsieur Fabre fit monter Maria près de lui. Claire et Eléonore prirent place près du cocher.

L'attelage se dirigea vers le Mechouar et bifurqua rue de Fez pour sortir de Tlemcen par la porte du même nom.

Maria et ses filles connaissaient bien cette route qu'elles avaient fréquemment empruntée pour se rendre chez Ramon avant le décès de Dolores. Cette dernière était morte en couches et depuis, la famille ne se réunissait plus que pour Noël, Ramon tenant à organiser tous les ans cette fête à Mansoura.

Il avait renouvelé sa demande à Maria, après le décès de son épouse, mais toujours sans succès. Maria n'aimait pas Ramon, elle ne voulait pas vivre en recluse à la ferme et surtout elle n'avait pas oublié les affres de Dolores.

Ramon avait épousé, deux ans auparavant, une belle Irlandaise de vingt ans sa cadette.

En ce mois d'avril, le temps était très ensoleillé, sans être trop chaud. Claire et Eléonore s'abritaient sous une ombrelle et le vent léger, provoqué par la vitesse des chevaux, leur caressait le visage sans même les décoiffer.

Dans la voiture, les conversations allaient bon train :

-« Madame Thevzer a réservé l'Hôtel de France pour tous ses invités, à l'exception de leurs proches qui seront installés dans leur propriété, déclara Madame Fabre.

- Serons-nous nombreux ? demanda Maria par politesse.

- Je crois qu'il y a deux cents invités. La famille bien sûr, leurs amis de Tlemcen, comme nous, mais aussi des officiels comme le préfet, le maire, des généraux, des magistrats… Enfin tout le gratin de la région.

- Est-ce qu'il y aura aussi des jeunes ? demanda timidement Rose.

- Bien sûr, ma chérie, les amis des jeunes mariés sont invités. Ernest, le fiancé de Marie-Amélie, est officier et il a sûrement invité des soldats de son bataillon. Ne t'inquiète pas, tu auras de jeunes cavaliers pour t'inviter à danser.

Savez-vous, chère Maria, que votre cliente, Madame Eloïse Bujeau sera présente en compagnie de son mari, le vieux notaire de Tlemcen, et de son jeune amant, le fringant officier Oscar de Montagnac ? interrogea Madame Fabre.

- Chère amie, il s'agit de médisance, Eloïse bien que plus jeune que son époux lui est fidèle et son amitié pour Oscar est mal interprétée », répondit Maria, légèrement agacée par ces ragots qu'il lui faudrait supporter au moins trois heures avant l'arrivée à Marnia. »

Si la voie ferrée avait été terminée, elle aurait prit le train, sans avoir recours à ces personnes à qui pourtant elle était redevable. En effet, Joselito avant de faire son service militaire avait été embauché comme chaufournier dans les fours à chaux de Monsieur Fabre.

Comme son père, Josélito était un bon tailleur de pierres et il s'entendait très bien avec son patron qui prenait de l'âge et s'appuyait de plus en plus sur lui. Il attendait avec impatience la fin des trois années de service militaire pour lui faire des propositions de reprise de son affaire. Il lui en avait déjà touché deux mots.

Rose sentit la lourdeur de l'ambiance et se mit à parler de tout et de rien avec Madame Fabre qui buvait ses paroles. Monsieur Fabre et Maria s'assoupirent légèrement.

Après un pique-nique dans la forêt, ils arrivèrent vers quinze heures à Marnia.

Ce nom fit penser à Maria que c'étaient en 1844, sur la frontière de l'Algérie et du Maroc, près des ruines romaines et de la « quoubba » de Lalla Marnia, que sur cet emplacement fut construite, à la hâte, une redoute militaire abritant une garnison de quatre cents hommes. C'était un fort protégé par des fortifications défensives extérieures. Un hôpital militaire y fut édifié. En mars 1845, une convention, dite « Lalla Marnia », y fut signée entre le Maroc et la France pour régler les litiges autour des frontières incertaines entre l'Algérie et le Maroc. Cette convention prévoyait un tracé au Nord et des souverainetés sur les tribus au Sud dans le désert du Sahara.

Maria repensait à l'histoire de la conquête de l'Algérie qui lui avait été cent fois racontée, avec des versions différentes, par Aïcha et Ramon. Elle en avait fait une synthèse en écartant les propos partisans des deux protagonistes.

Cette convention « Lalla Marnia » marquait la fin de la guerre avec l'émir Abd el-Kader qui avait duré huit années. Ce chef de guerre, croyant, attaché à sa foi et à l'Islam, était le fils de Madhi el-Din, pieux marabout, ayant lancé l'anathème sur les Koulouglis à Tlemcen et sur les autochtones à Arzew et à Mostaganem qui s'étaient ralliés aux Français en 1831.

Ce héros d'Aïcha, était un homme de petite taille, valeureux cavalier, svelte et intrépide, dont le cheval portait entre ses oreilles un verre de liqueur enivrante.

Cet homme fanatique et cruel, selon Ramon, avait lancé un perpétuel appel au djihad et avait voulu fonder un royaume musulman et chasser les Français.

En 1834, l'émir aurait trompé le général Desmichels, en lui faisant signer un traité rédigé en français et en arabe mais dans deux versions différentes. Le général Desmichels, de bonne foi, pensait avoir servi la paix en faisant de l'émir un allié de la France alors qu'au contraire la version arabe avait permis à Abd el-Kader d'acheter des armes aux Français et de se doter d'une grande armée, composée de fantassins, cavaliers et canonniers. Abd el-Kader luttera contre les Français mais aussi contre les tribus qui se sont ralliées aux Français.

En 1835, sur les conseils du duc d'Orléans, son fils, Louis – Philippe nomma Clauzel gouverneur général. Ce dernier fut partisan de la conquête intégrale de l'Algérie et s'attaqua à la capitale d'Abd el-Kader.

Mascara tomba et Clauzel libèra les Turcs et les Koulouglis réfugiés dans le Méchouar de Tlemcen. Cette ville resta sous la garde du capitaine Louis-Eugène Cavaignac mais l'émir empêcha le ravitaillement des troupes. La France envoya trois régiments de ligne sous les ordres de Thomas Robert Bugeaud de la Piconnerie qui infligea un revers cuisant à l'émir.

Après la défaite de Clauzel à Constantine contre Amed bey, le général Bugeaud fut chargé de négocier avec Abd el-Kader. Le traité de la Tafna fut signé le 30 mai 1837. Mais encore une fois le général, comme Desmichels, fut « cornichonné » par la version arabe de l'accord qui reconnaissait l'émir comme souverain régnant sur une large moitié de l'ancienne Régence. Abd el-Kader organisa son royaume en Khalifas, dont Tlemcen. Il nomma un gouvernement et s'entoura de conseillers fidèles et compétents. Mais Paris souhaitait la conquête de l'intégralité de l'Algérie et le général Valée s'affranchit de la Tafna en passant les Portes de fer. La guerre totale avec l'émir fut déclarée.

Les années, de 1840 à 1843, seront celles de la lutte contre Abd el-Kader par le général Valée puis par le général Bugeaud avec des de terribles razzias : récoltes pillées, troupeaux et biens, des tribus fidèles à l'émir, volés. Le 16 mars 1843 la smala (capitale mobile de l'émir après la perte de Tagdempt et Mascara) tomba aux mains du duc d'Aumale, jeune fils de Louis Philippe. Abd el-Kader avait tout perdu : sa famille, ses serviteurs et ses biens. Il se réfugia au Maroc.

Bugeaud le poursuivit et remporta sur les Marocains, alliés de l'émir, une victoire sans appel. Le traité de Tanger, du 10 septembre 1844, rétablit la concorde entre la France et le Maroc et déclara Abd el-Kader hors la loi.

Ce dernier essaiera encore de constituer au Maroc un fief islamique mais le sultan Moulay Abd el-Ramahman combattra, avec l'aide des Français, cet agitateur.

Abd el-Kader fit sa soumission au général Lamoricière, à la tête de l'armée française, le 23 décembre 1847.

-« Ma chère Maria, vous semblez absorbée dans vos pensées, très loin de nous et de notre voyage, déclara Monsieur Fabre.

- Mais non cher ami, je repensais à l'histoire de notre pays, ses faits d'armes et ses traités, répondit Maria en se redressant. Nous arrivons, je pense car j'aperçois la croix et le clocher de l'église de Marnia. »

Le fiacre ne tarda pas à entrer dans la ville et se dirigea vers l'Hôtel de France. De nombreux invités étaient déjà attablés à la terrasse, devant la grande verrière du restaurant. Le cocher stoppa le convoi pour laisser descendre ses occupants.

Les garçons de l'hôtel se précipitèrent pour aider les dames à descendre et pour monter les malles dans les chambres.

Maria avait réservé une chambre pour elle et ses trois filles, Joselito et François-Manuel coucheraient à la caserne. Leur chambre était très spacieuse et les filles sortirent sur le balcon donnant sur la terrasse.

Elles étaient folles de joie, c'étaient leur premier séjour à l'hôtel et elles se sentaient pousser des ailes, la vie devenait facile et joyeuse, elles seraient servies et n'auraient à penser qu'à être belle et aimable. Elles allaient manger des mets délicieux, boire du champagne, danser avec de beaux jeunes gens. Les préparatifs de la fête étaient encore mieux sans doute que la fête elle-même. Cet état d'excitation disparaîtrait pour être remplacé par de la timidité, voire de la gaucherie. Bon elles verraient bien, en attendant il fallait ranger les robes pour qu'elles se défroissent.

VIII. La dot de Marie-Amélie Thevzer

François Thevzer s'était levé très tôt, ce vendredi matin. Il avait mille choses à faire en cette veille de mariage.

La première et la plus importante était la rédaction du contrat de mariage.

Plutôt qu'un régime de séparation de biens, par lequel chacun des deux époux administre ses biens mais qui prévoit aussi que la femme pourvoit aux charges du ménage en abandonnant à son mari un tiers des revenus, François préférait le régime de la communauté réduite aux acquêts (biens acquis pendant le mariage) avec une clause de séparation des dettes antérieures au mariage.

En effet, Ernest de Montolivet, lieutenant dans le régiment des chasseurs d'Afrique, avait peut-être une double vie et mené, à l'insu de sa famille, grand train sans en avoir les moyens. Son père, Marc, était comte de Montolivet et possédait, en Provence, des terres cultivées par des fermiers.

Cette noblesse d'Empire, flattait François qui avait, cependant, conscience de la maigre fortune de la famille dans laquelle sa fille allait entrer. Pour cette raison il avait proposé de donner à sa fille, en dot, un immeuble bourgeois, sis rue Lamoricière à Tlemcen. Les jeunes époux pourraient se loger dans un des appartements et Ernest pourrait louer les trois autres. Le produit des loyers serait la contribution de Marie-Amélie aux charges du ménage. Ernest était officier et sa solde devrait permettre au jeune ménage de vivre très correctement.

François avait demandé à Maître Pélissier, notaire de campagne, de rédiger le contrat.

Ce notaire de Marnia avait toute sa confiance, il avait réglé la succession de son père et rédigé tous ses actes de propriété, aussi bien la maison et les terres qu'il possédait à Marnia que les immeubles qu'il avait achetés à Tlemcen.

La famille du futur marié viendrait avec son propre notaire Maître Bujeau. Ce dernier, pensa François, était bien trop vieux pour réagir aux propositions qu'on lui ferait et Marc de Montolivet n'avait aucun sens des affaires.

François arriva vers neuf heures en l'étude de Maître Pélissier. Elle était située au rez-de-chaussée d'un petit immeuble neuf de deux étages. Un clerc vint lui ouvrir et l'installa dans une sombre salle d'attente.

Le notaire arriva cinq minutes plus tard. C'était un homme petit, vouté, au corps sec et anguleux. Il portait un habit noir, trois pièces, qu'il avait mis pour l'occasion. Lorsqu'il recevait des paysans, il mettait une blouse et un pantalon large. Ce jour était pour lui une consécration puisqu'il allait recevoir des nobles et un confrère de Tlemcen.

- « Bonjour Monsieur Thevzer, vous êtes en avance. Nous n'avions, si je ne m'abuse, rendez-vous qu'à onze heures.

- Bonjour cher ami, vous permettez que je vous appelle ainsi ? renchérit François, légèrement obséquieux. Je voulais vous voir seul à seul pour vous demandez un conseil.

- Entrez, je vous écoute, répondit Maître Pélissier en ouvrant la porte capitonnée de son bureau. »

François expliqua le type de contrat qu'il souhaitait et demanda s'il était possible d'inscrire la clause de séparation de dettes mais de la passer sous silence lors de la lecture du texte afin de ne pas froisser la famille de son futur gendre.

Maître Pélissier ajusta son monocle, regarda sa montre gousset et releva une mèche grisonnante qui lui tombait sur le nez avant de déclarer solennellement :

-« Cher Monsieur Thevzer, ce que vous me demandez est impossible. Je suis certes votre notaire mais je suis avant tout un officier ministériel et, à ce titre, j'ai l'obligation de lire l'intégralité du contrat avant de recevoir les signatures. Vous devriez en parler avec Monsieur Ernest de Montolivet avant de paraître devant nous, cela évitera des désagréments. Est-il d'accord, ainsi que son père, pour adopter un contrat de mariage et plus particulièrement celui que vous proposez ?

- Mais oui bien sûr, ils souhaitent une communauté conventionnelle et j'ai déjà évoqué la clause de séparation de dettes. »

François ne s'attendait pas à cette réaction de son propre notaire. C'était bien la peine de l'avoir toujours choisi comme notaire et de l'avoir largement défrayé lors de ses déplacements à Tlemcen.

Sur ce, il se leva et salua Maître Pélissier.

François se rendit ensuite à la mairie où il avait été élu conseiller municipal.

Il possédait dans cette ville une propriété magnifique. La maison de maître, de trois cents mètres carrés habitables, lui avait coûté quatre cents francs le mètre superficiel de construction. Cette maison, en pierres blanches, avait un toit en terrasse. Des colonnes corinthiennes soutenaient les deux étages et la façade style Renaissance. Au rez-de-chaussée il y avait une salle de réception de deux cents mètres carrés dans laquelle le bal serait donné demain soir. Le sol, en marbre de Carrare, avait été nettoyé à l'eau savonneuse, les tâches enlevées à l'argile blanche puis, pour le faire briller afin que les danseurs glissent sans tomber, les bonnes arabes avaient utilisé la Royale, limonade de Youcef Hamoud, avec du sable fin.

Une trentaine de leurs invités logeront dans les quinze chambres d'amis. Léontine, son épouse, s'occupait de toute l'organisation de la réception. Il pouvait lui faire confiance.

Il arriva devant l'imposante façade de l'hôtel de ville et vérifia que les bans avaient bien été publiés les deux dimanches précédents.

Un employé vint à sa rencontre :

- « Bonjour Monsieur le Conseiller, vous venez vérifier que toutes les formalités ont été accomplies ?

- Oui, mon cher Mathieu, épluchons le dossier encore une fois. »

Ils prirent sur le bureau une épaisse chemise et sortirent :

- Les actes de naissances des futurs époux ;
- Le certificat attestant que Monsieur Ernest de Montolivet avait satisfait à la loi militaire ;
- La permission du ministre de la Guerre, Ernest étant lieutenant des chasseurs d'Afrique ;
- Les sommations respectueuses présentées aux parents des futurs époux. Ernest et Marie-Amélie, âgés respectivement de vingt-six ans et de vingt-deux ans, pouvaient se marier sans le consentement paternel. Jusqu'à l'âge de trente ans pour les fils et de vingt-cinq ans pour les filles, ils devaient demander conseil à leurs parents par un acte notarié, dit « acte respectueux », qui devait être signifié par deux notaires, trois fois, de mois en mois.

Il ne manquait que le contrat de mariage que François apporterait dans l'après-midi.

Il lui restait encore une heure à perdre avant d'aller chercher Marie-Amélie pour la conduire chez le notaire. Léontine ne viendrait pas, les arrangements ne concernaient pas les mères.

Il se rendit à l'Hôtel de France, pour boire un verre et saluer les premiers invités, arrivés ce matin. Il y avait peu de monde, il était encore trop tôt. Néanmoins, il retrouva, attablé en terrasse, le ménage à trois : le vieux notaire, l'élégante et l'amant. Ce vieux cocu qui ne se rendait compte de rien, serait facile à manipuler devant Maître Pélissier.

Eloïse lui fit un petit signe de la main :

- « Bonjour Monsieur Thevzer, venez vous rafraîchir, il fait déjà si chaud. »

C'était une très belle femme, bien que n'étant plus d'une première jeunesse. La trentaine lui allait bien, c'était une femme « épanouie ». Elle portait une robe en organza, bleu pastel, sur un fourreau en satin blanc, laissant découvrir des épaules rondes et une opulente poitrine. Ses cheveux blonds, relevés en chignon, se devinaient sous sa capeline attachée sous le menton par un voile transparent. Son regard langoureux, était une invite à l'amour et tous les hommes étaient persuadés qu'ils leur suffiraient d'oser une demande pour obtenir ses faveurs.

François, même préoccupé, ne put rester insensible à ce charme et il appuya son baisemain plus que de raison.

Le jeune officier, assis près d'elle se leva et tendit la main à François.

- « Bonjour Monsieur de Montagnac, quel plaisir de vous rencontrer. Mon futur gendre ne tarit pas d'éloges à votre sujet. ».

François ne s'attarda pas et se retourna vers le vieil homme toujours affalé sur sa chaise qui ne l'avait pas entendu arriver.

-« Bonjour mon cher Maître, surtout ne vous levez pas » dit-il en lui serrant la main chaleureusement.

François commanda une orangeade et leur raconta toutes les difficultés d'organiser un grand mariage qui devait durer trois jours.

A dix heures quarante-cinq, il proposa à Maître Bujeau de monter dans son fiacre pour se rendre au rendez-vous. Après avoir attendu Marie-Amélie qui n'était pas tout à fait prête, ils arrivèrent à l'heure chez Maître Pélissier.

Marc et Ernest de Montolivet étaient déjà installés dans la salle d'attente mais comme le souhaitait François, ils n'eurent pas le temps de s'entretenir en privé.

Ils entrèrent dans le bureau et s'assirent en demi-cercle sur des fauteuils de velours rouge, légèrement râpés, devant le bureau de Maître Pélissier qui invita son confrère à prendre place près de lui.

Maître Pélissier commença la lecture du contrat d'une voie monocorde et baissa sa voix d'un ton lors de la lecture de la clause de séparation de dettes.

Le comte de Montolivet entendit tout de même la proposition et interrompit le notaire pour s'adresser à Maître Bujeau :

-« De quoi s'agit-il exactement ? Vous ne m'en aviez pas parlé. »

Maître Bujeau qui ne voulait pas que son client se rende compte qu'il n'avait pas lu le contrat avant la réunion, lui répondit :

- « Mais mon cher ami, si je ne vous en ai pas touché un mot c'est parce que c'est une clause classique et habituelle dans ce type de contrat. Rassurez-vous elle protège votre fils contre les dettes de son épouse et vice versa. »

Le comte se satisfit de cette réponse car il pensait qu'ainsi son fils n'aurait pas à souffrir d'une épouse dispendieuse.

François remercia d'un regard Maître Pélissier et les signatures furent apposées sans autre incident.

IX. Les retrouvailles

José arriva dans la soirée du vendredi et rejoignit sa mère et ses sœurs à l'Hôtel de France. Il avait aujourd'hui vingt-trois ans et plus personne ne l'appelait Joselito. Il terminait son service militaire dans l'armée active.

La loi du 23 juin 1889 avait institué la naturalisation systématique des enfants, nés en France, d'étrangers, nés en France ou en Algérie, de parents nés à l'étranger. Cette loi instituant la nationalité française par le droit du sol, avait permis à la famille Campero de devenir française.

Cette loi ne concernait pas les musulmans d'Algérie, régis par le sénatus-consulte de 1865. Pour être pleinement français, le musulman devait se soumettre à une procédure très contraignante. En 1865, Napoléon III avait souhaité permettre aux musulmans de garder la possibilité de rester assujettis au droit coranique à savoir : la polygamie, le droit paternel de marier son enfant, la répudiation de la femme mariée, la théorie de la filiation légitime de « l'enfant endormi » pendant cinq ans après la dissolution du mariage et le privilège des hommes en matière de succession.

Peu de musulmans demandaient la nationalité française pour ne pas être soumis au code civil français.

En contrepartie de la nationalité française, les enfants d'émigrés européens ont eu des obligations militaires.

José avait été incorporé en 1891 comme simple soldat et il terminait, après trois années de service actif au grade de caporal chef zouave.

Les officiers, invités au mariage, lui avaient fait une place dans leur diligence et lui avaient proposé de le loger dans la caserne.

- « Bonjour Mère, êtes-vous bien installées ? » dit-il en embrassant Maria

Rose, Claire et Eléonore se promenaient dans le parc. Dès qu'elles aperçurent une chéchia rouge se pencher vers leur mère, elles accoururent.

- « José, quel bonheur de te revoir après six mois sans permission ! » s'exclama Rose, arrivée la première.

Eléonore lui sauta dans les bras et il la fit tournoyer dans les airs.

Claire déposa timidement un baiser sur ses joues dès que la ronde s'arrêta.

Maria se leva, prit son fils par la main et l'obligea à s'assoir.

- « Laissez le tranquille, il a certainement soif et dans un instant le souper sera servi. »

Le repas bien que frugal fut joyeux et animé.

« - José, raconte-nous tes pérégrinations de ces derniers mois, réclama Rose tout excitée.

- Nous avons quitté Tlemcen début octobre 1893 pour nous rendre à Sebdou. Cette trentaine de kilomètres, sac au dos, escaladant la montagne, fut rude mais le spectacle à l'arrivée fut grandiose. Une source jaillissait du flanc de la montagne et formait une belle cascade qui nourrit un petit ruisseau limpide serpentant le village. C'était une oasis avant les hautes plaines, terrains arides où seul pousse l'alpha.

Nous sommes arrivés au village le jour du marché, fréquenté par les tribus du Djebel-Amour. Au milieu des laines et des épices, se dressait une table, derrière laquelle un juge de paix, grand Arabe vêtu d'une longue blouse noire, et son scribe interrogeaient un autre Arabe, en guenilles, qui venait d'être pris sur le fait en train de voler des pommes. Le commerçant victime gesticulait dans tous les sens en vociférant et le juge avait du mal à se faire entendre.

Cette justice populaire ambulante ne s'adresse qu'aux infractions mineures. Les cas les plus sérieux, comme les crimes et délits, sont jugés au tribunal de Sebdou. Notre présence dans cette localité se justifiait par une exécution. Nous devions sécuriser la région pour éviter tout soulèvement de la tribu du condamné à mort, Mustapha ben l'Arbi. Ce dernier se présenta devant l'échafaud, tenu par deux malabars enturbannés. Il dressait fièrement la tête en jetant des regards haineux vers la foule qui se pressait.

Il trouva celui qu'il cherchait : son patron, le colon français, responsable de son sort. Cet homme l'avait accusé de vol et de tentative de viol sur sa fille. En réalité, la jeune fille venait sans cesse relancer Mustapha dans les écuries et un jour il avait osé l'enlacer. Surpris par son père, la demoiselle s'était écriée au viol.

Le tribunal avait prononcé sa sentence mais je n'étais pas vraiment convaincu de la culpabilité de l'Arabe et lorsqu'il fut ligoté sur la planche, je détournais les yeux de la guillotine.

Nous avons repris la route, sac au dos, pour aller camper dans le désert. Les nuits étaient froides et le modeste repas ne nous apportait pas notre besoin en calories. Heureusement il y avait de l'eau de vie.

Après trois jours de marche, nous avons fait étape à El-Gor, près de l'ancien oppidum romain. C'est un lieu de réunion des tribus nomades. Nous avons pu enfin boire du lait de chèvre.

Quelques jours plus tard, nous avons rejoint le campement militaire de Raz-el-Mâ où nous avons été tour à tour maçons, charpentiers et tuiliers pour réparer ou reconstruire les bâtiments du poste.

En réalité nous ne travaillions que deux jours sur six, le reste du temps nous le passions à chasser le lièvre.

Après quelques mois, nous avons reçu l'ordre d'aller contrôler les travaux publics (voies de chemin de fer, routes…), exécutés par les détenus militaires.

Enfin nous avons stationné quelque temps à El-Aricha sur les hauts plateaux, avant de revenir sur Tlemcen.

Voilà mes chéries, vous savez tout ce que j'ai fait depuis six mois, dit José en terminant son récit.

- C'est extraordinaire la vie d'un zouave ! s'exclama Claire, pourquoi les femmes ne peuvent-elles pas faire leur service militaire ?

- Ma chérie, répondit Maria, tu as toujours des idées hors du commun. Les femmes ne résisteraient pas, elles sont trop faibles et fragiles pour marcher et se battre.

- Maman a raison, reprit José, je suis sûre que tu ne pourrais même pas porter mon fusil à neuf coups : le Kropatschek. Les femmes ne sont utiles à l'armée qu'en qualité d'infirmières en temps de guerre. »

Claire se renfrogna mais elle finit par sourire à son frère bien-aimé.

A la nuit tombée ils se séparèrent en s'embrassant chaleureusement. François-Manuel n'arriverait que le samedi matin avec ses collègues serruriers et il logerait le soir chez un ami de son patron.

X. Le mariage

Dès sept heures du matin, Maria se leva et inspecta les robes. Deux toilettes étaient nécessaires : l'une pour la cérémonie à l'église et à la mairie et l'autre pour le bal. Elle emporta les premières toilettes et descendit à la lingerie.

La robe, en percale rose pâle, d'Eléonore avait une tache de gras sur la jupe. Maria brossa le tissu pour enlever la poussière puis imbiba le tissu du solvant Neuphaline et frotta avec une petite éponge. Aucune auréole n'apparut et elle commença le repassage avec le fer rempli de braises.

Elle remonta dans la chambre et réveilla les filles avant de redescendre avec les robes de bal. Rose se dressa dans le lit et lui cria :

- « Attends-moi, je viens t'aider, il y a bien un autre fer dans la lingerie ?

- Ce n'est pas nécessaire, fais ta toilette et assure-toi que tes sœurs ont pris leur bain. A mon retour nous irons prendre un petit déjeuner » répondit Maria en claquant la porte.

Les filles se levèrent prestement et en chantant. Elles se placèrent à tour de rôle devant le baquet rempli d'eau froide et s'aspergèrent en riant. Elles lacèrent leurs corsets et enfilèrent leurs toilettes.

- « Quelle journée magnifique, il ya un grand soleil et la température avoisine les vingt degrés » s'exclama Rose en ouvrant les persiennes.

- « Tout sera fabuleux aujourd'hui : l'église, la mairie et surtout le bal » chantonnait Eléonore sur un air de mazurka en ré.

Après un petit-déjeuner léger, elles étaient si serrées dans leur corset qu'elles ne pouvaient rien avaler, elles se rendirent à pieds à l'église. Cette dernière avait été construite en 1877 dans un style néogothique. Le porche présentait trois arcs brisés, surmontés d'une croix. Au-dessus trois vitraux, aussi en arc brisés, éclairaient la nef de milles couleurs. Sur le parvis, elles retrouvèrent les invités qui attendaient le marié.

Ernest de Montolivet, en grande tenue, arriva au pas sur un anglo-arabe, suivi de son régiment.

Le curé du village invita les invités à s'installer dans l'église.

Le père Jacques s'était réfugié en Algérie, en 1871, suite au « décret des otages» publié le 5 avril 1871 par la Commune de Paris, selon lequel : « toute exécution d'un prisonnier de guerre ou d'un partisan du gouvernement régulier de la Commune de Paris serait sur-le-champ suivi de l'exécution d'un nombre triple d'otages ».

Il était membre de la Compagnie de Jésus et enseignait dans une mission du XVIIe arrondissement de Paris.

Il avait été arrêté par les fédérés le 3 avril car, selon la déclaration faite au peuple français, le 18 avril, les révolutionnaires voulaient : « la fin du vieux monde gouvernemental et clérical, du militarisme, du fonctionnarisme, de l'exploitation, de l'agiotage, des monopoles, des privilèges auxquels le prolétariat doit son servage, la Patrie ses malheurs et ses désastres ».

Il fut sauvé par son amie Louise Michel, institutrice d'une école voisine. Elle réussit à le libérer en venant le chercher revêtue de l'uniforme des gardes nationaux du 61^{e} bataillon de Montmartre.

Il apprit plus tard qu'après la semaine sanglante durant laquelle le gouvernement et l'armée de Mac Mahon, installés à Versailles, s'opposèrent aux communards, ces derniers furent arrêtés et exécutés. Louise Michel, dite « la vierge rouge » fut aussi arrêtée et condamnée à la déportation en Nouvelle-Calédonie où elle passa dix ans de sa vie.

Il entra dans l'église et chassa ses souvenirs qui avaient été ravivés par la ressemblance entre Claire et Louise Michel. Il devait organiser la plus importante cérémonie de sa paroisse et il donna ses dernières consignes au sacristain et aux enfants de chœur.

L'organiste de la paroisse et l'orchestre commandé par François Thevzer, jouèrent la « Messe en si mineur » de Jean Sébastien Bach.

Marie-Amélie entra au bras de son père pendant le « Gloria in excelsis Deo ». Un chœur d'enfants s'éleva dans les airs donnant à la démarche de la mariée un air d'ange.

Maria était très émue, elle était si sensible à la musique qu'un léger frisson s'empara d'elle.

Après l'échange des consentements et des alliances, une cantatrice se leva, se dirigea vers l'autel. Une voix céleste chantait l' « Ave Maria » du compositeur français Charles Gounod, mort l'année précédente.

Tous les invités pleuraient. En ce jour de réjouissements, le père Jacques fit un signe au pianiste qui calma ce torrent d'émotion en jouant « Rêve d'amour » de Franz Liszt.

Marie-Amélie semblait être transportée dans un monde éthéré mais son jeune époux gardait la tête froide et avait un air altier accentué par le port de son uniforme.

Les époux sortirent de l'église au son du « Magnificat » de Carl Philipp Emanuel Bach, fils de Jean Sébastien. Ils passèrent sous la haie d'honneur faite par les chasseurs d'Afrique et montèrent dans leur calèche nuptiale. La foule les suivit, à pieds ou à cheval, jusqu'à la demeure des parents de la mariée.

Le mariage civil à la mairie avait été fait dans l'intimité la veille en fin d'après-midi.

François Thevzer se devait d'offrir une collation après la messe à tous les élus, personnalités et au personnel communal mais il ne pouvait en refuser l'accès aux autres invités. Ainsi une grande foule se retrouva dans les jardins où avaient été dressées des tentes pour abriter le buffet.

Maria y retrouva José et François-Manuel qui étaient arrivés trop tard pour assister à la messe. Il était accompagné de son ami, serrurier, José Vicente Cardoni, appelé Vincent. C'était un beau jeune homme âgé de 26 ans, aux yeux bleus, qui portait une épaisse moustache.

Les présentations furent faites et Rose rougit légèrement car elle avait déjà remarqué cet homme qui accompagnait toujours son frère.

Claire et Eléonore se promenaient dans les allées en observant tous les invités. Elles aperçurent José en compagnie d'un homme portant un burnous blanc surmonté d'un turban à petits plis. Il était plus grand que leur frère et avait fière allure. Claire resta figée devant son sourire se dégageant de sa grande barbe noire et son regard bleu-vert légèrement moqueur.

- « Claire, tu ne reconnais pas Hamid ? » demanda José en embrassant sa sœur.

Claire souria timidement et tendit sa main à Hamid. Eléonore lui sauta au cou et l'embrassa chaleureusement.

-« Hamid, viens vite voir Maman, elle en sera très heureuse » insista Eléonore en le tirant par la manche de son vêtement.

Ils se dirigèrent tous les quatre vers la tente où Maria, Rose et François-Manuel étaient installés.

-« Bonjour Hamid, je pense que sans José je ne t'aurais pas reconnu. Il y a au moins dix ans que je ne t'ai pas vu. Comment vont tes parents ? Je ne les vois que très rarement » dit Maria en installant le jeune homme près d'elle.

-Merci Madame Campero de votre invitation. Mon père travaille toujours avec Monsieur Fabre et Aïcha, ma mère, ne se porte pas très bien. Elle a fait une mauvaise chute il y a trois ans et depuis elle boîte et souffre terriblement. »

- Et toi Hamid, qu'as-tu fais ces dernières années ? reprit Maria.

- A l'âge de sept ans, après avoir quitté l'école franco-arabe de Tlemcen, je suis entré au « msîd » (école primaire coranique) où j'ai appris à lire et à écrire l'arabe littéraire. J'ai étudié le Coran et appris les sourates. Ma mère souhaitait que je fusse instruit par les « mouderes » (enseignants dans les mosquées) dans une « medersa » (école supérieure coranique). Ces études ont coûté de l'argent à mes parents et au douar qui ont fait des dons en nature.

A dix sept ans je suis entré à la medersa de Tlemcen, située dans une vaste maison du quartier du Mechouar. J'y suis resté trois ans et j'ai obtenu un brevet d'études musulmanes. Puis je suis allé un an à la medersa Attarine de Fèz, au Maroc, pour obtenir une licence et devenir cadi.

Durant ces années de « tollabas » (étudiants de la medersa), j'ai reçu un pécule me permettant de vivre et je logeais dans les cellules disposées autour de la cour intérieure de l'université.

Voilà que vous dire de plus, aujourd'hui je rends la justice au tribunal de Tlemcen et je me déplace dans toute la sous-préfecture pour trancher les litiges entre mes compatriotes. »

Claire était fascinée, elle voulait en savoir plus et demanda :

-« Qu'as-tu appris à la medersa ? »

-« Au XIe siècle, la dynastie turque des Seldjoukides a fondé des écoles pour enseigner le Coran et la sunna (faire connaître le Hadith : les faits, gestes et paroles du prophète Mahomet).

A cette époque et jusqu'en 1850, il s'agissait d'écoles religieuses. Comme la religion n'était pas séparée de l'Etat, la sunna était source de loi.

Le décret, du 30 septembre 1850, a fondé, en Algérie, trois medersas pour former les fonctionnaires musulmans. La première fut installée à Médéa, la deuxième à Constantine et la troisième à Tlemcen. Celle de Tlemcen avait été fondée en 1347 par le sultan mérinide Abou el-Hassan et se situait dans notre village d'El-Eubbad. Elle a depuis déménagé au centre de Tlemcen.

J'y ai appris :

- Les sept sciences de tradition : à savoir le Coran, le Hadith, le droit, la dogmatique, la mystique, l'explication des songes, et les sciences linguistiques (grammaire, rhétorique, littérature) en arabe littéraire et en français.
- Les sept sciences de raisonnement : soit la logique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la science des sens, la médecine, l'agriculture et la métaphysique.

- Mais tu es un savant ! s'écria Claire, les yeux brillants d'excitation, De nous tous, tu es le plus instruit. Es-tu marié, as-tu des enfants ?

- Ma chérie, tu es indiscrète et tu vas mettre Hamid dans l'embarras, déclara Maria en prenant la main de sa fille.

- Mais il n'en n'est rien, Madame Campero. Pour répondre à Claire je ne suis ni père de famille ni marié ni fiancé, ajouta-il d'un sourire narquois.

- Alors je te réserve tout mon carnet de bal ce soir, osa dire Claire sans se rendre compte de son absence de retenue.

- Hélas mon amie, je ne suis pas invité au bal, le seul arabe qui sera présent, en dehors des domestique, est le caïd, Hamid baissa d'un ton et se penchant vers Claire il ajouta : néanmoins je suis très touché. »

Maria s'inquiéta de l'attitude de Claire et pour faire diversion elle se leva et les invita à se rendre au buffet pour se restaurer.

Ils étaient attablés et dégustaient galantines de volaille, cailles aux raisins, perdreaux aux choux, le tout arrosé de vins rouge et rosé, lorsque Maria aperçut une rousse flamboyante, elle s'écria alors :

- « Elisabeth, Ramon, nous sommes ici. »

Ramon et son épouse prirent place près d'eux et le déjeuner se termina dans la joie de se retrouver.

Vers quinze heures, les femmes rentrèrent à l'hôtel pour se reposer et se préparer pour le bal.

Les garçons partirent avec Hamid faire une longue promenade.

Ramon se dirigea vers le fumoir pour y retrouver ses amis. Il les retrouva dans le jardin sur les chaises berçantes en bois cintré, fumant des gros cigares de la Havane et sirotant du cognac ou des eaux de vie.

Des clameurs s'élevèrent autour du jeune Oscar de Montagnac qui avait été pris à partie au sujet des lettres de son grand oncle, le colonel Lucien de Montagnac publiées par la librairie Plon en 1885.

- « Comment avez-vous osé publier ces pamphlets contre l'armée française au moment de la conquête de l'Algérie ? l'invectiva un vieux colon en habit de soirée.

- Mais je n'y suis pour rien, c'est le père de mon cousin germain qui a pris cette initiative, balbutia le jeune homme très mal à l'aise.

- Je trouve, au contraire, cette publication très courageuse car les lettres contiennent beaucoup de vérités historiques, intervint le caïd.

- Je vous en conjure, Monsieur le Caïd, n'intervenait pas dans cette querelle, intercéda François Thevzer qui n'avait pas lu le livre mais qui préjugeait de la mauvaise tournure que prenait la conversation.

- Peu d'entre vous ont lu ces lettres ou les ont mal interprétées, déclara Maître Bujeau.

Bien que se réjouissant de la mauvaise posture de son rival, il ne pouvait pas supporter que l'on salisse la mémoire de ce valeureux combattant qu'avait été Lucien de Montagnac, mort tragiquement dans une embuscade en 1845, le ventre ouvert et le crâne fendu.

-« Mon oncle a bien connu cet officier téméraire, continua le notaire. C'est un témoin des difficultés rencontrées par l'armée française durant cette lutte contre l'émir Abd-el-Kader.

Il se plaignait du maréchal Valée qui poussait ses armées, sans tenir compte de l'état des troupes, et des razzias organisées par le général Lamoricière car c'étaient ses soldats qui avaient la mission de vider les silos, brûler les récoltes et voler le bétail des tribus arabes.

Comme leur disait leur général : « La guerre que nous allons faire n'est plus une guerre à coup de fusil. C'est en enlevant aux Arabes les ressources que leur sol leur procure, que nous pourrons en finir avec eux ». Nos soldats n'étaient pas préparés à ce type de combat, eux qui avaient fait la guerre de 70. Mais nous avons gagné et divisé l'Algérie en trois départements de la France.

En aucun cas, Montagnac ne fut un traître ou un séditieux, il s'est battu jusqu'au bout pour la patrie, même s'il ne comprenait pas toujours la stratégie de ses supérieurs ».

François Thevzer, en sa qualité d'hôte, n'appréciait pas cette conversation par égard pour le caïd dont personne ne se souciait. Il chercha à détourner son attention et demanda à Ramon de bien vouloir s'occuper de lui.

-« Mon cher Caïd, connaissez-vous Paris ? dit Ramon en rapprochant son siège.

- Mais bien sûr, je suis allé à l'exposition universelle de 1889. J'ai même reçu une récompense distribuée par le Président Sadi Carnot pour les tentes Kabyles disposées sur l'esplanade des Invalides. Cette exposition était merveilleuse, la galerie des machines, à l'extrémité du Champ-de-mars ressemblait à un grand vaisseau de fer et de verre.

J'ai escaladé la tour construite par Monsieur Eiffel jusqu'au troisième étage et de là haut nous avions une vue imprenable sur la ville mais je ne sais si j'y retournerai un jour.

- En tous cas, ce n'est pas le bon moment. Il se passe en France des évènements dramatiques, répondit Ramon, en tirant sur son Havane. Le 8 décembre dernier, une marmite pleine de clous a été lancée par Auguste Vaillant d'une tribune de la chambre des députés, elle a explosé et fait de nombreux blessés. L'homme a été guillotiné. Néanmoins, de nouveaux attentats se produisirent à Paris. Une bombe à l'hôtel Terminus, près de la gare Saint-Lazare, a tué une personne et fait une vingtaine de blessés. Son auteur Emile Henri a déclaré vouloir venger Vaillant.

Il fut lui aussi guillotiné mais, entre février et avril, trois nouveaux attentats ont été perpétrés dans des lieux publics. Alors mon ami, n'allez pas à Paris ».

- Je croyais que la France était républicaine. Mais quelles sont les revendications de ces hommes ? demanda le Caïd très étonné.

- En fait, déclara Ramon, il s'agit d'anarchistes qui demandent la suppression de la propriété privée et du gouvernement. Ils se réclament de Proudhon et de Bakounine et ils se sont séparés des socialistes en 1879. A partir de 1892, ils se livrèrent à des actes de violence et leur principal acteur fut Ravachol qui jouait de la dynamite. Il fut guillotiné en juillet 1892. D'autres ont voulu le venger, la presse en avait fait : « le Christ de l'anarchie ». Ces hommes sont sans foi ni loi.»

- Il faut cependant préciser, intervint le Père Jacques, que ces hommes n'avaient pas tous des motivations politiques : Ravachol n'était en réalité qu'un repris de justice qui, sous prétexte de s'attaquer à la société, avait commis de nombreux crimes. Vaillant, fils naturel d'un gendarme et d'une servante, avait voulu se venger de la société dans laquelle il ne trouvait aucune place. Henry était le fils d'un communard et il n'avait jamais pardonné à la société le sort qui leur avait été réservé.

- On reconnait bien en vous le jésuite qui cherche toujours à excuser et à faire confiance à l'homme et à son libre arbitre. Sans la grâce divine l'homme ne peut que vivre, comme ces anarchistes, que dans le péché, dit en souriant Ramon.

- Cher ami, nous n'allons pas reprendre la querelle des jansénistes sur les partisans de la grâce efficace et ceux de la grâce suffisante, mais je pense que ces hommes n'avaient pas leur libre arbitre et que ce mouvement s'éteindra de lui-même assez rapidement.

- Dieu puisse vous entendre, Père Jacques » proféra le Caïd.

François Thevzer comprit que toutes ces discussions pouvaient engendrer des querelles, aussi proposa-t-il à ces invités une partie de croquet dans le jardin. Tous les hommes se levèrent, ravis de se dégourdir un peu les jambes en attendant le bal du soir.

La réception débuta vers dix neuf heures. Maria et ses filles arrivèrent les premières. Elles furent reçues dans les jardins, débarrassés des tentes, garnis d'hortensias bleus et roses et de roses blanches. Les serviteurs défilaient en présentant des rafraichissements sur des plateaux en cuivre ciselé.
Peu à peu les invités peuplèrent les jardins et à la nuit tombante la grande salle de réception fut ouverte laissant apparaître de larges tables rondes disposées autour de la piste de danse.

L'orchestre jouait le ballet de Piotr Ilitch Tchaïkovski « Casse-noisette » pour permettre aux invités de prendre place. Maria était à la table de Madame Fabre avec ses enfants et leurs amis. Des adolescents, en grande tenue de serveur, leur portaient du champagne et des pains d'anis, biscuits à la cuillère, macarons et aussi des gâteaux arabes au miel.

Marie-Amélie et Ernest ouvrirent le bal par une valse de Johann Strauss : « Le beau Danube bleu ». La mariée était magnifique dans sa robe, style second Empire, en satin de soie moirée blanc et coquille d'œuf. Elle portait un collier de perles fines qui rehaussait son décolleté. Maria la regardait avec fierté, la robe, confectionnée par elle, était somptueuse.

Ramon vint l'inviter à danser. Maria remarqua très vite le manège de son cousin qui la serrait d'un peu plus près lorsqu'ils évoluaient près d'Elisabeth qui dansait avec un général. Ramon était très jaloux, son épouse, la flamboyante rousse aux yeux verts, était volage et Ramon en devenait fou. Il n'osait plus voyager seul ou aller à la chasse et ses affaires commençaient à en pâtir. Maria eu pitié de lui car il connaissait à son tour les souffrances de Dolores.

Elle essaya de le distraire et de le faire rire mais c'était peine perdue, Ramon faisait une fixation. Elle fut heureuse de regagner sa table et retrouva toute sa petite famille qui riait aux éclats.

Rose et Vincent se regardaient dans le blanc des yeux, José discutait avec Monsieur Fabre et François-Manuel regardait avec insistance la jeune Isabel, assise à la table de Ramon.

Eléonore ne tenait pas en place, elle courrait, poursuivie par Auguste Thevzer, à travers les tables.

Seule Claire semblait un peu triste, plongée dans ses pensées.

Au milieu de la soirée, Henri Pietron, négociant en vins, vint inviter Maria à danser une valse de Vienne. José regardait sa mère dans les bras de cet homme, grand, distingué, portant la cinquantaine avec panache. Il fut stupéfait de ne plus voir en elle la mère mais la femme. Maria semblait si légère et comme en état de grâce. Elle souriait à son cavalier, la tête renversée. José eu un choc : sa mère et cet homme se connaissaient et s'aimaient. Ils étaient certainement amants.

Il se tourna vers Claire et lut dans ses yeux la même impression. Il s'approcha de sa sœur et lui demanda si elle connaissait cet homme. Claire répondit qu'elle le voyait pour la première fois et qu'elle ne comprenait pas l'attitude de leur mère.

José chercha François-Manuel mais ce dernier après avoir longuement dansé avec Isabel, l'avait entrainée dans les jardins.

José dit à Claire : « Nous devons nous parler au plus vite en dehors de la présence de Mère ».

Claire promit de le prévenir et d'organiser cette réunion de la fratrie.

Le bal dura toute la nuit jusqu'à trois heures du matin.

XI. La décision de la fratrie

Le jeudi suivant, profitant de l'absence de Maria, la fratrie se réunit, rue Lamoricière, dans l'appartement familial.

François-Manuel était en retard mais José ne voulut pas commencer sans la présence de son frère :

> -« Ce que j'ai à vous dire nous concerne tous et nous attendrons François-Manuel. Rose, sers nous le thé avec les montécaos que tu as faits la semaine dernière. Plus ils rassissent et meilleurs ils sont. »

François-Manuel arriva enfin et s'exclama :

> -« C'est quoi cette réunion de famille dans le dos de Mère ? »

José pris la parole d'un air grave :

> - « Il me semble urgent de partir à la recherche de Père. »

Ils se regardèrent stupéfaits et Rose s'écria :

> -« Mais tu es fou, Père est parti depuis si longtemps et cela fait plus de dix ans que nous avons perdu sa trace. Qu'est-ce qui te prend soudain ? »

- J'ai de nombreuses raisons, répondit José.

La première est l'attitude de Mère pendant le bal. Seuls Claire et moi avons compris que mère avait probablement un amant, vous autres étaient bien trop occupés à folâtrer. Il est inadmissible que mère trompe son mari, notre Père. Nous devons le retrouver et le ramener en Algérie.

La deuxième, vous concerne tous car si vous souhaitez vous marier vous devez avoir l'autorisation de notre père. La troisième, enfin, est d'ordre financier. Père a peut-être fait fortune en Argentine et il devra nous aider pour notre installation.

- Il me semble que c'est cette dernière raison qui soit la plus importante pour toi, s'exclama Rose qui avait son franc-parler. Il semblerait que tu cherches de l'argent pour racheter les fours à chaux de Monsieur Fabre.

- Ne vous disputez pas, intervint Claire, José a raison. De toutes les façons, Père nous doit bien ça après nous avoir abandonnés.

- Il me semble que ce soit plutôt Mère qui n'ait pas voulu le suivre, reprit Rose, d'ailleurs nous devrions le lui demander.

- Personnellement, cela m'est bien égal qu'il soit là ou pas, je ne le connais même pas, déclara Eléonore.

- Alors procédons à un vote, proposa François-Manuel que l'aventure tentait. »

Ils procédèrent à un vote à main levée et Rose n'osa pas s'y opposer. La décision était prise, ils partiraient, et ce, rapidement car José allait être libéré fin mai et François-Manuel attendait le tirage au sort pour son incorporation.

Maria rentra vers dix-sept heures et fut ravie de voir ses enfants réunis autour d'une tasse de thé.

-« Quelle surprise, mes chéris, c'est si rare de vous avoir tous ensemble. Je prendrais bien une tasse de thé moi aussi, dit-elle en se débarrassant de ses paquets.

- Maman, commença José, nous avons besoin de savoir pourquoi Père est parti et surtout les raisons pour lesquelles nous ne l'avons pas rejoint en Argentine. »

Maria reçut cette demande comme un soufflet. Elle ne s'y attendait pas. Après toutes ces années ils n'en parlaient plus, alors pourquoi aujourd'hui se demandait-elle sans oser poser la question. Elle s'assit et but son thé lentement avant de répondre :

-« Mon chéri, dit elle en s'adressant à José, tu avais dix ans lorsque ton père nous a quittés et Eléonore n'avait que quelques mois. Il est parti à la suite du massacre des alfatiers espagnols par les Arabes. Il a craint pour sa vie et pour les nôtres. Il pensait que nous, les Espagnols, n'avions aucun avenir en Algérie.

Il a rencontré des Basques qui émigraient en Argentine, le nouvel « eldorado », et il les a suivis. Ils firent un voyage épouvantable et arrivés au pays ils n'ont pas fait fortune.

Les Basques se sont installés comme colons, mais votre père n'avait aucune compétence en agriculture. Il travailla dans le bâtiment. Il ne gagnait pas assez d'argent pour nous en envoyer et il était hors de question que nous entreprenions un voyage dans les mêmes conditions que lui au risque de voir périr mes enfants en mer comme la nièce d'Esquivel, son ami.

Pendant deux ans votre père m'a écrit mais il se faisait de moins en moins pressant pour nous faire venir et il ne nous envoyait pas d'argent.

Notre existence à Tlemcen était paisible et prospère. Alors pourquoi partir ?

J'ai gardé toutes ses lettres, vous avez le droit de les lire mais pas celui de me juger » dit elle en éclatant en sanglots. »

Rose se précipita pour embrasser sa mère.

-« Mamoun chérie, personne ne te fait de reproches. Tu nous as élevés seule et dans de très bonnes conditions. Tu as beaucoup travaillé et nous a rendus très heureux ».

José rebondit sur les propos de sa sœur :

> -« Mère chérie, nous t'aimons et nous ne jugeons personne, ni Père ni toi. Nous avons seulement besoin de le retrouver, de savoir s'il est toujours vivant, s'il a fait fortune ou s'il vit dans la misère. Cette incertitude nous mine et nous sommes fermement décidés à partir à sa recherche. »

Maria se redressa fièrement :

> « Si vous partez, je viens avec vous. Nous ferons un beau voyage et nous reviendrons avec lui. Aujourd'hui plus rien ne s'oppose à son retour puisque nous sommes des Français depuis 1889. Quand voulez-vous partir ? »

En chœur les enfants lui crièrent : « Merci Maman, si tu le peux, nous partirons début juin. »

XII. Une halte à Marseille

Maria termina ses commandes, sous-loua son appartement et compta ses économies. Elle disposait d'un petit pécule qui leur permettrait de voyager en deuxième classe et de subsister au moins les premiers temps en Argentine. Il était inutile de prévenir Joseph de leur arrivée car ils seraient sur place avant d'avoir reçu sa réponse.

Eléonore termina son année scolaire, Claire prit un congé sans solde et Maria confia l'atelier à son ouvrière la plus qualifiée.

Les passeports établis, ils prirent le train pour Oran avec Madame Fabre qui, comme tous les étés, allait rendre visite à sa mère qui habitait Marseille.

Ils arrivèrent le 1er juin près des côtes de Marseille, après un voyage paisible et enchanteur sur une mer d'huile sans le fameux Mistral qui vous tourneboule et vous glace jusqu'aux os.

Ils longèrent l'île de Riou, autrefois très boisée, qui fut dévastée par les chèvres. Elle est tordue et dentelée comme les sierras espagnoles avec au centre un chaînon montagneux qui portait une vigie au XVIe siècle. Aujourd'hui le sable de ses plages est utilisé au pavage des rue de Marseille. Dans cette île vivent des chèvres, des lapins et des faucons.

Ils abordèrent en suite l'île de Calseragne, encore appelée île Plane en raison de sa forme aplatie.

Puis ils longèrent l'île de Jarre où l'on peut accéder à la grotte des morts, colorée en rouge. Le 20 septembre 1720, le Grand Saint Antoine, porteur de la peste à Marseille y fut incendié et les pestiférés ensevelis.

Enfin ils entrèrent dans la rade Marseille près de l'île de Maïre en frôlant la pointe du Tiboulen. Ils évitèrent de justesse les pointus qui allaient vers la passe entre l'île et le cap Croisette poser leurs palangres.

Le spectacle était époustouflant : la mer avait des couleurs d'azur et quatre nouvelles îles semblaient protéger l'entrée du port de Marseille. Les deux plus grandes avaient pour noms : Ratonneau et Pomègues. Elles étaient reliées par la digue Berry. Du bateau, on pouvait apercevoir le fort Ratonneau, construit sous Henri IV, et l'hôpital Caroline, édifié en 1828 pour soigner les malades de la fièvre jaune.

En passant près du château d'If, Claire s'exclama :

- « Ne s'agit-il pas de la prison où fut enfermé Edmond Dantes ? »

Madame Fabre sourit et répondit :

-« Cette forteresse prison a été construite sous François 1er. On y enfermait à l'époque des pêcheurs marseillais, puis, au XVIIIe siècle, les huguenots.

Elle servit aussi à enfermer les communards de 1848 et le dernier prisonnier célèbre fut Gaston Crémieux, avocat et journaliste, pour ses idées radicales et républicaines, qui avait participé, en 1871, à l'insurrection de la commune de Marseille.

Quant à Edmond Dantès, c'est un personnage de fiction du roman feuilleton de Monsieur Alexandre Dumas qui s'est inspiré de la vie de Pierre Picaud, cordonnier en chambre à Nîmes. Cet homme n'a jamais été enfermé au château d'If mais dans la forteresse de Fenestrelle dans le Piémont en Italie. Mais peu importe ma chérie, les Marseillais se sont appropriés cette histoire et ils sont persuadés de la réalité de l'existence d'Edmond Dantès. »

Ils arrivèrent enfin dans le port de Marseille et débarquèrent sur le quai de la Joliette, nouveau bassin portuaire. Un fiacre les attendait pour les conduire à la bastide de Madame Filiponneau, mère de Madame Fabre.

La campagne, où Madame Fabre avait passé son enfance, était située près du vieux village de Saint Barnabé. La maison était sur les hauteurs, elle dominait le ruisseau du Jarret bordant une partie du parc qui l'entourait. Le Jarret bien que simple ruisseau devenait, au moment des crues, un torrent impétueux qui sortait largement de son lit. La surélévation de la maison avait donc été indispensable.

Madame Filiponneau les reçut chaleureusement, elle avait préparé trois chambres pour les recevoir pendant quelques jours.

Après s'être rafraîchis, ils allèrent faire une promenade sur les rives du Jarret jusqu'à l'église des Chartreux.

Maria souhaita prier dans l'église pour remercier Dieu des les avoir protégés. L'église avait été édifiée au XVIIe siècle au milieu d'un couvent dont l'ordre a été supprimé en 1790. Sa façade était d'un style classique, inspiré de l'art grec. Elle comprenait les deux ordres antiques superposés : l'ordre ionique composant le péristyle de huit colonnes, l'ordre corinthien comprenant la partie supérieure en retrait. Quatre pilastres, ornés de feuilles d'acanthe, entouraient une verrière. Un fronton triangulaire, surmonté d'une croix, couronnait le tout.

Les enfants ne voulurent pas entrer, seules Maria et Madame Fabre franchirent la porte en chêne massif. Elles furent séduites par les heureuses proportions de la nef et par l'harmonie des couleurs roses et blanches des pierres. Elles s'approchèrent du maître-autel qui venait d'être réalisé dans le style Renaissance et Maria s'agenouilla à même le sol pour prier. Maria voulut encore faire une offrande à la Sainte Vierge et elles s'approchèrent dans la chapelle des fonds baptismaux d'une statue de marbre du XVIIIe siècle représentant la vierge à l'enfant dont le visage ressemblait, disait-on, à celui de la reine Marie-Antoinette portant le Dauphin. Maria était rassérénée d'avoir pu faire ses dévotions dans cette église. Elle avait confié la vie de ses enfants et la sienne entre les mains de Dieu, de Jésus et de Marie.

Le soleil en sortant ne les éblouit pas tant l'église était claire. Ils rentrèrent gaiement et dégustèrent le pâté en croute et la salade préparés par la cuisinière.

Le lendemain matin, Madame Fabre leur fit visiter Marseille. Pour se rendre au vieux port, ils se rendirent au dépôt des tramways des Chartreux.

Ils montèrent dans un petit tramway tiré par deux chevaux hongrois et italien. Les passagers, pour descendre, tiraient la sonnette et les chevaux, bien dressés, s'arrêtaient immédiatement. Toutefois l'arrêt était interdit dans les côtes où deux chevaux supplémentaires tiraient le tramway.

Ils descendirent en haut de la Cannebière. Avant de flâner sur cette magnifique artère qui descend jusqu'au port, Maria voulut aller à la gare sur la colline Saint-Charles.

-« Pourquoi ne prenez-vous pas le bateau à Marseille, il y a une ligne régulière pour l'Argentine ? demanda madame Fabre.

- Le voyage est moins cher en partant de Bordeaux et nous gagnerons plusieurs jours de voyage en mer. »

Maria s'était, en effet, rendue compte que ses économies seraient insuffisantes et qu'elle serait bien obligée de travailler, ainsi que ses enfants, en arrivant à Bordeaux.

Ils rejoignirent la gare par de petits escaliers et des rues tortueuses. Maria acheta les billets en troisième classe et réserva leurs places pour le lendemain.

Ils redescendirent par le boulevard d'Athènes et s'arrêtèrent boire un verre dans le célèbre Café Riche, au coin du cours Saint Louis, en face de la Bourse. La décoration intérieure était très chargée avec des moulures en bois dorée et en plâtre ainsi que des colonnes d'où dégoulinaient des fleurs en métal. Ils dégustèrent des mokas et des limonades.

Puis ils reprirent leur lèche-vitrines. Rose s'émerveillait devant les bijoux exposés par les joaillers, Claire préférait les librairies et Maria les tailleurs.

Les garçons voulurent descendre jusqu'au port pour y admirer les voiliers. Au bout du port sur la gauche, en regardant le large, se dressait l'imposante masse du fort Saint-Nicolas, édifié sous Louis XIV plus pour contenir Marseille la Rebelle que pour la prévenir d'une attaque en mer, si l'on en juge par la disposition des canons tournés vers la ville ! Aujourd'hui cette citadelle est une prison.

Au fond ils aperçurent le palais impérial du Pharo que l'impératrice Eugénie de Montijo avait donné à l'Etat qui l'avait rétrocédé à la ville de Marseille.

A droite, ils virent le fort Saint-Jean qui doit son nom à la commanderie des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, édifié vers la fin du XII^{e} siècle. La tour carrée fut édifiée par le roi René au milieu du XV^{e} siècle pour garder la passe du port. La tour ronde du fanal fut élevée en 1664. Le fort fut construit sous Louis XIV, après expropriation des Hospitaliers et de nombreuses maisons. Vauban fit creuser, en 1679, un large fossé qui l'isolait totalement de la ville. Il servit aussi de prison sous la Révolution française.

Le chenal sert aujourd'hui à relier le nouveau bassin de la Joliette et des ponts tournants permettant l'accès au fort.

Près du fort Saint-Jean, ils purent aussi apercevoir l'église romane Saint- Laurent datant du XIIe siècle en pierres de taille roses.

Ils passèrent un long moment sur le quai des Belges à regarder le port puis, ils empruntèrent la rue de République (anciennement rue Impériale) et se dirigèrent vers l'hôpital de la Vieille Charité qui avait été construit au XVIIe siècle pour abriter les vagabonds et les indigents. Ce bâtiment, réalisé par Pierre Puget, servit, ensuite jusqu'en 1890, d'hospice pour les vieux. Aujourd'hui il est vide et tombe en ruine.

Maria frissonna en entrant dans le vieux quartier du Panier par la petite rue de l'hôpital. Les rues étaient très étroites et sombres. Elles grouillaient d'enfants sales, poursuivis par des mères espagnoles, italiennes et grecques. Heureusement que Madame Fabre connaissait ce quartier car s'ils se perdaient dans ce labyrinthe de ruelles et d'escaliers, ils ne sauraient se faire comprendre pour demander leur chemin.

Enfin au grand soulagement de tous, ils redescendirent sur le port par les escaliers des Accoules en passant devant le clocher de l'ancienne église, détruite pendant la révolution de 1789.

Ils étaient tous un peu fatigués après cette journée mais Madame Fabre tenait absolument à passer une soirée au Palais de Cristal avant de rentrer.

Ils se rendirent donc au 32 allée Meilhan dans le célèbre théâtre. Il ressemblait à un aquarium illuminé de lumières électriques. Ils s'attablèrent à la brasserie pour se restaurer. Aussitôt assis, deux filles, honteusement dévêtues, s'approchèrent de José et de François-Manuel. Elles leurs caressèrent le visage avec leur grand voile frangé en susurrant :

-« Venez mes chéris, vous ne serez pas déçus, mille délices vous seront offerts ».

Maria se dressa sur son siège, prête à bondir, mais José la devança et dit en se levant :

-« Mère, François-Manuel et moi, nous préférons la compagnie de ces jeunes filles aux éclats de voix des chanteurs qui se produiront dans la salle de spectacle. Nous vous rejoindrons plus tard à la sortie de la revue. »

Maria voulu lui répondre vertement mais Madame Fabre l'en empêcha :

-« Après tout, chère amie, ceux sont des hommes et il faut bien que jeunesse se passe. Ne vous inquiétez pas, nous les retrouverons plus tard. »

Maria sentit qu'elle ne pouvait insister davantage sans se rendre ridicule, leurs éclats de voix avaient déjà attiré l'attention des tables voisines.

Claire et Eléonore étaient un peu déçues du départ de leurs frères. Rose, comme toujours, trouvait les mots nécessaires à calmer le jeu :

-« Mère, ne t'en fais pas, José est un soldat. Il ne s'exposera à aucun danger et prendra soin de son cadet. Pense plutôt à toi, tu vas assister à un spectacle fantastique. Le programme prévoit, entre autres, deux jeunes talents et le fameux chanteur à voix : Adolphe Bérard. Pour terminer nous rirons des imitations de Charlus. »

Elles engloutirent leur tarte aux pommes et burent un jus d'orange avant d'entrer dans la salle de spectacle.

Elles avaient pris des places au « poulailler » tout en haut du théâtre. Elles étaient debout accoudées au balcon ce qui leur permettait de voir toute la scène.

Le présentateur en habit de soirée déambulait sur la scène en criant :

-« Voilà, c'est le retour du Petit Ludovic de Toulon que vous avez malmené il y a quelque années ; Aujourd'hui vous aller l'adorer : il s'appelle Félix Mayol et c'est un grand artiste. Public de Marseille, ne me décevez pas et croyez-moi c'est devenu Quelqu'un ce petit ! »

Le public cria :

-« Ve, c'est encore à voir, qu'il chante donc ! »

Félix Mayol entra sur scène en sautillant. Il s'adressa au public :

-« Cher public, je vais vous chanter deux chansons nouvelles qui n'ont pas encore été éditées. La première est légère et entraînante. Il s'agit d'une noce à la cascade de Paul Marinier sur une musique d'Eugène Poncin, la seconde est une chanson bretonne : La Paimpolaise de Théodore Botrel sur la musique d'Eugène Fautrier. Les deux « Eugène » vous enchanteront. »

Un homme cria dans la salle :

-« Alors petit ça vient ou ça vient pas »

L'orchestre commença et Félix Mayol entonna un air entraînant :

C'est une noc' qui se balade
Et qui s'en va tout doucement
Prendre l'apéritif gentiment
À la cascade
En s'promenant.

Rose, Claire et Eléonore reprenait le refrain en se dandinant et toute la salle chantait. Mayol était sauvé, il plaisait au public marseillais.

La seconde chanson fut un triomphe et Rose chantait avec lui :

"J'aime Paimpol et sa falaise,
"Son église et son grand Pardon ;
"J'aime surtout la Paimpolaise
"Qui m'attend au pays breton."

Mayol avait chauffé la salle et pouvait laisser place à la grande vedette Eugénie Buffet qui avait conquis le public du Palais de Cristal sous le nom de Juliany en 1886. Elle arriva toute emplumée sur scène et interpréta : « La sérénade du pavé » dont les paroles et la musique de Jean Varney fit pleurer tous les spectateurs :

Sois bonne, oh ! ma belle inconnue
Pour qui j'ai souvent chanté
Ton offrande est la bienvenue
Fais-moi la charité

Sois bonne, oh ! ma belle inconnue
Pour qui j'ai souvent chanté
Devant moi, devant moi, sois la bienvenue.

Un homme petit, inélégant, boiteux et qui en plus louchait, entra sur scène sous un tonnerre d'applaudissements. Il s'agissait du grand chanteur à voix : Adolphe Bérard qui ne chanta qu'une seule chanson car il devait aussi passer au théâtre concurrent de l'Alcazar. Il chanta une chanson magnifique que nos visiteuses de Tlemcen n'oublieront jamais : « Le temps des cerises », paroles de Jean-Baptiste Clément et musique d'Antoine Renard.

Puis après l'entracte, pendant lequel elles retournèrent boire une limonade à la brasserie. Elles cherchèrent désespérément José et François-Manuel.

Le spectacle continua avec Charlus, le grand imitateur de Paulus dont il chantait le répertoire. Comme lui, il lançait sa canne, il renversait la tête en arrière en faisant jouer en même temps ses bras et ses mains. Il gambadait, il clignait de l'œil mystérieusement, il scandait de sa tête chaque coup de cymbales. Il chantait des marches presque militaires comme « En revenant de la revue » ou « Le père la Victoire » en gambadant sur un cheval imaginaire. Le public marseillais entonnait les refrains et scandait la musique. Il chantait devant un public conquis d'avance.

Maria n'appréciait pas vraiment cette satire sur les Français qui avaient plébiscité le général Boulanger. Ce dernier, ministre de la Guerre, avait modernisé l'armée et réduit la durée du service militaire. Il aurait pu sauver la France de ces parlementaires corrompus mais il n'avait pu supporter la mort de son grand amour et s'était suicidé sur sa tombe.

La seconde chanson vantait les exploits d'un vieux soldat de l'Empire qui exhortait les jeunes à boire et à se battre. Elle ne voulu toutefois pas décevoir son amie et elle n'en laissa rien paraître.

Le retour en fiacre se fit tard dans la soirée sans avoir revu les garçons.

Maria ne dormit guère cette nuit-là. Elle se levait toutes les heures pour vérifier si ses garçons étaient rentrés. Elle buvait un verre d'eau et se recouchait sans pouvoir s'endormir. Elle avait une boule d'angoisse dans la gorge car elle imaginait le pire : un accident, une bagarre, un assassinat etc.

Marseille était une ville dangereuse avec tous ces émigrés italiens, grecs, arméniens ou espagnols. La nuit les rues étaient sombres et tout était possible. Ses fils savaient qu'ils devaient prendre le train le lendemain à dix heures et en conséquence ils auraient dû rentrer.

Elle s'assoupit une heure et se leva à l'aube. Dans la cuisine, le feu avait été ravivé dans le foyer de la cuisinière à bois et Madame Fabre avait déjà fait du café.

-« Maria que se passe-t-il, vous avez une mine affreuse ? dit-elle en embrassant son amie.

- Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Les garçons ne sont pas rentrés, je crois qu'il faudrait prévenir la police, articula Maria qui avait la bouche toute desséchée.

- Ne vous affolez-pas, Maria. Vos garçons sont des hommes qui ont rencontré des filles de petite vertu et qui ont certainement passé la nuit avec elles. Nous allons déjeuner, réveiller les filles et préparer les bagages. Entre-temps ils arriveront et tout rentrera dans l'ordre. »

Madame Fabre lui répondit en servant un grand bol de café au lait avec du pain blanc, de la crème de lait et de la confiture d'abricot.

Maria ne demandait qu'à être rassurée, elle savoura ce repas matinal et s'étourdit dans les préparatifs du départ. Rose, Claire et Eléonore se réveillèrent sans difficulté, toutes excitées par la perspective du voyage et de l'aventure.

Seule Rose sentit l'angoisse de sa mère mais elle ne voulut pas le lui montrer et prépara elle-même les bagages de ses frères absents. Elle ne comprenait pas leur inconscience et leur légèreté. Comment avaient-ils pu être aussi égoïstes en laissant aux femmes le soin de faire et de porter leurs malles ?

Madame Filiponneau descendit de sa chambre vers huit heures. Elle portait, avec élégance, une robe de chambre en soie parme. Elle donna des ordres à sa fille et à la bonne qui venait d'arriver :

-« Marie, dépêchez-vous de servir le petit déjeuner et toi, Eugénie, prépare le piquenique de nos amis qui auront à se nourrir dans le train. Donne-leur de l'excellent pâté en croute, du jambon, du saucisson et remplis des bouteilles avec de la glace pilée venant des glacières de Font-Frège dans la Sainte-Baume. Vous pourrez ainsi boire frais jusqu'à votre arrivée à Bordeaux, dit-elle en s'adressant à Maria.

- Je ne sais comment vous remercier, chère Madame Filiponneau. Vous nous avez reçus comme des membres de votre famille et je ne l'oublierai jamais. J'espère vous revoir bientôt à Tlemcen » dit Maria en embrassant son hôtesse chaleureusement.

Vers neuf heures, elles chargèrent le fiacre et partirent pour la gare. En arrivant sur le quai, Maria aperçut José qui faisait les cents pas et François-Manuel qui était assis par terre adossé à un poteau.

Sa joie se transforma en une explosion de colère. Ils se précipitèrent vers elle mais elle les reçut à coup d'ombrelle :

-« Qu'elle honte ! cria-t-elle, Où avez-vous passé la nuit ? Je pense que de savoir que j'étais morte d'inquiétude ne vous a pas dérangé dans vos plaisirs nocturnes. Je vous préviens que si vous recommencez une seule fois, je rentre à Tlemcen. »

Un attroupement s'était fait autour d'eux et les curieux s'exclamaient :

- « Ve, comme la femme traite les hommes. Elle a du caractère celle-là !».

Eugénie Fabre détestait se donner en spectacle, elle s'approcha de Maria pour la calmer :

-« Maria, arrêtez, tout le monde vous regarde. Ils sont saints et saufs c'est le principal. Pressez-vous, vous allez manquer le train. »

Maria fondit en larmes, sentant bien le ridicule de la situation. Elle s'excusa auprès de Madame Fabre et monta dans le train suivie de sa petite famille.

XIII. Un séjour à Bordeaux

Ils s'installèrent dans le train, les uns en face des autres. Maria choisit la banquette dans le sens de la marche mais laissa le bord de la fenêtre à Eléonore qui voulait voir le « pays ». Elle ne tarda pas à s'assoupir et dormit près de deux heures. Lorsqu'elle se réveilla, elle fut stupéfaite par l'absence de ses garçons.

-« Où sont vos frères ? Ils ont bien pris le train avec nous, je n'ai pas rêvé ? demanda-t-elle d'une voix angoissée.

- Mais oui, répondit Rose, François-Manuel dort sur la banquette arrière et José est parti se dégourdir les jambes. »

Maria se sentait responsable de ses enfants même si certains avaient atteint l'âge adulte. Elle n'avait jamais été une mère possessive, il lui suffisait de voir qu'ils allaient bien. Ce voyage était une aventure peut-être hasardeuse. Ils n'avaient pas assez d'argent pour prendre le bateau à leur arrivée à Bordeaux. Il leur faudra se loger et trouver du travail. Ensuite il y aura la traversée et ses dangers, puis le débarquement en Argentine et la recherche de Joseph. Elle n'était pas sûre que son mari habite toujours l'adresse indiquée dans sa dernière lettre et dans ce cas comment le retrouver.

Il fallait qu'elle se calme sinon elle risquait de perdre la raison. Toutes ces idées se bousculaient dans sa tête et lui donnaient le vertige. Non ! Elle ne pouvait se permettre de craquer, ses enfants avaient trop besoin d'elle. Toutes ces idées noires étaient dues à la fatigue, elle n'avait pratiquement pas dormi la nuit précédente.

Eléonore avait le nez collé à la vitre et elle semblait émerveillée par les paysages qui défilaient. Rose et Claire discutaient joyeusement. Maria était seule à s'inquiéter et à avoir peur. Elle ne devait pas le montrer, surtout à José qui au lieu de la rassurer, s'agaçait de ses angoisses et se moquait d'elle. Elle savait très bien que lui aussi était conscient des difficultés à venir mais comme dans tous les groupes, il suffit qu'il y en ait un qui manifeste son inquiétude pour que les autres se détendent en lui laissant le fardeau sur le dos. Mais quoi de plus normal, c'était-elle la mère donc, elle devait assumer ses peurs et les leurs.

Bon, il fallait agir, faire quelque chose pour s'occuper et ne plus penser. Manger ? c'était trop tôt. Alors elles pouvaient boire de l'eau fraîche additionnée de sirop de fraise, préparé par Madame Filipponeau. Quelles braves amies ! Elles les avaient accueillis si chaleureusement et elles avaient su leur faire visiter et aimer Marseille. Il lui semblait qu'ils avaient mangé leur pain blanc et que la ville de Bordeaux serait sans doute moins accueillante.

Elle se leva et sortit de son panier une bouteille entourée d'un chiffon mouillé et servit à boire.

-« Maman, l'eau est encore glacée. C'est extraordinairement bon et rafraîchissant ! s'exclama Rose en tendant le verre vide à Claire.

- Tant mieux mes chéries. Profitons de ce moment de plaisir. Nous déjeunerons dans une heure environ. »

Le train arriva en gare d'Arles et le compartiment s'anima. La moitié des passagers se leva et se fraya un passage pour descendre. Ils furent aussitôt remplacés par de nouveaux voyageurs qui voulurent prendre les places assises des garçons. Maria les invectiva, mais José qui venait de les rejoindre, intervint et dit à sa mère :

-« Laisse-les s'asseoir. Je peux très bien rester debout jusqu'à Sète où nous devons changer de train. »

Maria pensa que son fils avait fait cela par galanterie car les passagers en question étaient un père et sa fille. Cette dernière était très jolie, elle était vêtue d'une robe de soie rose, cintrée à la taille avec un fichu en dentelle blanche assorti à sa coiffe qu'elle portait haut sur ses cheveux noirs relevés en chignon. Le père, un Camarguais rougeau, les remercia vivement et la jeune fille sourit à José en baissant les yeux. La conversation ne s'engagea toutefois pas et Maria, bercée par le mouvement régulier du train sentit ses paupières s'alourdir et son corps s'engourdir.

Ils descendirent à Sète et attendirent sur le quai la correspondance pour Bordeaux près de deux heures. Ils en profitèrent pour se restaurer et regarder passer les trains avec leurs locomotives fumantes.

José leur expliqua que la vapeur poussait le piston qui lui-même poussait la bielle qui faisait tourner les roues.

Leur train arriva enfin, l'attente en plein soleil avait été pénible. Ils s'installèrent confortablement dans le wagon de deuxième classe, prêts à affronter le « Nord ».

Ils découvraient la France et se l'appropriaient. Ils étaient des Français d'Algérie et pour la première fois ils visitaient leur nouvelle patrie, eux qui pendant longtemps n'avaient été que des Espagnols émigrés en Algérie. Ils étaient fiers de leur patrie qu'il trouvait si belle avec ses rivières aux eaux miroitantes et ses vertes prairies.

Rose poussa du coude Eléonore et lui dit en arabe : « Chouf Chouf al baqara ». Elles éclatèrent de rire car la traduction signifiait : « Regarde, regarde la vache (phonétiquement : beufgras) ». Si les vaches françaises méritaient cette appellation, les vaches algériennes auraient pu être surnommées : vaches maigres.

Après Toulouse, le temps changea et la pluie se mit à tomber. Maria pensa que ce changement de climat n'augurait rien de bon et qu'il leur serait très difficile de vivre à Bordeaux. Avant même d'arriver elle détesta cette ville.

Le train arriva, en gare du Midi à Bordeaux, en fin de soirée. Quelle différence entre la gare Saint-Charles de Marseille et ce modeste embarcadère sur lequel étaient disposés des bâtiments en bois ! Une nouvelle gare était en construction mais en attendant ils sortirent sous une pluie battante, les pieds dans l'eau, mouillés jusqu'aux os.

Ils prirent l'omnibus pour se rendre dans le quartier des Chartrons. José avait demandé à un de ses amis, zouave de Bordeaux, l'adresse d'une pension de famille près du port.

Le cocher arrêta l'attelage devant un petit immeuble de trois étages, en leur criant :

-« Les Algériens peuvent descendre. »

Maria devint toute rouge et se mordit les lèvres pour ne pas répondre et se quereller avec ce vaurien de Français. Une petite bonne femme, toute ronde, au visage couperosé, vint à leur rencontre en souriant :

-« Robert m'a écrit pour m'annoncer votre arrivée. Entrez, j'ai préparé deux chambres pour vous et après y avoir déposé vos malles, vous pourrez descendre dans la salle à manger où nous servons le repas à vingt heures. »

Maria laissa ses enfants porter les bagages et suivit leur hôtesse pour négocier les conditions du séjour. Le prix de la pension était trop élevé pour six personnes d'autant qu'il n'était pas possible de cuisiner dans les chambres. Maria paya d'avance trois jours en comptant bien trouver dans ce laps de temps un logement de deux pièces.

Ils descendirent en salle à manger vers vingt heures. Madame Durand leur présenta les autres pensionnaires qui buvaient un porto en attendant le repas :

-« Monsieur Méthais, médecin en retraite »

Maria tendit sa main à ce vieil homme très distingué qui l'effleura de ses lèvres.

-« Bienvenue à Bordeaux, chère Madame. Je sais que vous avez fait un long voyage qui, si je ne m'abuse, est loin d'être terminé, lui dit-il avec un large sourire qui éclaira son regard d'azur.

- Merci beaucoup Docteur, répondit Maria avant de se retourner vers une dame, d'âge certain, à l'air pincé, toute droite dans sa longue robe noire.

- Je vous présente Madame Fauchard et sa fille Paulette qui nous viennent de Bretagne et nous font l'honneur de séjourner chez nous tout l'été. »

Maria leur sourit et appuya son étreinte de la main de Mademoiselle Paulette qui semblait très effacée, sous la coupe d'une mère autoritaire.

Madame Durand poussa en avant un petit homme aux cheveux grisonnants recouvrant un visage émacié et un nez aquilin sur lequel reposaient des binocles à verres si épais que ses yeux semblaient être deux petits pois aux couleurs sombres.

-« Si vous êtes malade, déclara-t-elle, vous pourrez vous adresser à Monsieur Pivon, laborantin en pharmacie.

- J'espère ne pas avoir recours aux soins de Monsieur Pivon, même si je suis persuadée qu'ils seraient de très grande qualité, rétorqua Maria avec un regard malicieux. »

Monsieur Dupont, homme de forte corpulence, à la chevelure blonde abondamment crantée, se présenta lui-même :

-« Chère Madame, Maurice Dupont, pour vous servir. Je suis commis-voyageur pour le compte de Flammarion, la célèbre maison d'édition de Monsieur Ernest Flammarion qui a publié Zola et Maupassant. Je ne séjourne à Bordeaux qu'une semaine par mois et je suis très heureux que les hasards du calendrier m'aient permis de faire votre connaissance. »

Il parlait en s'inclinant sur la main que lui tendait Maria, légèrement troublée par cette galanterie. Elle ne trouva rien à répondre et fit une pirouette vers une belle jeune femme, au teint diaphane et à la longue chevelure brune, retenue par un ruban, assorti à sa robe moirée.

L'hôtesse la lui présenta comme une artiste et comédienne de renom. Cette personne, dénommée : Delphine Ruette, dévoila un tempérament exubérant qui n'allait pas avec son physique. Elle ondula son bras dont l'extrémité enserrait un mouchoir en dentelle. Maria ne put serrer qu'un morceau de tissus et l'impression lui fut fort désagréable.

Mademoiselle Pichard, se présenta en qualité de professeur d'histoire et Maria lui rendit sa poignée de mains, ferme mais chaleureuse.

Il restait encore une personne à saluer. Il s'agissait d'un jeune homme de l'âge de José qui ne ressemblait pas aux autres pensionnaires. Il était grand, avec de larges épaules, vêtu d'une blouse et d'un pantalon de toile.

Maria reconnut cet homme comme une personne de son monde et elle lui serra amicalement la main en lui demandant :

-« Et vous, jeune homme, qui êtes-vous ?

- Mon nom est Emilio Diaz. Je suis docker et je compte bien demain aller me louer sur le quai Bacalan. Je ne resterai qu'une nuit avec vous car je cherche un autre abri, adapté à mes moyens financiers, répondit le jeune homme avec humilité.

- Cher ami, nous sommes dans le même cas et si vous le voulez-bien, mes fils, José et François Manuel que voici, pourraient se joindre à vous demain, à la première heure. »

Puis se tournant vers l'assistance, Maria leur présenta ses enfants. Après avoir bu un verre de porto, sensé leur ouvrir l'appétit, ils passèrent à table. A l'exception du médecin et de la vielle dame, toujours flanquée de sa fille, aucune place n'était réservée. Les pensionnaires s'installèrent au gré de leur humeur.

Maria se retrouva ainsi placée entre le médecin et le commis-voyageur. Rose, Claire et Eléonore se rapprochèrent de Paulette, José prit une chaise près du docker et François-Manuel s'imposa près de la comédienne. Il engagea avec elle une conversation intime qui dura tout le repas.

François-Manuel avait, pensait Maria, un besoin permanent de plaire qu'elle ne comprenait pas. Maria était encore belle et elle ne rejetait pas l'amour. Elle aimait Henri Pietron et son extase grandissait au fur et à mesure de leur relation. C'était toute la différence entre la sexualité féminine et celle des hommes. Cette dernière s'épuisait rapidement avec le temps, alors ils avaient, supposait-elle, un besoin de renouveau sans cesse. Les femmes, au contraire, devaient s'adapter au sexe de l'homme, le reconnaître et le guider vers la partie la plus sensible de leur intimité pour atteindre l'orgasme. Leur fidélité en était le prix.

-« Vous êtes bien loin de nous, chère Madame. » lui susurra Monsieur Dupont, en lui tapotant le bras.

Maria rougit, elle avait été impolie en se laissant aller à ses pensées.

-« Ne m'en veuillez pas, je suis un peu fatiguée par le voyage et je me soucie des jours à venir, mentit-elle avec un sourire gêné.

- Vous devez, je crois, repartir pour l'Argentine, retrouver votre mari ? interrogea Madame Fauchard.

- Oui, je me rendrai demain au port pour me renseigner sur les dates de départ et sur le prix du voyage, répondit Maria, soulagée de la diversion.

- J'ai voyagé dans le monde entier dans ma jeunesse, reprit Madame Fauchard, en Europe bien sûr mais aussi en Afrique, en Asie et en Amérique. Ha ! New-York ! quelle ville magnifique ! s'exclama-t-elle en s'écoutant parler.»

Elle prit la pause pour vérifier l'impact de ses paroles sur les convives qu'elle ne regardait pas. Ses yeux étaient comme perdus dans l'univers de ses voyages. Elle ne racontait pas, elle listait plutôt les villes traversées sans donner aucun détail. Très vite et comme d'habitude, personne ne l'écoutait plus, elle parlait pour elle-même, l'essentiel étant de monopoliser la parole et de s'étourdir de son bavardage sans intérêt.

Lorsqu'elle évoqua l'Indochine, Monsieur Méthais lui coupa la parole.

-« J'ai séjourné quatre années au Tonkin du 7 juin 1883 au 28 juin 1887. J'étais médecin-militaire au service du général François Oscar de Négrier pendant la bataille de Lang Son.

- J'ai connu un colonel Négrier qui a écrasé les rebelles de Bou Amena en Algérie dans les années 1881 à 1883, intervint Maria, s'agit-il de la même personne ?

- Oui en effet, il fut nommé général de brigade et prit avec le général Louis Brière de l'Isle le commandement d'une des brigades du corps expéditionnaire du Tonkin en 1884 durant la guerre franco-chinoise.

- Vous étiez donc à Lang Son ? demanda Monsieur Dupont, ne s'agit-il pas de la désastreuse retraite qui a entrainé la chute du second ministère de Jules Ferry, hué par la foule et surnommé « Ferry-Tonkin » ? Je n'ai rien compris à cette affaire, il me semblait que la Chine avait reconnu le protectorat français sur l'Annam en 1884, alors pourquoi cette bataille de Lang Son en mars 1885 ? »

Monsieur Méthais s'excusa auprès des dames et demanda si le sujet les intéressait. Maria fut enthousiaste et Madame Fauchard polie. Delphine Ruette était toujours en grande conversation avec François-Manuel et elle ne répondit pas.

-« Pour bien comprendre cette affaire il faut remonter au siècle dernier, commença Monsieur Methais.

En 1787, l'empereur Tu-Duc vint demander au roi de France de l'aide pour pouvoir retourner dans ses Etats d'Annam d'où il avait été chassé. Louis XVI, préoccupé par ses projets de réforme et par l'hostilité de la noblesse de robe, refusa de l'aider mais des officiers prirent le relai et guerroyèrent avec les partisans de Nguyen-Ahn. Ainsi ce dernier retrouva son royaume composé de l'Annam, de la Basse-Cochinchine et de la Cochinchine centrale et du Tonkin, conquis peu après.

Par la suite, Napoléon III s'intéressa à l'Indochine où les missionnaires catholiques faisaient l'objet de massacres répétés. A la demande du pape, l'empereur envoya la flotte française qui s'empara, en février 1859, de Saigon. Les positions françaises s'étant consolidées, l'empereur d'Annam, Tu Duc, fut contraint de signer un traité cédant à la France les trois provinces orientales de la Cochinchine et autorisant l'ouverture de ports aux commerçants français. En 1867, prenant prétexte de révoltes indigènes, la France occupa les provinces occidentales de la Cochinchine qui passait ainsi toute entière sous la domination française.

Les amiraux français pensaient que l'ouverture du marché de la Chine, pays de quatre millions d'habitants, ne pouvait se faire sans le contrôle de la navigation sur le Mékong, fleuve dont le passage était commandé par le Cambodge. Ainsi en 1863, la France contraint le roi Norodom à signer un traité de protectorat. A l'est du Mékong, la navigation devait se poursuivre sur le fleuve Rouge qui traversait le Tonkin.

En 1871, un pionnier français, Jean Dupuis, après une tentative de navigation en solitaire, passa avec le maréchal Mâ, vice roi du Yun-Nan, un marché aux termes desquels il devait lui rapporter des armes et en contrepartie il pourrait naviguer sous pavillon chinois et ainsi entrer au Tonkin, empire vassal de la Chine. A Hong Kong il chargea les armes promises et affréta deux canonnières.

Il navigua en pleine liberté et fit commerce avec les habitants paisibles de ces riches contrées. Il arriva à Hanoï où il établit une sorte de quartier militaire.

Sa prospérité fut vite jalousée par les mandarins de l'empereur Tu-Duc qui lui interdirent de vendre du sel. Le gouverneur de Saigon envoya le lieutenant de vaisseau Francis Garnier avec cent quatre-vingts hommes. Le 20 novembre 1873, Garnier et ses soldats prirent Hanoï et toute la province capitula. En trois jours l'ensemble du Delta fut soumis. »

Monsieur Methais s'interrompit quelques instants pour permettre à Madame Durand de servir les pigeons et petits pois frais. Il dégusta tranquillement son oiseau et reprit son récit sur demande expresse de Maria, de Mademoiselle Pichard et de Monsieur Dupont.

-« Je parle sous le contrôle de Mademoiselle Pichard, notre professeur d'histoire » dit-il malicieusement.

Cette dernière rougit et répondit timidement :

-« La conquête du Tonkin est bien trop récente pour être enseignée au collège. Nous préférons leur parler de l'Antiquité, du Moyen-âge, de la Renaissance et de la Révolution française. Même le Second Empire n'est pas abordé dans nos classes. Ces sujets sont encore trop contemporains et il y a trop de susceptibilités politiques à ne pas froisser. De plus cher ami, vous avez été un témoin direct de cette guerre avec la Chine. C'est vous qui m'en apprendrez. »

-« Bien, déclara Monsieur Methais, où en étais-je ? Ah ! Oui ! A la prise d'Hanoi par Garnier et ses hommes.

Un accord devait être signé avec les mandarins de Tu-Duc, ils se réunirent à la citadelle. Malheureusement ce jour-là les Pavillons Noirs (soldats irréguliers et rebelles) attaquèrent et Garnier, en sortant avec ses hommes, eut la tête tranchée. Son second subit le même sort. Les mandarins en profitèrent pour partir sans rien signer. Les lieutenants de Garnier conservèrent leurs positions mais ils eurent besoin de renforts.

Le Gouvernement français de Monsieur De Broglie se souciait peu du Tonkin et il n'envoya pas de troupes. Il dépêcha à Hanoi Monsieur Philastre pour signer un traité de paix avec l'empereur Tu-Duc. Cet envoyé spécial avait les pleins pouvoirs et il considéra que Garnier et ses hommes avaient agi sans mandat officiel pour rendre service au dénommé Dupuis.

Il signa avec l'empereur d'Annam deux conventions, respectivement les 5 janvier et 6 février 1874, aux termes desquelles les positions acquises par les soldats français devaient être évacuées et une amnistie accordée aux Annamites, fidèles à la cause de Garnier. Dupuis fut alors chassé d'Hanoi.

Un traité fut signé le 15 mars 1874, la France reconnaissant la souveraineté de l'Annam et son indépendance. Trois ports étaient ouverts aux Français, ainsi qu'une concession à Hanoi et la navigation était autorisée sur le fleuve Rouge jusqu'au Yun-Nan.

Mais le traité fut rapidement violé par les Annamites et la France envoya le commandant Rivière, le 26 mars 1882, avec deux navires et quatre cents hommes. Il trouva sur place deux compagnies d'infanterie. Le 25 avril 1883, il s'empara de la ville et de la citadelle d'Hanoi. Mais rapidement les Pavillons Noirs attaquèrent la ville et Rivière trouva la mort, le 19 mai 1883, dans des conditions affreuses. Il fut décapité, eut les mains coupées et tous ses débris furent promenés au bout de piques.

Les députés français, en apprenant la nouvelle, votèrent les crédits nécessaires à une expédition pour venger les enfants de la France. A compter du 7 juin 1883, une guerre éclair fut menée par les troupes de terre et les forces navales. Le 25 mai de la même année, après la mort de l'empereur Tu-Duc, un traité de paix fut signé et l'Annam devint un protectorat français. Les mandarins refusèrent encore de se soumettre et une révolution de palais déstabilisa l'empire.

Le 12 février 1884, des renforts arrivèrent de France. L'effectif était alors de dix sept mille hommes, divisé en deux brigades, l'une sous les ordres du général Brière de l'Isle et l'autre sous le commandement du général Négrier. Le général Courbet restait à la tête de la division navale.

Une convention fut passée, le 11 mai 1884, à T'ien-tsin avec la Chine qui reconnaissait le protectorat sur l'Annam. En conséquence, les réguliers chinois devaient évacuer le poste de Lang-Son. Cette convention ne fut pas respectée par le Chine et la guerre fut déclarée.

Les zouaves de Brière de l'Isle se battaient autour d'Hanoi, avec une mission de pacification contre les Pavillons Noirs, alors que les troupes de Négrier marchaient sur Lang-Son.

Les 4 et 5 janvier 1885, Négrier donna la chasse à dix mille réguliers chinois et pirates. Il marcha sur Lang-Son avec neuf mille soldats. Le 13 février 1885, la citadelle et la ville de Lang-Son tombaient. C'était la victoire des Français. Le général Brière de l'Isle rappela alors une partie des soldats à Hanoi, fin février, pour battre les Pavillons Noirs à Tûyên-Ouang.

Négrier et son second, le lieutenant-colonel Herbinger parvinrent à Dong-Dang, près du Song-Ki-Kong, et coupèrent l'armée chinoise en deux. Les chinois furent acculés à la frontière du Kouang-Si, province du Céleste Empire, et les Français firent sauter la porte de Chine. Après ces victoires, au bout de vingt et un jours, les vivres vinrent à manquer et les compagnies des 1er er 2ème zouaves étaient toujours attendues, et ce, en vain. Le 25 mars 1885, les troupes de Négrier furent obligées d'évacuer Dong-Dang. Elles retournèrent à Lang-Son et s'engagèrent dans une bataille sanglante contre vingt mille Chinois. Négrier fut blessé d'une balle en pleine poitrine et son second décida de rentrer à Hanoi.

Ce faux « désastre » de Lang-Son fut monté en épingle par les adversaires politiques de Jules Ferry et son ministère fut renversé. En réalité cette affaire n'eut aucune conséquence militaire car la paix était virtuellement signée avec la Chine. Henri Brisson, successeur de Ferry, n'eut plus qu'à faire signer, le 9 juin 1885, le second traité de T'ien-tsin, qui confirmait le premier.

- Merci mon ami, j'ai enfin compris cette affaire, déclara Monsieur Dupont.

- Ce que vous nous avez raconté m'a rappelé la conquête de l'Algérie, sa pacification et les horreurs des massacres commis par les indigènes, indiqua Maria.

- Non chère Madame, reprit Monsieur Methais, il n'y a aucune commune mesure entre les indigènes algériens et les Pavillons Noirs.

Ces derniers étaient d'une cruauté inégalée. Ainsi, pour vous citer un exemple, le supplice du croc de boucher par lequel le prisonnier était, pieds et poings liés, hissé par une poulie au dessus d'un crochet suspendu. Subitement le bourreau lâchait la corde et le paquet de chair s'empalait sur le crochet. Si un organe vital était touché, l'homme mourrait instantanément mais dans le cas contraire il pouvait souffrir atrocement pendant deux ou trois jours. »

Claire qui avait suivi la conversation, contrairement à ses sœurs qui papotaient avec Paulette, poussa un cri d'horreur.

Maria, pour faire diversion, complimenta Madame Durand sur sa fameuse charlotte aux fraises.

Rose s'endormait à table, elle était congestionnée et semblait fiévreuse. Monsieur Pivon, le laborantin, assis près d'elle, s'en aperçut et lui toucha le front.

-« Cette jeune fille a de la fièvre, je vais lui donner de l'aspirine. Qu'en pensez-vous Docteur ? » dit-il en s'adressant à Monsieur Methais.

- Je ne pratique plus la médecine depuis que je vois moins bien. Demain nous ferons venir mon successeur, le Docteur Frigut, répondit le vieux médecin. »

Dès le repas terminé, Maria monta se coucher avec ses filles tandis que José se renseignait auprès d'Emilio Diaz. Ils prirent rendez-vous pour un départ à quatre heures du matin afin de trouver de l'embauche.

François-Manuel, devant un cognac, continuait sa cour auprès de Delphine Ruette qui riait aux éclats. Les autres pensionnaires montèrent se coucher.

Le matin, vers dix heures, le Docteur Frigut se présenta à la pension et examina Rose.

-« Cette demoiselle a une forte rhinopharyngite. Ses sinus sont pleins et douloureux au toucher, le fonds de sa gorge est rouge et je peux même entendre un sifflement dans les bronches. Chère Madame, je lui prescris des lavages de nez à l'eau de mer, des fumigations et des cataplasmes à la moutarde. Donnez-lui aussi de l'aspirine pendant quatre jours. »

Maria remercia et paya le médecin. Elle se rendit ensuite à la pharmacie.

La maladie de Rose posait un problème car ils ne pouvaient quitter la pension avant sa guérison. José n'était pas revenu, il avait donc pu être embauché pour la journée.

François-Manuel apparut vers onze heurs, il se levait avec la bouche pâteuse. Maria explosa de colère :

-« Tu es vraiment un bon à rien, on ne peut pas compter sur toi. Je te préviens que si demain tu ne te rends pas à la bourse du travail, tu prendras tes affaires et quitteras la pension sur le champ. »

François-Manuel, le regard fuyant, sortit prendre l'air.

Maria se rendit auprès de Madame Durand, la propriétaire, pour lui proposer ses services et ceux d'Eléonore.

-« Chère Madame, vous connaissez notre situation et notre projet de voyage. Je ne dispose pas d'une bourse suffisamment remplie pour payer la pension de ma famille et le voyage vers l'Argentine.

Mes fils cherchent une embauche comme dockers au port et ils loueront une chambre meublée à Bacalan. Il reste mes filles et moi.

Rose et Claire pourraient se placer dans une bonne maison et Eléonore et moi-même pourrions vous aider à tenir la pension jusqu'à notre départ, sans autre salaire que notre hébergement.

Je pourrais vous aider à la lingerie : lavage, repassage et travaux de couture tandis qu'Eléonore pourrait faire de même en cuisine et au service à table. Qu'en pensez-vous ? demanda Maria d'une voix peu assurée.

- Mais cette proposition me convient tout à fait, je n'y arrive pas toute seule et votre aide me sera précieuse, répondit Madame Durand en embrassant Maria, pour vos filles, justement, Madame O'Connor, une Irlandaise dont le mari est un important négociant en vins, m'a demandé si je connaissais des personnes sérieuses pour deux places de bonnes. Elle habite l'hôtel particulier, orné de balcons sur trompe, juste au bout de la rue. Elles seront logées, nourries et recevront un modeste salaire. Dès que Rose sera sur pieds je vous y conduirai. »

Maria, enfin rassurée sur leur devenir, monta voir si l'état de Rose s'améliorait.

XIV. En attendant le départ pour l'Argentine

La vie de Maria et de ses enfants s'organisa très rapidement. Les garçons furent embauchés comme dockers et louèrent une mansarde avec quatre copains dont Emilio Diaz. Ils étaient un peu entassés mais ils s'entendaient très bien et la paye était suffisante pour se loger, se nourrir et économiser le prix du voyage. Rose se rétablit promptement et elle fut engagée comme cuisinière et sa sœur comme lingère chez Madame O'Connor. Elles aussi pouvaient économiser le produit de leurs gages. Maria et Eléonore restèrent, comme convenu, à la pension. Madame Durand qui était une honnête femme, leur versa un petit salaire bien qu'elles fussent nourries, logées et blanchies aux frais de la pension de famille. Maria continuait à dîner à table avec les autres pensionnaires.

Madame O'Connor était française. Elle était âgée de quarante ans et avait épousé un Irlandais de vingt-cinq ans son aîné sur la décision de ses parents. Monsieur O'Connor était très bon avec elle, il la couvrait de cadeaux et de bijoux. Néanmoins la différence d'âge commençait à se faire sentir. Son mari était de moins en moins fougueux et elle en souffrait. Elle était, en effet, dans la plénitude de sa féminité. Leurs trois enfants : Jared, Heather et Stacey étaient âgés respectivement de vingt-deux, dix-huit et quinze ans. Ils n'avaient plus vraiment besoin d'elle et en dépit d'une maison cossue à diriger, elle s'ennuyait.

Très vite elle remarqua que Claire était bien trop instruite pour être lingère, elle en fit donc sa dame de compagnie.

Claire lui racontait la vie en Algérie et lui parlait beaucoup de son ami Hamid, des medersas et de la vie des saints de Tlemcen.

Rose, pour sa part, régalait la famille en leur préparant des spécialités méditerranéennes et algériennes. En fait la cuisine de Tlemcen était un mélange de cuisine espagnole, juive et provençale. Au début Monsieur O'Connor et les enfants furent surpris par ces parfums et épices orientaux puis ils apprécièrent ses talents de cuisinière.

Devant recevoir, ce dimanche 24 juin, des amis de son mari, Madame O'Connor demanda à Rose de préparer des rognons au vin de Madère. Rose commença très tôt sa cuisine de façon à faire cuire à très petit feu les rognons et à faire réduire la sauce. Elle servit son plat avec du riz blanc. Madame O'Connor sentit son assiette, ce qui n'échappa pas à Rose, très inquiète de savoir si son repas serait apprécié. Madame O'Connor porta une cuillérée à sa bouche, manqua s'étouffer et poussa un cri :

-« Mais Rose c'est infect ! Qu'avez-vous mis dans la sauce ? demanda-elle, entre deux quintes de toux.

-J'ai suivi les recommandations de Madame, j'ai mis de la farine et du vin de Madère après avoir fait revenir les rognons avec des oignons, répondit Rose, d'une voix entrecoupée de sanglots.

- Et bien goûtez ! s'exclama la maîtresse de maison. »

En tremblant, Rose prit une cuillérée de sauce et la goûta.

-« Je ne sens rien Madame. »

Monsieur O'Connor intervint :

-« Cette sauce a un goût de pétrole. Allez-nous chercher la bouteille dont vous vous êtes servie. »

Rose se précipita dans la cuisine et revint avec la bouteille qui était restée sur l'évier.

Monsieur O'Connor regarda le liquide et le sentit :

-« C'est bien du pétrole, avez-vous perdu la tête Rose ? ».

Rose éclata en sanglots :

-« Madame, depuis ma rhinopharyngite, j'ai perdu le goût et l'odorat. Je ne voulais pas vous empoisonner, je me suis trompée de bouteille. Suis-je renvoyée ? hoqueta-t-elle les yeux apeurés. »

Madame O'Connor se leva et l'emmena dans la cuisine.

-« Non Rose, vous n'êtes pas renvoyée, mais vous comprenez bien que je ne peux prendre le risque de vous garder comme cuisinière. Vous prendrez la place de Claire à la lingerie. En attendant, servez la viande froide que vous avez préparée pour ce soir. Je m'excuserai auprès de nos invités de la frugalité de ce repas.

Ce n'est pas si grave, calmez-vous. Il n'y a pas eu mort d'homme.

Prenez donc votre après-midi pour vous remettre de vos émotions. »

Claire, informée, accourut pour consoler Rose.

Elles partirent toutes les deux rejoindre leur mère pour lui raconter la mésaventure. En chemin, elles constatèrent une grande agitation dans les rues. Des gamins, piles de journaux à leurs pieds, haranguaient la foule :

-« 24 juin 1894, jour funeste pour la France, le Président a été assassiné. »

Claire s'approcha et chercha quelques sous dans sa bourse. Son choix se porta sur « Le Journal des débats politiques et littéraires » plutôt que sur « Le Figaro » pour le prix : dix centimes au lieu de quinze et pour la longueur de l'article qui était beaucoup plus court, donnant l'essentiel de l'information :

« A Lyon, le dimanche 24 juin, le Président Sadi Carnot sortait, vers neuf heures dix, d'un banquet qui lui avait été offert au Palais du Commerce. Il avait prit place dans la voiture qui devait le conduire au Grand Théâtre pour assister à une soirée de gala. Rue de la République, un individu se précipita dans son landau, monta sur le marchepied et frappa le Président d'un coup de poignard qui l'atteignit au dessous du cœur.

L'assassin, arrêté aussitôt, a failli être écharpé par la foule. Il s'agit d'un certain Cesario Giovanni Santo qui a refusé de parler. Monsieur Carnot a rendu son dernier soupir à minuit trente cinq après une opération. Il a néanmoins reçu l'extrême onction. Toute la nuit les habitants de la ville de Lyon ont pourchassé les Italiens ou ceux qui étaient supposés l'être et même le consulat a été attaqué. »

Claire fut bouleversée, elle eut peur que dans les rues de Bordeaux les gens ne les prennent pour des Italiennes en raison de leur type méditerranéen. Rose, quant à elle, n'arrivait pas à penser à autre chose qu'à ses rognons. Elles coururent vers la pension et se dirigèrent vers la lingerie où Maria repassait.

-« Que se passe-t-il mes chéries ? » demanda Maria en reposant son fer.

- Oh ! Maman ! s'écria Rose, c'est une journée funeste. J'ai failli empoisonner mes patrons et leurs invités. Je n'ai jamais eu aussi honte de ma vie.

- Il y a bien plus grave, intervint Claire, on a assassiné le président Sadi Carnot hier soir et c'est l'anarchie dans tout le pays. Nous avons échappé de peu à une émeute.

- Bon, calmez-vous, dit Maria en embrassant ses filles. Vous me raconterez tout mais chacune à votre tour. »

Rose, en pleurant, lui narra sa bévue et encensa Monsieur et Madame O'Connor qui étaient bien bons de ne pas l'avoir renvoyée. Maria la consola et elle se tourna vers Claire qui lui tendit le journal.

Claire était très inquiète. Elle pensait que la République était menacée et que si des anarchistes avaient assassiné le Président, ils pouvaient aussi fomenter des attentats sur tout le territoire. Maria la rassura :

> -« Dans l'article, rien ne laisse supposer qu'il s'agisse d'un anarchiste, l'assassin a dit qu'il ne parlerait que devant la Cour d'assises. Seul, Monsieur Chaudey, député de Haute Saône, qui accompagnait le Président, parle de complot. Nous en saurons un peu plus, les jours prochains. En attendant, rentrez vite chez vos patrons sans traîner dans les rues. »

Le soir, pendant le diner, le sujet de conversation fut bien sûr l'assassinat de Sadi Carnot.

C'est Madame Fauchard qui commença, trop contente de pouvoir prendre la parole sur un sujet intéressant.

> -« Mais où va la France si l'on assassine en pleine rue et au milieu de la foule le président de la République ? On a déjà guillotiné Ravachol, Vaillant et Emile Henri, mais il en reste encore. Pourquoi n'a-t-on pas arrêté tous les anarchistes ? Notre police est pleutre et notre gouvernement trop mou, déclara-t-elle d'un ton péremptoire.

- Vous avez tout à fait raison, chère amie, reprit Monsieur Pivon, les modérés sont au pouvoir et l'on en voit les conséquences. Il s'agit d'un anarchiste international : c'est un italien de vingt-deux ans. Le mouvement gagne du terrain. C'est la faute des socialistes élus à l'assemblée. D'ailleurs les anarchistes sont des socialistes. Pauvre France, seul le retour des monarchistes nous sauverait de ce désastre.

- Je ne peux vous laisser dire des inepties, s'exclama avec vigueur Monsieur Dupont, les anarchistes se sont séparés des socialistes en 1879 et le gouvernement de Monsieur Casimir Perrier a fait voter des lois pour lutter contre les anarchistes : la provocation, même non suivie d'effet, est passible de cinq ans d'emprisonnement, l'entente entre individus en vue de commettre des attentats est passible de travaux forcés, la détention d'explosifs est sévèrement contrôlée et les forces de police ont été renforcées.

- Messieurs, calmez-vous, intervint Monsieur Methais, j'ai lu dans Le Figaro de ce jour qu'il s'agit peut-être d'une vengeance anarchiste : le président Sadi Carnot avait refusé la grâce de Ravachol, Vaillant et Emile Henri. Les anarchistes sont des fanatiques que la police ne peut contrôler. Ils sont prêts à mourir pour leur cause. Les monarchistes n'y pourraient rien non plus, ils ont eu, à une autre époque, des régicides célèbres. La personnalité de Monsieur Carnot ne laissait pas présager un tel attentat.

C'était un homme réservé et affable qui avait pris l'habitude d'effectuer de nombreuses visites en province et il aimait le contact direct avec la population. Et vous, chère Maria, qu'en pensez-vous ? »

Maria parlait peu et n'émettait pas d'opinion sur des sujets qu'elle connaissait mal. Néanmoins, pour répondre à la sollicitation, elle exprima ses craintes.

-« Après l'attentat, la foule s'est précipitée au consulat italien et s'en ait pris à tous les Italiens et même à tous ceux qui avaient le type méditerranéen. J'ai peur pour mes garçons qui travaillent au port, le cadet est très brun et mes filles aussi, notre nom : Campero, est espagnol mais les gens peuvent l'assimiler à un nom italien et ne pas faire la différence.

- Chère Maria, dit Monsieur Dupont, vous n'êtes pas à Marseille. Ici les gens sont plus calmes et cela m'étonnerait que vous et vos enfants soient inquiétés. ».

En effet, la vie à Bordeaux était paisible et malgré l'absence de soleil, leur séjour fut très agréable. Le dimanche après-midi, Maria et ses filles flânaient dans le jardin public. Elles faisaient le tour du plan d'eau, regardant les enfants se promener dans des gondoles. Elles s'arrêtaient au kiosque à musique pour y écouter les fanfares ou certains concerts.

Maria et Rose aimaient particulièrement l'opéra. Claire en avait parlé à Madame O'Connor. Un jour, celle-ci lui fit la surprise de lui offrir deux places pour la représentation de la Traviata avec la fameuse cantatrice américaine Lillian Nordica et le ténor Jean de Reszké.

Maria et Rose se rendirent au Théâtre Français dans la loge des O'Connor. Claire avait lu le roman d'Alexandre Dumas : « La Dame aux camélias » dont Francesco Maria Piave s'était inspiré pour écrire le livret de cet opéra, en trois actes, de Giuseppe Verdi. Elle leur avait donc un peu raconté l'histoire mais pas la fin pour leur laisser le soin de la découvrir.

Elles arrivèrent très tôt devant la façade du théâtre, inspirée des temples grecs, avec une terrasse reposant sur douze colonnes corinthiennes, surmontées des statues de neufs muses et de trois déesses. Ce chef d'œuvre architectural datait du XVIIIème siècle. Elles pénétrèrent dans le vestibule orné de seize colonnes doriques. Elles montèrent lentement le grand escalier à vis et se rendirent au premier balcon dans la loge qui leur était réservée. L'intérieur de la salle de spectacle était tout aussi magnifique, il avait été restauré et décoré en vieil or et rouge. Il était éclairé par les becs de gaz de la corniche de la coupole. Elles étaient très intimidées mais leur toilette ne dépareillait pas dans ce luxe. Elles s'assirent et observèrent les autres spectateurs. Maria avait acheté le livret pour suivre l'opéra chanté en italien.

Le rideau se leva sur un décor grandiose. Un immense canapé vieil or trônait au milieu de la scène. Sur les côtés, de grandes portes s'ouvraient sous des colonnes. Au fond de la salle il y avait une table de jeu et, en hauteur, une fenêtre éclairée. Le chœur entra entonnant des chants gais et animés. Violetta et ses invités dansaient et buvaient du champagne. Après avoir déclaré sa flamme à Violetta, Alfred chanta « Brindisi » à la gloire du vin. Maria et Rose étaient émerveillées par les voix et les robes second Empire de toutes les femmes sur scène. Rose pleura beaucoup lorsque le père demanda à Violetta de se sacrifier et surtout au troisième acte lorsque Lillian Nordica chanta « l'addio del passato ».

Maria ne pleura pas en écoutant ce dernier chant, elle frissonna, la montée de la voix de la cantatrice lui donna la chair de poule, c'était pour elle comme la lente montée de désir jusqu'à son explosion. Peu importait l'histoire ou le timbre de la voix, c'était la même sensation à chaque fois, qu'elle écouta « Casta diva » dans la Norma de Bellini ou « Vesti la giubba » dans Pagliacci de Leoncavallo. En musique, seules les voix, d'homme ou de femme, peu importait, lui procuraient cette émotion et le bouleversement de ses sens.

Elles dormirent peu cette nuit-là.

Les mois passèrent rapidement. Sur leurs salaires, ils économisèrent la somme nécessaire à payer leur voyage, en deuxième classe. Ils se constituèrent un petit pécule pour vivre en Argentine, en attendant de retrouver Joseph.

XV. Enfin l'Argentine

Par un beau matin d'hiver ensoleillé, ils montèrent à bord du « Dom Pedro », en provenance du Havre à destination de Buenos Aires. C'était un paquebot magnifique de la compagnie des « Chargeurs Réunis ». Il y avait déjà à peu près quatre-vingts passagers à bord et une cinquantaine de membres d'équipage.

Maria avait réservé deux cabines de deuxième classe : l'une pour elle et ses filles et l'autre pour les garçons qui la partageaient avec deux autres passagers.

A Bordeaux-Pauillac, ils furent une trentaine à embarquer. Le bateau, en brick, était très grand. Il mesurait plus de cent mètres de long et douze mètres de haut et était divisé en cinq compartiments étanches.

Le voyage devait durer une dizaine de jours et, pour Maria, c'étaient ses premières vacances. Elle n'avait plus à s'occuper des repas et du ménage sauf à entretenir la cabine qui était très petite. La journée se déroulait lentement, elle se promenait sur le pont avec ses filles et elles se reposaient sur des chaises longues mises à leur disposition. Claire leur faisait la lecture de livres empruntés à la bibliothèque du navire. Elle put ainsi apprendre que la Numidie, dont l'Algérie faisait partie, avait eu une reine courageuse et fière, Sophonisbe qui selon la pièce de théâtre de Pierre Corneille aurait préféré le poison à la soumission à Rome et se serait écriée avant de mourir : « Et n'étant plus qu'à moi je meurs toute à Carthage ».

Outre la lecture, elles jouaient aux cartes avec les garçons et elles étaient régulièrement invitées à la table du capitaine qui ne cessait de regarder Rose et Eléonore.

Au bout de quelques jours, le bateau fit une escale à Carril, en Espagne, pour prendre une centaine d'émigrants pour l'Argentine. Leur confort ne fut pas entamé car ces pauvres gens voyageaient, comme l'avait fait Joseph, dans l'entrepont. Les garçons se mêlaient souvent à eux car ils préféraient leur compagnie et leurs fêtes à celles des passagers en cabines. Ils descendirent à chaque escale pour visiter. Ce voyage était unique et il leur fallait profiter de toutes les occasions.

Maria avait télégraphié à Joseph la date de leur arrivée à sa dernière adresse connue. Elle n'avait pas reçu de réponse mais elle était sûre qu'il les attendrait à la descente du bateau.

La traversée de l'Atlantique se passa sans incident notoire. Le temps fut agréable et la mer peu agitée. Ils arrivèrent enfin à Montevideo. Il ne restait plus qu'une dizaine d'heures avant l'arrivée à Buenos Aires. La plus part des passagers de première classe quittèrent le navire pour se rendre plus rapidement en Argentine sur de légers vapeurs fluviaux. Pour cette raison, Maria et ses enfants purent accéder au pont des premières classes afin de mieux apprécier la fin du voyage.

Le paquebot avait considérablement réduit sa vitesse dans le delta du Rio de La Plata dont la superficie était d'environ trente mille mètres carrés.

En dépit de cette immensité, la zone navigable pour ce paquebot, à fort tirant d'eau, n'était large que de cent à cent cinquante mètres sur une longueur de deux cent trente kilomètres. La navigation était donc difficile mais le commandant du bateau était un homme d'expérience qui avait fait maintes fois cette traversée. Les eaux du delta étaient troubles et un vent du sud s'était levé.

Au bout de quelques heures, le bateau fut entouré de légères embarcations qui venaient de Montevideo. L'un de ces steamers augmenta sa vitesse et fonça droit sur le « Dom Pedro » par tribord. Le paquebot fit un écart, changea de cap et s'immobilisa. Un affolement général se développa parmi les passagers qui courraient dans tous les sens. Les membres d'équipage essayaient de les rassurer en disant qu'il s'agissait d'un simple échouement par enlisement dans les limons, que le bateau n'était pas endommagé et qu'il ne coulerait pas. Pourtant la coque en brick se mit à pencher et ce, de plus en plus rapidement. Maria était pétrifiée, les filles pleuraient et leurs frères voulaient se jeter à la mer.

Devant l'impossibilité de dégager le bateau, le commandant décida de mettre les chaloupes à la mer. Seules les passagères en cabines et leurs jeunes enfants furent autorisés à monter dans les chaloupes, bien sûr sans leurs bagages. Les hommes et les émigrants devaient attendre le secours des steamers et autres embarcations. Maria, Rose, Claire et Eléonore montèrent dans une des chaloupes de tribord. Joseph et François-Manuel qui savaient très bien nager, sautèrent pardessus bord et suivirent la chaloupe. Heureusement, ils furent tous recueillis par un steamer une centaine de mètres plus loin.

La distinction entre les émigrants et les autres passagers n'étant plus possible, ils furent tous conduits sur une petite ile au fond du delta. Ils arrivèrent deux heures plus tard sur l'ile de Martin Garcia qui leur sembla être le paradis. De très vieux « ceibas » et des lauriers créoles ombrageaient l'ile. Des militaires les accueillirent et les conduisirent dans une petite église pour se reposer. Ils purent ainsi boire de l'eau et manger du pain, fabriqué sur place. Maria et ses enfants avaient tout perdu : papiers, argent et linge. Des religieuses leur fournirent des chemises et pantalons propres pour les hommes et des robes en toile pour les femmes. Un officier vint leur expliquer que les passagers devaient subir un examen médical et rester en quarantaine avant de pouvoir regagner Buenos Aires.

« -Mais comment prévenir Père ? demanda Rose.

- Les autorités argentines le préviendront et il reviendra nous chercher à notre retour, répondit Maria sans aucune certitude, le plus urgent est de regagner Buenos Aires et de demander un duplicata de nos passeports au consulat. »

Ils passèrent la nuit à l'hôpital et subirent un examen médical approfondi deux jours après. Les médecins les ayant déclarés aptes à entrer en Argentine, ils furent transportés à Buenos Aires à la fin de la semaine sans subir la quarantaine.

Bien évidemment, Joseph ne les attendaient pas à leur arrivée. Cela n'inquiéta pas Maria outre mesure. Elle se dit qu'il les retrouverait facilement s'ils se rendaient à son adresse : conventillo Euskara à la Bocca. Ils firent le chemin à pieds et ils trouvèrent la grande maison avec une cour intérieure. Toutes les ouvertures donnaient sur ce patio où trônait une cuisinière à bois. Maria s'adressa à une vieille femme en espagnol pour lui demander si elle connaissait Joseph et Esquivel. La femme ne répondit pas, elle ne comprenait que le basque. Une jeune femme, dénommée Maiana, s'approcha d'eux et dit en français que les émigrants arrivés en 1881 étaient tous partis et qu'aucun n'était revenu. Maria lui raconta son histoire et la détresse dans laquelle ils se trouvaient sans papiers et sans argent. La femme eut pitié d'eux et leur proposa une chambre de dix mètres carrés environ pour elle et ses enfants. Elle leur assura qu'au port de la Bocca ses fils trouveraient du travail.

Après une nuit réparatrice bien qu'ils n'aient eu comme literie que deux grande paillasses, José et François-Manuel se dirigèrent à cinq heures du matin vers les quais.

Maria laissa ses filles dormir et se rendit très tôt au consulat de France. Lorsqu'elle arriva devant les bureaux, une queue de cent mètres était déjà formée. Elle y passa la matinée et ce n'est que vers quinze heures qu'elle put atteindre le guichet. Elle expliqua sa situation à un fonctionnaire compatissant mais peu efficace. Il lui fit remplir des formulaires pour retrouver la trace de son mari et pour obtenir des duplicatas de leurs passeports.

-« Il vous faudra revenir dans deux mois avec vos enfants et de l'argent pour payer les formalités administratives, lui dit-il en lui serrant la main.

- Et pour mon mari ? demanda Maria, quand saurai-je ?

- On vous écrira, répondit le fonctionnaire sans conviction. »

Maria fondit en larmes et retourna au conventillo complètement désespérée. Elle y retrouva Maiana à qui elle se confia.

-« Je ne retrouverai jamais mon mari et je ne peux même pas retourner à Tlemcen car je n'ai plus ni papiers ni argent. Ce voyage est une folie, je n'aurais jamais dû écouter mes enfants.

- Calmez-vous Maria. Si vous ne pouvez compter sur l'aide du consulat vous pouvez demander celle des associations de bienfaisance. Demain vous vous rendrez à la "*Société de protection aux immigrants français*" et je suis sûre qu'ils vous aideront à retrouver votre mari. »

Maria cessa de pleurer, embrassa Maiana et l'aida à faire de la cuisine. Les Basques sont très hospitaliers et très solidaires. Chacun aida Maria et ses enfants à se vêtir et à trouver du travail.

Le barillo de La Bocca était surtout peuplé d'Italiens. Ces derniers accueillirent aussi très chaleureusement la famille Campero. Les garçons se firent embaucher comme dockers au port et les filles comme serveuses dans les petits restaurants du quartier. Maria courrait dans toute la ville pour chercher des informations. Elle se rendit donc à la société indiquée par Maiana.

Elle partit à sept heures du matin vers le centre de la ville. Elle arriva devant la Casa Rosada, futur siège de la Présidence. Ce palais venait d'être agrandi à la demande du président de la Nation: Luis Sáenz Peña. Sa couleur rose était due à un revêtement à base de saindoux, de sang de bœuf et de chaux. Maria demanda son chemin et, vingt minutes après, elle entrait dans un petit immeuble, siège de la société. Elle y fut aimablement reçue par un employé qui, tout en la conduisant dans son bureau, lui demandait l'objet de sa recherche. Maria raconta son histoire et décrivit son mari et son ami Esquivel. L'employé consulta ses registres et lui dit :

> -« Hélas, Madame, le nom de votre mari ne figure pas sur nos registres. En revanche, nous avons inscrit un certain Xabier Esquivel qui vit toujours à Caseros.
>
> - Ah ! s'exclama Maria, vous me sauvez la vie. Si je peux joindre M. Esquivel, je retrouverai mon mari ».

L'employé, apitoyé par les larmes de joie de Maria, accepta de lui donner l'adresse d'Esquivel.

C'est en sautillant que Maria fit le chemin du retour. Elle entra dans l'église de Nuestra Señora de Belén pour y prier la Vierge Marie et la remercier de son aide à retrouver Joseph.

José et François-Manuel rentrèrent assez tôt dans la soirée ; Maria les attendait avec impatience. Ils virent immédiatement son large sourire et comprirent qu'elle avait réussi dans ses démarches.

> -« Mes chéris, j'ai du nouveau. Nous partirons José et moi à la recherche de votre père à la fin du mois. »

Deux semaines plus tard, la famille avait gagné assez d'argent pour permettre à Maria et José de partir. Ils s'embarquèrent sur un steamer fluvial pour remonter le Rio Uruguay jusqu'à Caseros.

Le petit vapeur faisait du cabotage et s'arrêtait dans tous les petits ports pour prendre des « capatazes » (contremaître des exploitations agricoles et forestières) aux bottes vernies ou des « péons » (paysans) aux larges pantalons, ceinturés de cuir et de pièces de monnaie. Ils portaient des grands chapeaux et les femmes étaient vêtues de robes aux couleurs éclatantes. Le bateau se mit à siffler et démarra lentement. L'embouchure du fleuve était très large et le bateau s'élança puis ralentit sa course en raison du trafic. Les eaux étaient boueuses et les rives couvertes d'une dense végétation : des arbres serrés en sous-bois épineux où s'entremêlaient des lianes.

Quelques maisons en bois bordaient la rive. Elles abritaient des amérindiens ou des noirs, anciens esclaves. Ces hommes étaient pauvres, ils vivaient de pêche et de cueillette. S'ils faisaient un signe au capitaine, le bateau s'arrêtait soit pour les ravitailler soit pour prendre un malade à conduire à la ville la plus proche.

Maria et José comprirent très vite qu'à ce rythme, le voyage serait long et qu'ils avaient eu raison de louer une cabine. Enfin si l'on pouvait appeler ainsi ce réduit, sans aération, plongé dans l'obscurité et d'une saleté repoussante. Leurs voisins de lit étaient des cafards, des rats et des araignées velues. Mais pire encore étaient les moustiques qui piquaient la peau claire et suçaient le sang sucré de José.

Le bateau, en raison des basses eaux de la saison d'été austral, ne circulait que le jour afin de pouvoir sonder le lit du cours d'eau et d'éviter les bancs de sable. Les rives présentaient par endroit de larges plages de sable comme l'arrivée à San Jose. C'était une grande ville coloniale de la province d'Entre-Rios.

Un passager raconta à Maria que cette ville avait été reconstruite après sa mise à sac par les troupes de Garibaldi en 1845. Les nationalistes italiens étaient venus en Uruguay pour soutenir la révolte contre le caudillo sanguinaire Jos Manuel de Rosas. Ce dernier gouverna l'Argentine pendant plus de vingt ans. Il s'appuyait sur les « gauchos » (gardiens de troupeaux) et les grands éleveurs, partisans de la fédération.

Ce n'est qu'en 1852 que le caudillo Justo Jose de Urquiza qui avait tout d'abord soutenu Rosas, leva une armée composée de partisans de l'Union, des Uruguayens et des Brésiliens. Ils écrasèrent les troupes de Rosas à Caseros.

-« Mon mari m'avait raconté cet évènement dans ses lettres. C'est là que nous nous rendons dans l'espoir de le retrouver, déclara Maria.

- Comme c'est intéressant, narrer moi votre histoire, répondit le gentleman. »

Maria, espérant toujours rencontrer quelqu'un qui aurait connu Joseph, ne se fit pas prier.

Les passagers les plus fortunés quittèrent l'embarcation pour passer la nuit à l'hôtel. Maria et José ne pouvant se le permettre restèrent à bord. Ils regardèrent le débarquement de la farine, du pétrole et des animaux. Maria poussa un cri en voyant une mule jetée par-dessus bord. Celle-ci ne s'affola pas et regagna la rive sans problème.

Après une nuit agitée et sans réel repos, Maria et José se levèrent vers sept heures et prirent un bol de café avec une miche de pain. Ils devaient ainsi tenir la journée sans autre repas. Ils passèrent la deuxième nuit dans le port de Conception Del Uruguay où ils arrivèrent suffisamment tôt pour descendre et visiter la ville. Maria voulut prier dans la Basilica de l'Immaculada Conception où repose le célébrissime Urquiza.

Le troisième jour le paysage changea. Les rives étaient bordées de grands palmiers Yatay où se faufilaient de grands lézards Overo. Ils passèrent la nuit à Concordia, grand marché d'agrumes.

Leur dernier jour de voyage devait les conduire à Caseros. Leur débarquement fut plus facile que celui décrit par Joseph dans ses dernières lettres. Le village était devenu une ville et Maria ne retrouva pas le conventillo qui avait abrité son mari. Ils se rendirent dans une entreprise de construction et demandèrent si Joseph Campero y travaillait. Le patron de l'entreprise lui expliqua qu'il n'avait fondé sa société qu'en 1889 et qu'il ne connaissait pas cet homme. Maria et Joseph se rendirent à la mairie où leur recherche fut tout aussi infructueuse.

Le seul espoir était de trouver Esquivel qui était resté dans la région. Ils prirent une chambre dans un hôtel et dès le matin ils partirent en charrette, tirée par un cheval, en direction de la ferme.

Ils arrivèrent devant une belle maison avec deux grands corps de bâtiments, séparés par une cour intérieure (patio). La maison est entourée d'un jardin où ont été plantés des arbres fruitiers étendus en espaliers le long des murs. Maria put constater que la famille Esquivel avait fait fortune. Une femme, brune noirâtre, portant un joli tablier blanc, vint au devant d'eux. Elle ne parlait que l'espagnol et Maria lui demanda si ses patrons étaient là.

Une très belle femme sortit de la maison et se dirigea vers eux :

-« Je suis l'épouse de Xabier, il devrait rentrer pour déjeuner. Entrez, je vous prie, nous l'attendrons ensemble autour d'un verre de porto » dit-elle en prenant la main de Maria.

La maison était magnifiquement meublée dans le style Henri II. Les murs étaient tapissés de rouge et les boiseries rappelaient le manteau de la cheminée Renaissance.

Maria raconta encore une fois son histoire et Madame Esquivel, ne voulant pas la désespérer, lui dit simplement que Joseph était parti depuis des années. Il avait suivi une colonie d'Anglais pour travailler dans l'import-export de sucre.

-« Ne vous tourmentez pas Maria, Xabier a certainement des nouvelles de Joseph, il pourra vous renseigner. »

Maria eu les larmes aux yeux mais elle ne voulut pas craquer devant son hôtesse.

Un bruit de bottes annonça l'arrivée du maître de maison. Son épouse se leva et lui cria presque :

-« Maria, la femme de Joseph Campero, vient d'arriver de Tlemcen. Elle est à la recherche de son mari. »

Esquivel marqua un temps d'arrêt, puis il se reprit et vint saluer Maria et son fils.

-« Madame Campero vous avez fait un très long voyage depuis l'Algérie et vous devez être bien fatiguée. Pourquoi cette arrivée aujourd'hui après tant d'années ? lui demanda-t-il en l'invitant à se rassoir.

- Je suis venue chercher Joseph pour le ramener en Algérie où la situation a bien changé depuis votre départ. Le pays a été pacifié et tous les Européens, nés en Algérie, sont maintenant français. Joseph n'a plus de raisons de rester en Argentine. Savez-vous où il se trouve ?

- Hélas chère Madame, Joseph est parti pour Buenos Aires et il ne nous a plus donné de nouvelles depuis son départ avec la colonie anglaise de Patagonie. Je sais seulement qu'ils avaient pour objectif de travailler dans l'exportation du sucre vers l'Angleterre. Si vous vous rendez au port de Buenos Aires vous pourrez peut-être le retrouver. »

Maria explosa en sanglots. José se leva pour la soutenir et Madame Esquivel lui servit un deuxième verre de porto.

-« Vous resterez avec nous pour déjeuner avant de reprendre la route.

- Nous ne voulons pas vous déranger plus longtemps, répondit Jose. »

Esquivel insista et leur proposa de les ramener en fiacre à Caseros. Le repas fut pris en silence puis, ils rentrèrent à l'hôtel. Dès le lendemain matin ils reprirent le steamer en direction de Buenos Aires.

Les filles et François-Manuel attendaient leur retour avec impatience mais en voyant le visage triste de leur mère, ils comprirent que la recherche n'avait pas abouti.

Maria leur raconta leur periple et termina par cette phrase sans espoir : « Nous attendrons nos papiers et dès que nous aurons reuni la somme necessaire à notre depart, nous embarquerons pour Marseille et Oran. Nous ferons le voyage de retour en entrepont, je suis très pressee de retrouver notre pays, nos amis et notre vie tranquille. Nous nous sommes passés de Joseph, votre père, et nous continuerons à le faire. »

Rose pleura beaucoup car elle se souvenait très bien de son père, contrairement à Claire et à Eléonore. Les garçons étaient déçus mais sans chagrin réel.

La vie au barillo de la Bocca etait agreable. Les maisons en tôle ondulée, peintes dans des couleurs vives, etaient habitees par des Italiens gais, démonstratifs et très accueillants. Jose et François-Manuel trouvaient tous les matins une embauche sur le port. Maria avait accepte un emploi de blanchisseuse avec Eléonore. Rose et Claire étaient serveuses dans un petit restaurant italien.

Le gouvernement dans les entreprises du port au sujet de Joseph n'avait rien donné et ils commençaient tous à se réjouir.

Un midi au restaurant, Rose entendit un monsieur, bien mis de sa personne, parler de la société anglaise d'import-export de sucre argentin et de gâteaux anglais. Elle s'approcha de lui et lui demanda poliment s'il ne connaissait pas un certain Joseph Campero qui venait d'Algérie.

-« Un grand blond aux yeux bleus ? » demanda l'homme.

Rose se sentit défaillir :

- « Oui, dit-elle, en tremblant.

- Mais oui, j'en connais un qui travaille dans la même entreprise que moi. Pourquoi le cherchez-vous ? »

Maria courut demander la permission à son patron de s'absenter un moment près de ce client qui connaissait son père.

Elle revint s'attabler avec l'homme en question et lui raconta toute son histoire.

Monsieur Smith écouta Rose sans l'interrompre. Lorsqu'elle lui demanda l'adresse de son père, il répondit :

-« Ma chère enfant, je ne peux vous donner son adresse car je ne la connais pas. Nous travaillons dans la même entreprise mais nous ne nous fréquentons pas. Il est, présentement, à Salta, en inspection des cultures de la canne à sucre pour le compte de Monsieur John Lean, directeur de notre société d'import-export. Dès son retour, la semaine prochaine, je lui ferai part de votre visite et je lui donnerai votre adresse à Buenos Aires. »

Rose lui sauta au cou et l'embrassa en le remerciant. Puis elle demanda la permission d'aller prévenir sa mère.

Maria avait les mains dans un baquet lorsque Rose fit irruption.

-« Maman, Maman ! C'est merveilleux nous avons retrouvé Papa. » cria-t-elle en se jetant sur sa mère abasourdie.

Elle lui raconta son entrevue avec Monsieur Smith et lui assura que la prochaine semaine les verrait tous réunis.

Maria pleura de joie en pensant que tous ses ennuis allaient enfin prendre fin et qu'ils s'en retourneraient bien vite à Tlemcen. Elle était cependant un peu inquiète de revoir Joseph. Comment était-il, avait-il vieilli, était-il en bonne santé ?

Toute la famille se réjouit et ils achetèrent une bonne bouteille de vin argentin pour fêter ça.

La deuxième semaine se passa sans que Joseph ne leur rende visite. Maria commençait à être très inquiète, d'autant que Monsieur Smith ne leur avait pas laissé son adresse. Ce dernier réapparut au restaurant quinze jours après et demanda à parler à Rose.

-« Chère Rose, j'ai enfin pu voir votre père et je lui ai fait part de votre présence à Buenos Aires. Il souhaite rencontrer votre mère seule chez moi dans trois jours.

- Mais enfin, je ne comprends pas pourquoi tant de mystère ? dit Rose entre deux sanglots.

- Il y a plus de dix ans que vos parents ne se sont pas vus, ils ont certainement beaucoup de choses à se dire. »

Rose ne savait pas comment prévenir sa mère sans l'inquiéter. Cette dernière expliqua à ses enfants qu'elle trouvait bonne l'idée de leur père, l'émotion des retrouvailles entre époux ne se partageait pas.

Claire et Eléonore trouvaient les adultes bien compliqués et José exprima quelques inquiétudes :

-« Mère, souhaitez-vous que vous accompagne ? Je vous attendrai dehors.

-« Non mon chéri, merci. Ton père et moi reviendrons ensemble pour vous embrasser. »

Maria dormit très peu les deux nuits suivantes. Elle ne comprenait pas que Joseph n'ait pas couru vers eux après avoir été prévenu par Monsieur Smith. Et pourquoi cette rencontre devait-elle se faire chez Monsieur Smith et non au domicile de Joseph. Maria imagina que Joseph était riche et qu'il avait peut être honte de sa famille, ou bien qu'au contraire, son logement n'était pas digne de les recevoir. Enfin, elle verrait bien, il fallait qu'elle arrête de penser, la tête commençait à lui tourner.

Vers seize heures elle sonna à la porte de la maison de Monsieur Smith qui vint lui ouvrir et la conduisit au salon. Là se tenait debout un homme très élégant qui tournait le dos à l'entrée. Monsieur Smith s'éclipsa et referma les portes du salon.

Maria se figea et elle regarda l'homme qui se retournait lentement. C'était bien Joseph, il avait pris quelques rides qui lui donnaient un air plus sérieux. Elle voulu se jeter dans ses bras mais Joseph baissait les yeux et restait immobile.

-« Joseph, c'est bien toi ? Je n'osais plus l'espérer. » dit-elle d'une voix douce, à peine audible.

Joseph se précipita vers elle et, en la serrant dans ses bras, répéta comme pour lui-même : « Pourquoi si tard ! »

Maria releva la tête et lui baisa les joues et la bouche. Joseph lui rendit fougueusement son baiser et elle sentit que des larmes mouillaient ses lèvres.

-« Pourquoi pleures-tu Joseph, le bonheur ne rend pas triste.

- Ma chérie, il faut que nous parlions sans plus attendre, après je n'en aurai plus le courage. »

Ils prirent place l'un près de l'autre dans le grand canapé d'époque victorienne, en acajou blond et filets d'incrustation de bois de citronnier. Joseph prit la main de Maria et lui dit, des larmes plein les yeux :

-« Pourquoi as-tu mis tant d'années à me rejoindre ?

- Mais Joseph, tu ne m'as jamais vraiment encouragé à venir. Lorsque tu étais à Caseros, tu m'écrivais que ton logement était exigu et que ton salaire n'était pas à la hauteur de tes espérances. Puis tu as cessé de m'écrire et je n'avais plus ton adresse. Les enfants ont décidé de te retrouver pour te ramener à Tlemcen. La vie y est devenue très agréable et tu auras la nationalité française. »

Joseph baissa les yeux et chuchota :

-« Hélas, ma chérie c'est trop tard. Pardonne-moi, je vais te faire de la peine, mais je ne peux plus partir. Je suis argentin et j'ai maintenant un très bon travail. En revanche, toi et les enfants vous devez rester.

- Mais notre vie est en Algérie.

- Hélas ! La mienne est ici. J'ai épousé la fille de mon directeur et nous avons un fils. »

Maria fut abasourdie, comme en état de choc. Elle ne pouvait plus prononcer une parole. Elle regardait fixement son mari.

-« Maria, il faut me comprendre, j'ai cru que tu ne viendrais jamais. Mais je me rends compte que je n'ai jamais cessé de t'aimer. Reste en Argentine avec les enfants, j'ai les moyens de m'occuper de vous. »

Maria se leva et d'un regard furibond elle lui lança :

-« Jamais ! Tu m'entends je ne serais une femme entretenue, ta maîtresse, alors même que tu es mon époux légitime.

- Calme-toi Maria et ne crie pas il y a du monde à côté.

- Je pars, si tu veux voir les enfants, viens demain au conventillo Euskara à dix heures. Je dois les préparer à cette nouvelle. »

Maria se sauva plus qu'elle ne partit, sans un regard pour Joseph. Sur le chemin du retour, elle pleura ne sachant analyser ses sentiments : chagrin, humiliation, jalousie ou colère. Elle se calma en marchant et décida de faire bonne figure devant les enfants en leur exposant la situation.

Ils l'attendaient devant leur habitation, bouillants d'impatience d'apercevoir leur père. Voyant arriver Maria seule, Rose se précipita inquiète :

-« Pourquoi Père n'est –il pas avec toi ? Est-il malade ou infirme ?

- En un certain oui : il est bigame. »

Eléonore se pencha vers Claire pour lui demander de quelle maladie il s'agissait ; Claire ne répondit pas, elle prit sa mère dans ses bras et l'embrassa.

Ils rentrèrent chez eux pour ne pas se donner en spectacle et Maria leur raconta l'entrevue.

-« Je ne veux pas le voir. C'est un salaud ! » s'exclama Claire.

José et François-Manuel décidèrent de rencontrer leur père, l'un pour lui demander de l'argent, l'autre pour obtenir l'autorisation de se marier. Rose qui était l'indulgence personnifiée, voulait le revoir pour entendre les explications qui excuseraient son attitude. Eléonore décida de suivre Claire et de se cacher pour apercevoir la tête de ce père qu'ils avaient tant attendu.

La rencontre fut froide et sèche. Seule Rose essaya de comprendre son père mais ce dernier était si mal à l'aise qu'il ne sut l'attendrir.

Joseph revint la semaine suivante avec de l'argent pour Joseph et Maria. Il prenait en charge leur retour à Tlemcen en première classe pour se faire pardonner. Maria ne voulait pas de l'argent de Catalyna, l'Anglaise, mais les enfants insistèrent pour que le dédommagement soit accepté.

Maria et les enfants se rendirent ensuite au consulat pour récupérer la copie de leurs passeports. L'employé reconnut Maria et lui dit que les recherches concernant Joseph Campero avaient été fructueuses. Il y avait un Argentin, habitant Buenos Aires qui portait ce nom mais qui était marié avec une certaine Catalyna Lean. Maria n'était ni méchante ni vindicative. Elle savait que la bigamie était un crime, passible d'emprisonnement. Alors elle répondit :

> -« Hélas j'ai rencontré ce monsieur, ce n'est pas mon mari, il s'agit d'une homonymie. Mon époux a certainement quitté l'Argentine pour le Brésil ou l'Uruguay. En rentrant en Algérie j'entreprendrai de nouvelles recherches. Je vous remercie néanmoins pour vos efforts. »

Par une belle journée de mars 1995, ils embarquèrent pour Marseille.

XVI. Epilogue

Le voyage de retour fut une fête pour les enfants. Seule Maria avait dans le regard une infinie tristesse qui se dissipa en retrouvant sa ville de Tlemcen.

Elle lut dans la presse avec effroi que leur bateau, le « Dom Pedro », avait sombré à Carril, le 28 mai 1895, et qu'une centaine de personnes avaient péri dans le naufrage.

Elle reprit son atelier, Joseph acheta les fours à chaux de Monsieur Fabre, François-Manuel se maria le 28 septembre 1995 avec son Isabel, Rose s'était fiancée à Vincent Cardonni, Claire avait retrouvé son emploi à la poste et Eléonore travaillait à l'atelier avec sa mère.

En 1899, Maria reçut une lettre d'Argentine. Esquivel l'informait du décès de Joseph qui avait contracté la malaria en forêt amazonienne, au nord du pays, à la recherche de nouvelles terres à cannes à sucre. Maria fut peinée et pensa qu'enfin elle était libre de se remarier. Dans sa vie il y avait toujours Henri Pietron, son amant secret, mais pourquoi se remarier après tout ?

****

XVII. Remerciements

Je remercie tout d'abord mon mari, Paul Pannetier, pour sa patience et la fastidieuse relecture de ce texte.

Cette histoire est vraie. Elle m'a été souvent racontée par mes grands parents : Odette (fille de Rose) et Henri Alabert, ainsi que par mon père Eugène Alabert. Hélas ils ont disparu sans que je ne les aie suffisamment écoutés. J'ai donc dû imaginer les caractères et les motivations de ce voyage en Argentine.

Je n'aurais pu le faire sans l'aide de mes oncles Michel et Robert, de ma tante Fifine Cardona (belle fille de Rose) et de sa fille Brigitte.

Mon cousin Robert Campello (petit fils de José) m'a aussi beaucoup aidé par ses recherches généalogiques.

Je remercie enfin Jean Barbaglia (petit fils d'Eléonore) et Edouard Violle (petit-fils de Claire).

XVIII. Documents annexes

Massacre de Kalfallah

Illustration 1881

Plan du Centre de Tlemcen au XIX ème siècle

MAPA
REPÚBLICA ARGENTINA

ENTRE RIOS
U R
MONTEVIDEO

XIX. Bibliographie

Sur l'Algérie :

- Histoire de l'Algérie coloniale 1830-1954, Benjamin Stora, ed La Découverte.
- Histoire de l'Algérie Des origines à nos jours, Pierre Montagnon, ed Pygmalion.
- Carnets d'Orient, Jacques Ferrandez, ed Casterman.
- Tlemcen Au Passé retrouvé, Louis Abadie, ed Jacques Gandini.
- Tlemcen Au passé rapproché 1937-1962, Louis Abadie, ed Jacques Gandini.
- Tlemcen et ses environs, Alfred Bel, imprimeur L Fouque Oran.
- Congrès de l'Afrique du Nord 6-10 octobre 1908 ed BNF.
- Les medersas algériennes 1850-1960 Charles Janier ed BNF.
- Souvenirs et impressions d'un soldat du 2e zouave Algérie, Tonkin, Cambodge, Paul Sainmont ed BNF
- Etude sur le service militaire obligatoire des indigènes en Algérie, A Raspail, ed BNF.
- Etude sur le régime disciplinaire en Algérie, Julien de Lasalle, ed BNF.
- CRAPOUILLOT, Janvier 1936, Expéditions coloniales.

Sur l'Espagne :

Histoire de l'Espagne, Pierre Vilar, ed PUF.

Sur le voyage :

Guide pratique d'Europe au Rio de La Plata , M de Marancour 1883, ed BNF.

Au temps des premiers paquebots à vapeur, Jean-Jacques Antier, ed France-empire.

Sur la vie sociale :

Almanach Hachette 1894, ed BNF

Sur Marseille :

Histoire de Marseille, Roger Duchêne, ed Autres Temps.

Marseille zig-zag dans le passé, Pierre Gallocher, ed P. Tacussel

Marseille sur scène, Jean Bazal, Marcel Baudelaire, Adrien Eche, ed des 4 seigneurs.

Sur l'histoire de France et de Bordeaux:

Histoire de France illustrée, ed Larousse.

Bordeaux d'antan, Jean Louis Rosenberg & Maryse Laclabère, ed HC.

Sur l'Argentine :

- En Argentine : de Buenos-Aires au Gran Chaco, Jules Huret, ed BNF.
- Aux Antipodes, Louis Boussenard, ed BNF.
- Une visite aux colonies de la République Argentine, Alexis Peyret ,ed BNF.

COPYMÉDIA
Achevé d'imprimer
en novembre 2013 par
www.copy-media.net
CS 20023 - 33693 MÉRIGNAC CEDEX